

Bulletin de liaison des anciennes et anciens élèves de l'Orphelinat Gabriel Prévost

n° 214 année 2014

Site Internet : www.cempuisien.com

Galerie photos : http://cempuisien.free.fr/

Courriel : contact@cempuisien.com

Dessin de François Lagoutte

Faire son travail avec sérieux en évitant comme la peste de se prendre au sérieux

Devise de Marcel Vigneron, qu'il cite, lors de sa prise de fonction comme Gérant du Cempuisien, dans un article intitulé *"A pas de Gérant"* paru dans le CPS n° 154 de mars 1991



Editorial

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

C'est avec beaucoup de plaisir que, pour la deuxième fois, je commence la rédaction de l'éditorial du Bulletin.

Ce CPS n° 214 ne marque pas de différences notables quant à sa présentation. Comme le n° 213, il est, pour une bonne part, composé par les textes que vous, ses lecteurs, avez pris le temps et parfois la peine de rédiger.

La page de couverture est de nouveau agrémentée par une aquarelle de François Lagoutte, qui, je le répèterai sans doute l'année prochaine, saisit avec profondeur et finesse l'esprit de l'OP...

Comme en 2013, Christiane a mené à terme le projet qui lui tient à cœur, la confection du Livret de Pentecôte. C'est pour en illustrer le sujet *"L'envol des Cempuisiens ou les derniers jours à l'OP"* que François a réalisé l'aquarelle de notre couverture. Comme en 2013, l'intégralité des textes est reproduite dans le présent CPS.

Nous avons ajouté cette année quelques rubriques un peu plus éloignées de Cempuis. Ceci permet de sortir par instant de notre entre-soi et surtout d'épaissir quelque peu le bulletin autrement qu'en grossissant les caractères ou (et) en espaçant les lignes de manière exagérée. En effet, les sujets proposés sur la galerie n'ont rencontré qu'une faible adhésion... Peu d'entre vous ont trouvé le temps d'écrire une ou deux lignes sur le souvenir conservé de Marcel Vigneron, dommage...

La retranscription des petites mentions qui accompagnent les formulaires de paiement des cotisations me procure un vif plaisir. Il se dégage de l'ensemble un sentiment chaleureux perceptible par les seuls Cempuisiens qui savent avec quelle pudeur se livre un ancien de l'OP.

Je me suis livré à un exercice incongru, j'ai parcouru l'ensemble des *"Cempuisiens"* depuis le n° 1 de 1882 jusqu'au n° 212 de la série 5, soit tout de même 427 *"Cempuisiens"*. Faute de temps, je ne vous livre qu'une mince partie du résultat page 26. Lors de mon exploration, j'ai rencontré une petite perle, le récit de l'ascension du glacier de Gébroulaz par Lucette Vigano qui avait un an de moins que moi et que j'ai côtoyée en classe durant 8 ans et pas 9 car Lucette est sortie un an avant moi, munie de son CAP d'employée de bureau mention bien à l'âge de 14 ans et 4 mois...

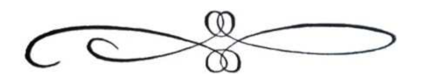
Dans cette même lecture, j'ai relevé un texte de Germaine Géniole qu'il m'a semblé indispensable de reproduire en préambule du Livret de Pentecôte. Au cours de nos échanges, Guy m'a fait observer que ce texte avait déjà été repéré, par Régine, et reproduit dans le CPS n° 211. Nous avons décidé de le maintenir, en modifiant le commentaire d'introduction pour tenir compte de la répétition.

En fin d'ouvrage, un hommage est rendu à Marcel Vigneron qui nous a quittés, le 16 mars 2014, après une vie bien remplie, largement consacrée à s'occuper des autres.

Comme l'année passée, le CPS est parsemé d'intermèdes bornés par la calligraphie empruntée au livre de Claude Mediavilla *"Calligraphie"* (Imprimerie Nationale 1996). Je n'ai pu me résoudre à changer tant ce dessin me semble parfait.

Comme dans les livres, le sommaire se trouve en fin de volume, sous forme de table.

L'équipe de rédaction vous souhaite une bonne lecture.



Qui fait quoi dans le Cempuisien ?

Rien de nouveau par rapport à la précédente édition : Gérard Weber assure la mise en page et les diverses bricoles qui conduisent à l'obtention de l'exemplaire informatique *"bon pour impression"* sous forme de fichier pdf.

Régine Maublanc se charge de la relecture des textes, vérifie leur cohérence et, chaque fois que nécessaire, émet des suggestions ou des remarques qu'il convient de prendre en compte.

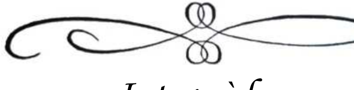
Danièle Gareau effectue le tirage, confectionne les exemplaires qu'elle expédie à chaque membre de l'Amicale. Elle recueille en outre les réponses aux courriers que René Fressinet adresse chaque année aux plus anciens d'entre nous et établit, au titre de Trésorière de l'Amicale, le bilan financier annuel. Danièle gère également les bulletins de paiement des cotisations qui donnent à bon nombre d'entre nous l'occasion de glisser, par écrit, une pensée amicale. Enfin Danièle assure le secrétariat administratif de l'Amicale. Tout ça sans jamais dire un mot plus haut que l'autre. J'ose espérer que chacun est conscient de la chance que nous avons.

Guy Hachour reste en support et ne manque pas de donner un avis éclairé, voire éclairant, lorsqu'une discussion au sein de l'équipe survient.

Enfin Christiane Lagoutte-Boulay mène, avec l'énergie débordante que nous lui connaissons, l'élaboration de son Livret de Pentecôte qui occupe une place importante dans le CPS et que certains d'entre vous relisent une troisième fois après l'exposition de la Pentecôte, puis l'écran de leur ordinateur.

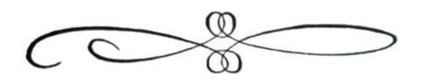
Pour être complet, il convient de dire un mot de celui qui donne un caractère unique à notre page de couverture, François Lagoutte. Mais là, je m'efface pour laisser parler celle qui le connaît bien, son épouse Christiane.

François a commencé à dessiner comme tous les enfants. Très vite, son talent s'exprime, le trait de crayon court sur la feuille de dessin, le trait est sûr. Vers l'âge de 15 ans, en autodidacte, il entreprend de copier les grands peintres de la période impressionniste, qu'il affectionne particulièrement, pour retrouver leur palette de couleurs et s'initier à la technique de la peinture. Il peint à l'huile sur des papiers de fortune les grandes œuvres de Cézanne, Vlaminck, Corot, Degas, Van Gogh, etc. Passionné, durant ses études il s'inscrit aux Beaux-arts tout en suivant la branche "Architecture". Il s'est essayé à toutes les techniques : l'huile, l'acrylique, le fusain, l'encre, le lavis, le couteau, en peignant toutes formes d'inspiration allant du portrait à la nature morte. Il a fait partie d'un groupe de travail sur l'étude du nu avec modèles vivants, a animé des cours de dessin pour adultes lors de stages dans le Sud Luberon. Il expose tous les ans ses nouvelles œuvres. L'aquarelle, le pastel, le dessin, sont les techniques qu'il préfère pour reproduire les beaux paysages de notre Provence ou d'ailleurs.



Intermède

Le tonnerre c'est bien, le tonnerre c'est impressionnant… mais c'est l'éclair qui fait tout le travail.
(Mark Twain)



Dans la famille cempuisienne

Nécrologie

Alain Munier-Didière nous a appris le décès de Christian Mesloub survenu le 9 janvier 2014. Christian, né le 12 juillet 1947, est sorti de l'OP en 1963 ou 64.

Le 2 mars 2014 sur la Galerie Photos. *"Nous avons eu un Cempuisien au téléphone : François Augendre. Il nous annonçait le décès de sa sœur Rolande Augendre dite "Michette", décédée le 6 février 2014, à l'âge de 71 ans. Ils ont passé une dizaine d'années tous les deux à Cempuis. Bernadette et Alain Fourrier."*

Marcel Vigneron nous a quittés le 16 mars 2014. Marcel a été élève à l'OP de 1932 à 1941. Un hommage particulier lui est rendu dans ce CPS.

Posté sur la Galerie Photos le 17 mai 2014 par Gérard Knop : *"Triste nouvelle. Robert Jacquel me charge de vous informer du décès, il y a deux jours, de sa sœur Michèle. Pour les Cempuisiens et Cempuisiennes qui la connaissaient... Amitiés Gérard".* Michèle est née le 8 novembre 1956.

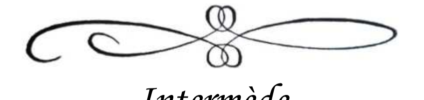
Le 2 octobre 2014 sur la Galerie Photos. *"Triste nouvelle, Bernard nous a quittés tranquillement le 26 septembre, nous étions à ses côtés pour l'aider à entamer ce dernier voyage sans nous. Yannick".* Bernard Lefère, a été pion à l'OP en 1963-64 puis moniteur à Mers de 1966 à 1978. Le touchant témoignage posté sur la Galerie Photos par Gilles Abdelmoumeni, le 5 octobre 2014, est reproduit page 25.

Lettre de Sylvie et Christiane Bazin : *"Nous avons le regret de vous faire part du décès de notre mère, Georgette Bazin, née Legoupil, survenu le 10 octobre 2014. Nous vous remercions de faire le nécessaire auprès de votre association. Remerciements".* Georgette Legoupil a été élève à l'OP de 1933 à 1941.

Marc Rogy, né le 13 septembre 1917 nous a quittés le 15 octobre 2014. Marc a été élève à l'OP de 1926 à 1934.

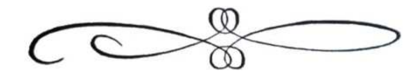
Message posté le 22 octobre 2014 sur la Galerie Photos par Gilles Abdelmoumeni. *"Chers ami(es) Cempuisiennes et Cempuisiens, Christiane Marie (Née Hollande) ancienne Cempuisienne, vient de décéder à l'âge de 86 ans. Les circonstances heureuses de la vie ont fait que Christiane à été durant toutes ces années la grand-mère de substitution de notre fille qui n'a pas connu ses grands parents. Avec l'accord de mon beau frère Sylvain, fils de Christiane et de Jean-Christophe son deuxième fils, je souhaiterais que l'annonce de ce décès paraisse dans le Cempuisien. Par avance merci. Amitiés cempuisiennes."*

Gisèle Epron-Hernandez-Tymen nous a fait part du décès de son mari survenu le 26 octobre 2014. *"Danièle, comme convenu, ci-joint l'acte de décès de mon mari (61 ans de mariage cette année !). Bisous à toi et à tous les anciens. Gisèle"*



Intermède

Il est toujours possible de réveiller quelqu'un qui dort, mais aucun vacarme ne réveillera celui qui fait mine de dormir. (Jonathan Safran Foer - Faut-il manger les animaux)



Correspondance

En début d'année, René Fressinet adresse, au nom de l'Amicale, des cartes de vœux et d'anniversaire aux plus anciens d'entre nous. Par ailleurs, bon nombre d'entre vous joignent, à leur inscription, un message d'encouragement. Les réponses aux cartes de René et les messages d'amitié sont reproduits ici.

De Georges et Gisèle Brière
Bonjour, je tiens à dire un grand merci à l'Amicale des Anciens Elèves (Gabriel Prévost) ainsi qu'à vous pour ce geste qui me va droit au cœur. On dit que *"la plus grande joie, c'est de savoir faire plaisir aux autres"* et là, je crois que vous avez réussi. Merci donc à vous et au seuil de 2014, Gisèle et moi-même vous souhaitons d'abord un joyeux Noël puis une bonne et heureuse année. Encore merci, bien amicalement. Georges et Gisèle. PS : Pour la Pentecôte, pourquoi pas ?

De Louise Salmon
Merci de vos vœux pour 2014, on en a bien besoin. Je vous présente également tous mes vœux à tout le Comité si dévoué. Merci beaucoup au Comité de penser aux anciens de l'OP. Ça fait si longtemps ! Quand je pense y avoir passé 4049 jours, je me sens bien vieille ! Enfin c'est la vie ! Bien à vous. Louise Salmon.

De Ginette Boterberg
C'est toujours un immense plaisir de recevoir des nouvelles de l'Amicale. Je vous remercie de tout cœur de penser à mon anniversaire. Malgré mon grand âge et mes douleurs, j'ai souvent une pensée pour le bureau et pour toi René. Je vous transmets mes meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Bisous à tous. Ginette.

De Annick (née Pestel) et André Chapuis
Chers amis opésiens et toi mon cher René, je vous remercie de vos souhaits de Bonne Année qui me font très plaisir. L'année 2013 se termine cahin-caha et j'espère que 2014 sera heureuse pour tous. Peut-être serai-je parmi vous pour la Pentecôte, ce que je souhaite vivement. Recevez, mes chers amis, toutes mes amicales pensées. Je vous embrasse tous !... Y' a du boulot... Annick et André le 31-12-13.

De Edgar Duquesney
Cher René, je te souhaite ainsi qu'à tout le Comité une très bonne année 2014. J'en profite pour te remercier de ta carte anniversaire à laquelle je n'avais pas répondu. Je vous embrasse tous. Vous faites un super boulot. Edgar.

De Mme Taboga
Merci René de me transmettre vos bons vœux. A mon tour je présente aux membres du Comité et à tous les anciens de l'OP mes vœux les plus sincères de bonne santé. Je vous souhaite une année 2014 agréable et des rencontres joyeuses entre vous. Bien amicalement. Que l'Association demeure. Mme Veuve Taboga.

De Alain et Bernadette Fourrier
Cher René, toujours aussi attentionné envers les anciens de l'OP. Les vœux du Comité me vont droit au cœur. Je t'en remercie, c'est un beau geste de ta part. Alors à toi d'abord, je te présente mes meilleurs vœux remplis de joie, bonheur, santé et prospérité, puis une excellente année 2014 à tous les Cempuisiens et Cempuisiennes. Amitiés de nous deux. A. et B.

De Michèle Gauteron le 8 janvier 2014

Je viens vous remercier de tout cœur de votre gentille carte de vœux. En qualité de *"représentante"* de deux Cempuisiens depuis longtemps disparus, je vous présente bien amicalement, ainsi qu'à tous les Anciens de l'OP, mes souhaits bien sincères de bonheur et surtout de santé pour cette nouvelle année. Michèle Gauteron (fille de Marcel et nièce de Paul sortis de l'OP le 4 août 1927).

De Jacques Coët

Madame et Monsieur Jacques Coët vous adressent leurs meilleurs vœux de santé, bonheur, prospérité pour cette année. Rappel 2013 + 2014 soit 50 €.

De Jeannine Marchand le 15 janvier 2014

Cher René, je te remercie, ainsi que le Comité, de tes bons vœux. Je vous souhaite à tous une excellente santé pour vous et tous les vôtres. Bonne et heureuse année 2014. Je vous embrasse tous très fort sans oublier Danièle. A bientôt. Je suis mal installée pour écrire, j'espère que tu me liras un peu quand même. Grosses bises à tous. Jeannine Marchand.

De Gilles Abdelmoumeni

Bonjour, un grand merci à toute l'équipe de l'Amicale pour votre investissement. Recevez mes sincères vœux de bonheur pour cette année 2014. Gilles (promotion 71).

De Daniel Angé

+ Cotisation 2013 (25 €). Avec tous mes vœux pour 2014.

De Daniel et Mireille Aubertin

Mireille et moi-même souhaitons nos meilleurs vœux à l'équipe et aux anciennes et anciens de l'OP. Bises et amitiés. Daniel et Mireille

De Viviane Barberi-Triquet

Je te présente mes meilleurs vœux pour cette année 2014. Grosses bises. Viviane

De Georgette Bazin née Legoupil

Madame, je vous souhaite une bonne et heureuse année à tous. Ma santé se maintient autant que faire se peut. Je suis en maison de retraite depuis juin ne pouvant plus rester seule chez moi. Je double la cotisation (50 €) pour les personnes dans le besoin et leur souhaite une bonne année 2014. Je vous souhaite bonne réception de la présente. Georgette Bazin

De Claudine Mouchart

Pour une fois un peu de fraîcheur de Toulouse. Meilleurs vœux à l'équipe pour le travail accompli. Amitiés. Claudine Mouchart

De M. et Mme Bernard Billy

Meilleurs vœux de bonheur et de santé pour cette nouvelle année.

De Gisèle Bonin-Shih Yen Sheng

Bonne année, Danièle. Grosses bises. Gisèle

De Annick Chapuis-Pestel

Chère Danièle, André se joint à moi pour te souhaiter, ainsi qu'à ta proche famille et à nos amis cempuisiens que tu pourras rencontrer, une très bonne année 2014 avec la joie de nous rencontrer à la Pentecôte. Nous t'embrassons très affectueusement. Merci beaucoup pour tout le travail de l'équipe et l'investissement humain. Grosses bises. Annick et André

De Lucienne Compérot

Je vous adresse mes meilleurs vœux pour cette année. Qu'elle vous apporte le bonheur auprès de ceux qui vous sont chers, quelques joies pour apaiser vos peines, la santé pour résister au temps qui passe. Avec mon bon souvenir à tous. Lucienne Compérot

De Joël Debloux

J'ai une pensée pour tous les Cempuisiens. Je leur souhaite une très bonne année. Grosses bises à tous. Joël

De Gisèle Epron-Hernandez-Tymen

A tous, les dévoués ! Merci. Les cartes sont l'exemple d'une très grande amitié. J'adresse mes condoléances à Lionel Lebrun, ainsi qu'aux autres familles pour la disparition des leurs. Quel dévouement de la part de la famille de Gabriel Prévost ! Je vous embrasse tous. Gisèle

De René Fressinet

Bonne année et gros bisous. René

De Andrée Gallot-Le Blévec

Nous souhaitons à tous nos amis cempuisiens une très bonne année. Andrée

De Hélène Gareau-Alary

Meilleurs vœux à vous tous pour cette année 2014. Hélène

De Reine Huguette Guitoger-Chaduc

Bonjour à tous et merci de vos vœux pour 2014, merci également à M. Fressinet pour ses belles cartes de nouvel an et d'anniversaire. Merci également au Comité des Anciens de l'OP. Meilleurs vœux à tous. A quand le prochain Cempuisien ? Mes amitiés aux anciens de 1937. Je vous embrasse tous très affectueusement. Reine Huguette Guitoger

De Marc Houbigand

Bonne année. Bisous. Marc

De Joscelyne Job

Meilleurs vœux à tous les Cempuisiens. Affectueusement. Joscelyne

De Marie-Jo Kielb-Descharles

25 € pour la participation, 75 € pour l'Amicale des Anciens. Bonne année à tous. Marie-Jo

De Jacques Koch

Bonjour Danièle, tous nos vœux pour cette nouvelle année en souhaitant qu'elle te soit plus heureuse que l'année écoulée. Peut-être auras-tu un nouvel inscrit cette année ! Ce serait Robert Bitoune, mais je vois cela avec sa fille ! En attendant gros bisous et encore bonne année.

De Christiane Lagoutte-Boulay

Merci d'avoir confectionné le bulletin et son envoi. Un très gros travail ! Bonnes Fêtes à toi et à ta sœur Monique. Bisous. Christiane

De Lionel Lebrun

Je n'ai jamais oublié le souvenir de mes plus belles années de ma jeunesse à l'OP. C'était merveilleux et j'espère que de nombreux résidents en ont gardé aussi. Mes meilleurs vœux pour tous et le regret de ne pas en avoir rencontrés, surtout de ma génération. Fraternellement et cordialement bonne année 2014. Lionel Lebrun à l'OP du 2 juillet 1932 au 15 août 1941.

De Paul Léonetti

Madame, j'ai bien reçu le Cempuisien, je vous remercie. Il y a quelque temps, je vous avais écrit, mais vous n'aviez pas dû recevoir ma lettre. Ceci dit, je voulais vous demander si dans vos réunions il y a des Cempuisiens qui ont été scolarisés durant les années 1975-1982 ? Si c'est le cas, pourriez-vous me communiquer leur identité ? En attendant votre réponse, je vous remercie par avance. Pour cette nouvelle année qui commence, je vous souhaite une bonne année. Je vous salue amicalement. Paul Léonetti

De Mauricette Loëby le 13 mars 2014

Chère Danièle, je t'envoie la participation de 2014 et, en plus, j'ai fait une photocopie d'une carte de l'entrée à l'OP. Cette carte, je l'ai depuis très, très longtemps et j'ai pensé qu'elle te ferait plaisir ainsi qu'à vous tous. Excuse ce petit mot, mais j'ai du mal à écrire maintenant. Un gros baiser à vous tous. Mauricette Loëby

De Alain Munier-Didière

Bonne année à tous. AMD

De Raymond Nègre

Merci à vous et Bonne Année pour tous. Mme Nègre

De Mireille Gadenne-Petit

Bonne année à tous les anciens dont nous gardons le fidèle souvenir. Maman va tout doux, du lit au fauteuil avec de l'aide. Elle nous reconnaît et nous répond, avec peu de mots. Ce n'est pas très facile. Merci des bons vœux du Comité transmis par René. Elle en était très touchée. Je vous embrasse. Mireille Gadenne (Petit). *NDRL : Simone Petit, la maman de Mireille, a eu 100 ans le 21 février 2014 (se reporter à la page 11). Mireille a été Monitrice à Mers pendant que son papa était Directeur.*

De Maryvonne Plichon-Le Galle

J'envoie mes meilleurs vœux ainsi que Jean-Claude à tous les sociétaires de l'Amicale de l'OP. Une grosse bise à tous. Maryvonne et Jean-Claude

De Daniel Renaudin

Merci à l'Association pour tout. Amitiés à tous.

De Louise Salmon-Loesche

Ci-joint un chèque de 50 €. Bonjour à tous et Bonne Année. LS

De Evelyne Sautet-Pellier

Je profite de cet envoi pour te souhaiter à toi et au Bureau une bonne et heureuse année. Que 2014 voit se réaliser tous tes désirs. Affectueusement.

De Bernard Triquet

Bonjour Danièle, Bonne Année 2014 et bonne continuation au sein de l'Amicale. Bernard

De Gérard Weber

Bonjour Danièle, après notre excellente collaboration en 2013, je signe de nouveau volontiers pour 2014. Encore merci pour ta participation à l'élaboration du CPS 213 qui suffirait déjà à te tresser beaucoup de lauriers, alors quand on y ajoute le travail d'organisation que tu fournis par ailleurs on ne trouve plus les mots. Bon courage pour 2014. Je t'embrasse. Gérard

De Jean-Yves Nantois

Merci pour ton invitation, mais je pense venir en 2015 si ma voiture résiste. Sinon j'espère que pour toi tout va bien et surtout que la santé soit bonne. Cela devient fragile avec l'âge. Bises cempuisiennes. Jean-Yves

De Daniel Reignier

Cher camarade cempuisien, ce petit mot pour me rappeler à ton bon souvenir, bien que nous ne nous sommes jamais rencontrés. Il y a quelque temps, un peu avant la dernière Pentecôte, Christiane Boulay m'a contacté pour participer à la confection de son Livret. Bien entendu cela m'a été facile d'accéder à sa demande ayant été de longues années au Comité de l'Association des Anciens de l'OP. J'ai appris depuis que Christiane t'avais transmis mes quelques souvenirs de mon époque à l'OP des années 30. A toi maintenant, le gérant d'une publication aujourd'hui centenaire, je souhaite une parfaite réussite dans la fabrication du Cempuisien. A titre de comparaison et du temps passé, je me permets de t'envoyer la copie du tout premier bulletin écrit, composé et imprimé par de tous jeunes cempuisiens, nos ancêtres !... en 1882 ! Quant à moi, je réside très paisiblement, à plus de 93 ans, dans un petit village perdu dans la Normandie, dans une profonde retraite ! Gérard ! Bien amicalement à toi. Daniel Reignier

Message posté sur la Galerie Photos le 8 octobre 2014 par Gérard Weber.

Bonjour à tous, Je viens vous donner des nouvelles de Claude Bertrand qui sort d'un long calvaire provoqué par le *"crabe".*

J'ai repris contact avec Claude en septembre 2013. Je désirais qu'un ancien *"pion"* écrive ce qu'était sa perception, à l'époque, des élèves que nous étions. Voici le message que je lui ai adressé le 12 septembre 2013 :

"Bonjour Claude, je suis Gérard Weber ancien de Cempuis dont tu te rappelles peut-être (je suis sorti en 1961) ? J'ai repris la confection du Bulletin Cempuisien, à la suite de Guy Hachour et j'aurais aimé que des anciens pions se livrent à un exercice de mémoire dans lequel ils décriraient la perception qu'ils avaient, à l'époque, des élèves un peu particuliers de l'OP. Tu as constitué un cas d'espèce car tu es le premier et le seul, pour ce qui me concerne, à te comporter avec nous d'une manière moderne pour l'époque. Tu as laissé à ceux de ma génération un souvenir extraordinaire au sens premier du terme. Donc si tu as des choses à nous raconter sur ce que te semblaient être ces objets bizarres que l'on nommait "Cempuisiens", j'insérerai avec plaisir ton texte dans le Bulletin n° 213 qui sera bouclé le 30 novembre 2013. En fait, nous avons peu de retour sur la manière dont nous étions perçus. Qu'en penses-tu ? Si par hasard tu as gardé un contact avec d'autres pions, leur témoignage m'intéresserait également. Dans tous les cas je te lirai avec plaisir."

Claude m'a répondu alors qu'il se livrerait volontiers à cet exercice, mais qu'auparavant, il devait régler un petit problème... ... Comme je figurais dans la liste de correspondants reprise par sa fille, Virginie, j'ai été tenu au courant de l'évolution de la situation de Claude. Constatant que j'étais le seul *"Cempuisien"* à figurer sur la liste des destinataires, j'ai écrit à Virginie pour lui demander quelle position elle souhaitait me voir adopter, en tant que rédacteur du Bulletin, vis-à-vis des *"Cempuisiens"*. Sa réponse, faite au nom de Claude et de sa famille, a été *"rester discret jusqu'à nouvel ordre"*. J'ai observé, à la lettre, cette demande qui m'était faite jusqu'à aujourd'hui, jour où Claude, sorti d'une épreuve qui dépasse l'entendement, me donne l'autorisation de vous avertir.

Sachant ce que représente, pour bon nombre d'entre nous ce *"Pion"* pas comme les autres, ceux qui le souhaitent peuvent, par mon intermédiaire dans un premier temps, communiquer avec Claude.

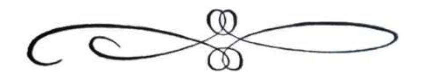
Ce dernier alinéa ne concerne pas ceux qui connaissent l'adresse e-mail de Claude et qui peuvent bien sûr lui écrire directement.

Nos comptes 2013

Comme chaque année, Danièle a dressé le bilan de l'année 2013. Comme prévu, l'achat d'une imprimante, pour un montant de 934 €, a été effectué.

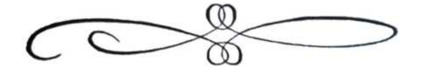
Exercice 2013

Recettes		Dépenses	
Cotisations (73 cotisants)	2 041,00 €	Achat imprimante	934,07 €
Dons	500,00 €	Papeterie, consommables	510,77 €
Retards cotisations	375,00 €	Frais postaux	184,68 €
		Cérémonies (Caveau,...)	653,00 €
Repas	744,00 €	Repas	1 213,49 €
Sous total	3 660,00 €	Sous total	3 496,01 €
Différence sur exercice		Différence sur exercice	163,99 €
Total	3660,00 €	Total	3 660,00 €
Avoir au 1er janvier 2013		Avoir au 31 décembre 2013	
Banque	8 796,84 €	Banque	8 960,83 €



Intermède

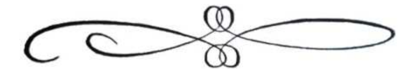
Le sage est méthodique mais pas tranchant, intègre mais pas blessant, droit mais pas absolu, lumineux mais pas éblouissant. (Lao-Tseu)



Vos réactions au CPS n° 213

Le CPS 213 a provoqué de votre part assez peu de réactions. Que devons-nous en conclure ? Qu'il a répondu à vos attentes, mais puisqu'il s'agissait de vos attentes vous avez considéré comme inutile d'épiloguer ? Que vous avez été déçus, mais que par charité envers l'équipe de rédaction vous avez gardé le silence ? Que vous n'en pensez rien et que rien ne s'exprime jamais mieux que par une absence de mots ? Il se trouve que nous n'attendons pas d'autre récompense pour notre travail que le plaisir de travailler ensemble. Ainsi, tout le monde est satisfait et rien n'empêche de continuer. C'est ce que nous avons fait avec ce CPS 214 dans lequel nous avons ajouté quelques rubriques qui ont peu à voir avec Cempuis mais qui, nous en caressons l'espoir sans en espérer la preuve, vous divertiront un instant.

Quelques encouragements glanés sur les bulletins d'envoi des cotisations sont reproduits à la suite du message d'Alain et Bernadette.



Message posté sur la Galerie par Alain et Bernadette Fourrier en décembre 2013

Nous venons de recevoir le *"Bulletin de liaison des anciennes et anciens élèves de l'Orphelinat Gabriel Prévost"* n° 213, un peu différent des précédents … nous allons dire *"nouvelle version ou série"*. Quelle réussite !

Pourtant, depuis de nombreuses années, le bulletin était conçu et élaboré par *"une main de Maître"* en la personne de Guy Hachour. Un grand merci à lui, il avait su le moderniser et le diversifier. Merci à Danièle Gareau, toujours fidèle au poste pour le tirage et la confection du Bulletin qui n'est pas un moindre travail !

Pour ce numéro 213, Gérard Weber nous offre du *"Grand Art"*. Le bulletin est très réussi dans sa nouvelle présentation, par les choix des articles, la manière originale de les aborder, l'idée des citations et la première de couverture talentueuse. La mise en page et le traitement de texte sont impeccables, dignes d'un éditeur de talent. Une imprimerie ne ferait pas mieux.

Nous souhaitons qu'il perdure encore longtemps... tant que les Cempuisiens existeront. Nous le parcourons assidûment et sérieusement, nous sommes toujours heureux d'avoir des nouvelles de Cempuisiens. C'est aussi très agréable de se transporter 50 ou 60 ans en arrière. Que de souvenirs, bons ou moins bons !

Pour terminer, l'idée d'insérer le *"Livret de Pentecôte 2013"* dans ce bulletin, est tout à fait à sa place. Quant à Christiane Lagoutte, merci à toi, d'avoir nourri le projet : *"Raconter une anecdote ou un souvenir de Cempuis"*. Le résultat est enrichissant par ses nombreuses réponses, le projet a fonctionné, les Cempuisiens se sont pris au jeu. Les récits nous interpellent, parfois ils sont drôles, joyeux, tristes ou émouvants. Un vrai plaisir à les lire. Encore un grand merci Christiane, il fallait y penser !

Longue vie à la nouvelle série... nous attendons avec impatience le n° 214.

Alain et Bernadette Fourrier le 22 décembre 2013

De Sylvain Lansard : Bravo pour ce bulletin très réussi.

De Andrée Galliot-Le Blévec : Mes compliments pour ce volumineux *"Cempuisien"*. Hélas, j'ai du mal à y trouver des nouvelles de ma génération. C'est l'âge qui vient bien trop vite effacer les années enfantines. Grâce à Roger, des noms, mais pas les têtes, reviennent à ma mémoire.

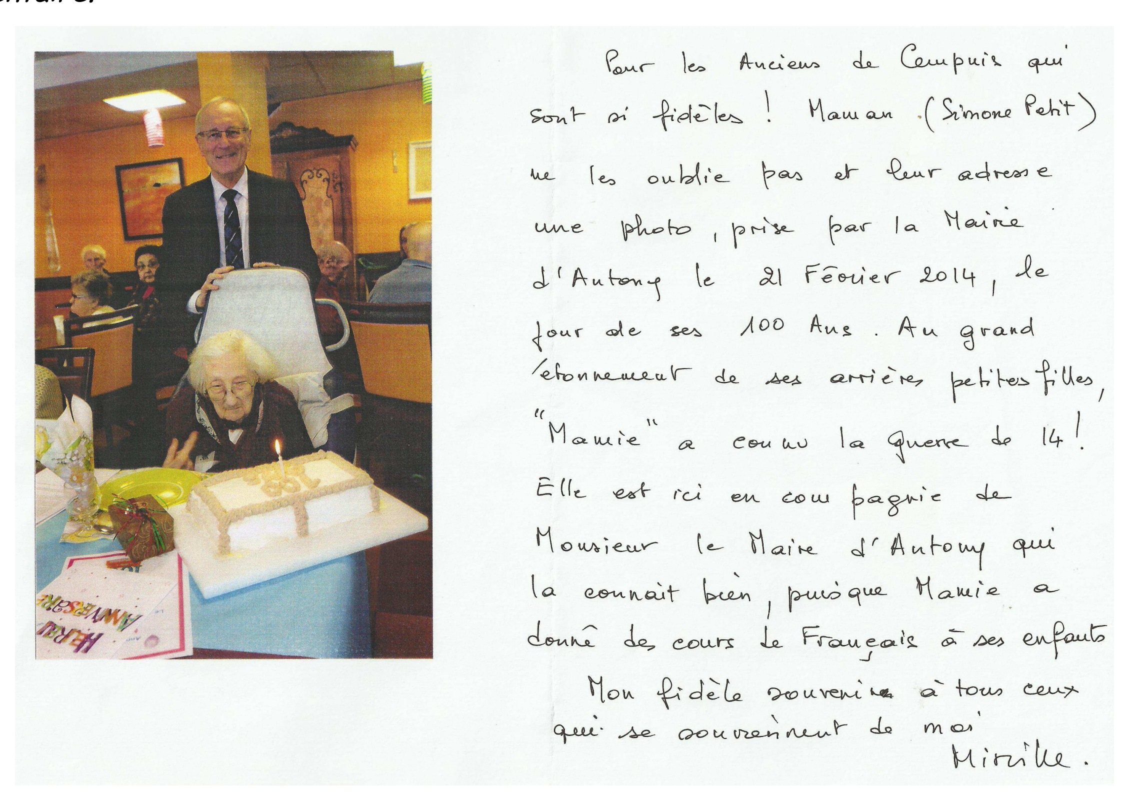
De Edgar Duquesney : Le Cempuisien est toujours aussi parfait. Félicitations à toute l'équipe et grosses bises à tous.

De Annick Chapuis-Pestel : Chère Danièle, bien reçu le dernier n° du Cempuisien qui a réveillé en moi de très nombreuses émotions. Quel travail vous accomplissez ! Merci encore à toi et à toute l'Equipe pour le travail fourni. Annick

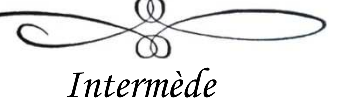
De Simone et Mireille Petit : Bravo pour le Bulletin et l'Amicale.

De Guy Hachour : Concernant le dernier bulletin. L'expression des Cempuisiens y est généreuse ; on y trouve des signatures jamais vues auparavant, bel exploit de Cricri d'avoir su unir nos différences ! Je suis étonné que certains d'entre nous n'aient rien retenu de l'OP ! Qu'ils osent le dire est remarquable. Certains témoignages mériteraient d'être prolongés par leurs auteurs... L'article d'André Aboughanem a enrichi mon savoir sur Gabriel Prévost. Gérard a presque atteint la perfection avec ce bulletin (je dis presque afin de lui laisser une marge de progression).

100 ans. *Mireille, a par ailleurs adressé à Danièle cette carte que nous n'abîmerons pas par un commentaire.*

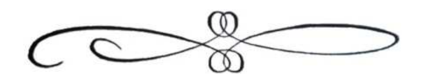


Pour les Anciens de Cempuis qui sont si fidèles ! Maman (Simone Petit) ne les oublie pas et leur adresse une photo, prise par la Mairie d'Antony le 21 Février 2014, le jour de ses 100 Ans. Au grand étonnement de ses arrières petites filles, "Mamie" a connu la guerre de 14 ! Elle est ici en compagnie de Monsieur le Maire d'Antony qui la connait bien, puisque Mamie a donné des cours de Français à ses enfants.
Mon fidèle souvenir à tous ceux qui se souviennent de moi.
Mireille.



Intermède

Tout à la fin de sa vie, le sage comprit que la sagesse non plus n'avait pas d'importance.
(André Comte-Sponville - L'amour de la solitude)



Des nouvelles de la Galerie Photos

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

Après sept années d'existence, on peut considérer que l'essentiel des clichés disponibles de l'OP détenus par les Opésiens, leurs amis ou leur famille, a été inséré dans la galerie. Environ deux mille de l'OP et mille de Mers, avec quelques doublons. Il doit bien demeurer ici et là quelques clichés, ils viendront - peut-être - en leur temps.

Notre camarade Daniel Angé a récemment mis à disposition les quelques photos qu'il possède. Le plus grand nombre des nouveautés provient des photos de Pentecôte ou de balades organisées, mises en ligne par nos amies Christiane et Régine.

Depuis deux mois j'ai rouvert les inscriptions sans préavis particulier. Les demandes farfelues, bien que présentes, sont en bien moins grand nombre. Il me faut néanmoins être attentif à ne pas supprimer dans les douzaines de demandes journalières, celle émanant d'un Cempuisien. C'est pour cela que je vous invite expressément à vous inscrire avec nom et prénom en clair et en entier afin que cela me saute aux yeux. Je ne peux en effet regarder une à une chaque demande ; le mieux serait de faire précéder votre nom de *"OP"*, quitte à supprimer cette mention ultérieurement. Je vous rappelle toutefois que sans inscription vous pouvez commenter en vous identifiant comme *"cempuisien"* avec le mot de passe *"gabriel"*, en minuscules. Rien ne vous interdit ensuite de mettre votre nom dans le corps du commentaire.

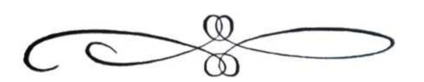
Je vous invite à ne pas enterrer trop vite les informations *"officielles"*, genre : annonce de Pentecôte, repas d'automne, propositions de contributions au bulletin, propositions de balade... au-delà de la douzième place ils passent en deuxième page et deviennent de fait *"invisibles"* ; vous y allez, vous, sur la deuxième page des commentaires ?

La Galerie Photos est hébergée sur un serveur dépendant de Free, gratuitement. Cela suppose et implique que l'hébergeur n'ayant aucune obligation contractuelle à notre égard, peut, sans préavis, supprimer le site.

Vous pouvez, à l'aide de l'utilitaire : Httrack, logiciel gratuit, d'utilisation libre et en français, aspirer l'intégralité du site afin de pouvoir le consulter sans connexion Internet et vous assurer ainsi d'une sauvegarde. Il faut compter 48 heures avec une très bonne connexion ! Les mises à jour ne sont pas - hélas - incrémentielles, chaque sauvegarde *"remouline"* intégralement la base (je vous conseille de mettre la première à l'abri et de considérer qu'il s'agit d'une première sauvegarde. En cas de *"plantage"* vous aurez toujours la première version). Personnellement je le fais tous les six mois. Prévoyez un espace généreux, environ 10 Go (je vous vois venir, non ça ne tient pas sur un DVD !). Bon, je suis persuadé que personne ne se lancera dans cette aventure, vous aurez été prévenus !

Il y a deux ans, l'hypothèse de passer chez un hébergeur payant a été évoquée avec Roland et Danièle. Les tarifs ne sont pas un frein et sont même très corrects. Je vous avoue ne pas avoir eu le courage, la volonté, l'énergie nécessaire pour recommencer une troisième fois à bâtir une galerie (il y eut auparavant *"Wistiti"* eh oui ! C'était en 2006-2007).

Si quelqu'un a le courage de se lancer...



Compte rendu du rendez-vous de Pentecôte 2014

Régine Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

Arrivée sous la pluie...

Il pleuvait ce samedi de Pentecôte ; les retrouvailles chaleureuses nous firent vite oublier la grisaille. Nous étions peu nombreux mais de belles rencontres cette année encore nous laisseront d'inoubliables souvenirs, comme celui qui permit à Joscelyne Job et à son frère Didier de se retrouver après bien des années de séparation.

Le plaisir également de voir ou revoir des visages oubliés au fil du temps.

C'est également pour cela que l'Amicale doit perdurer afin que ce lien ne se brise jamais.

Les cérémonies commémoratives furent prononcées dans la Cour d'honneur par Maryvonne Le Galle et au Caveau par Roland Léonard.

Après qu'un apéritif nous fut servi - autour duquel nous nous attardons toujours un peu - le déjeuner se déroula dans la joie et la bonne humeur, les langues se déliant au fur et à mesure du repas où, de table en table, fusaient des éclats de rire.

Christiane Boulay nous présenta le Livret de Pentecôte, nourri de riches textes écrits par les Cempuisiens, qu'elle a recueillis avec la persévérance qu'on lui connaît, ce Livret étant destiné à être publié dans le bulletin.

Quelques chansons furent entonnées, à commencer par notre traditionnelle Marche des Cempuisiens. *"Un p'tit village près du Beauvaisis..."*, c'est étonnant comme la mémoire des mots de cette chanson reste intacte.

L'hommage à Roland et Meggi par Jo et Guy.

Roland a choisi de nous dire au revoir sur le lieu de son enfance, ce lieu qui a tant compté pour lui, ce pensionnat d'où il put s'élancer après avoir reçu une solide éducation de base, éducation qu'il consolida par sa persévérance et son courage, pour devenir un adulte créateur, fondateur et surtout *"Maître de son destin".*



Joëlle Maublanc et Guy Hachour prononcèrent de chaleureux et justes mots qui, n'en doutons pas, resteront gravés dans sa mémoire.

Un ouvrage de la Pléiade (les œuvres de Saint-Exupéry) lui fut offert pour le remercier de ces années de dévouement auprès de l'Association et des adhérents où il n'a compté ni son temps ni son argent lorsqu'il jugeait que les circonstances sociales s'imposaient. Merci Roland pour tout le bien que tu as apporté individuellement aux Cempuisiens, pour tout le bien que tu as apporté à notre Association. Nous n'oublions évidemment pas Meggi qui a toujours épaulé et soutenu Roland dans son engagement associatif et que nous remercions chaleureusement.

L'après-midi fut consacrée à flâner dans le village pour les uns quand d'autres partaient pour une promenade champêtre sous un soleil enfin revenu.

La rencontre inattendue : Roger le Blévec s'adressant à une dame du village, postée à sa fenêtre, lui remémorant quelques souvenirs communs à sa famille et à l'histoire du pensionnat, celle-ci nous reçut spontanément avec son époux dans leur maison où un délicieux rafraîchissement nous fut servi dans leur charmant jardin, rafraîchissement que nous n'avons pas boudé tant la chaleur était écrasante en cette fin d'après-midi.

La *"collation"* du soir fut offerte, comme chaque année, par l'Amicale. Je précise collation entre guillemets car il s'agit d'un repas froid sous forme de buffet, toujours très copieux !

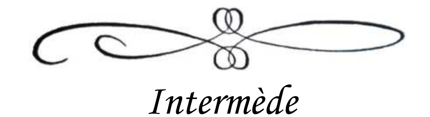
Nous espérons que nous pourrons nous retrouver en ces lieux pour des années encore, mais rien n'est sûr car le domaine sera un jour vendu (la rumeur court chaque année). Le temps presse pour tous et nous encourageons les Cempuisiens qui hésitent encore, à franchir ce pas. Au-delà des démons qui tenaillent toujours la mémoire de certains d'entre nous, ces retrouvailles sont nécessaires pour les chasser au moins un temps car ici, l'espace d'un week-end, nous ne retenons que le plaisir de retrouver nos camarades et d'apprendre des autres.

Un mot de fin pour Danièle Gareau que nous remercions infiniment pour l'organisation encore une fois parfaitement orchestrée et réussie de ce week-end.

Etaient présents :

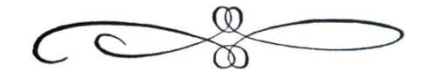
Viviane Barberi (Triquet)
Christian Bard et Sonia
Monique Bernard
Lucien Duflot
Ange Filoreau et Michèle
Gérard Coffinhal, Grégoire et Frédéric
Roland et Meggi Léonard
Guy Hachour
Laura et Simone Pellerin
René Fressinet
Roger Le Blévec
Danièle Gareau
Monique Tao (Gareau)
Régine Maublanc
Patricia Maublanc
Joëlle Maublanc
Joscelyne Job
Didier Job
Sylvain Lansard
Philippe Lavacquerie et Evelyne
Didier Magne
Maryvonne Plichon (Le Galle) et Jean Claude + deux amis
Thierry Ruello
Evelyne Sautet (Pellier) et Guy
Gérard Arnoldy et Sylvana
Christiane Lagoutte (Boulay)

Coïncidence, le nombre de participants, 38, est identique à celui de l'année passée.



Intermède

Ecrire, c'est une façon de parler sans être interrompu (Jules Renard)



Repas d'automne

Christiane Lagoutte-Boulay, élève à l'OP de 1963 à 1973

Dimanche 26 octobre, nous nous sommes rendus à la réunion des Anciens de l'OP qui se tenait à Gentilly autour de notre déjeuner d'automne. Nous étions une vingtaine d'Anciens, présents au rendez-vous. Une ambiance très détendue et conviviale régnait entre nous. Ce repas nous a permis, comme chaque année, de nous retrouver tous ensemble, de raviver notre lien cempuisien à grands renforts d'anecdotes, de plaisanteries et d'embrassades.

Je retrouvais deux anciens que je n'avais pas encore revus depuis mon adhésion à l'Amicale, en 2009. Il s'agit de Robert Bitoune, accompagné de sa charmante et sympathique épouse, Maribel, et de Jean-Pierre Trémel. Ce dernier retrouvait, très content, une copine de sa classe, Joscelyne Job. Les conversations allaient bon train. Un bel esprit de camaraderie lors de cette belle journée. A bientôt de nous revoir !

Profitant de la présence des Anciens, désireuse d'animer un court instant notre assemblée pour donner la plume à mes amis, je demandais à brûle-pourpoint, à chacun, de m'écrire deux lignes sur leur motivation à venir déjeuner ensemble, dans le souvenir de l'OP et de Cempuis.

Ce qu'ils ont fait avec plaisir, très volontiers. Je vous présente tous les récits comme un résumé collectif de notre agréable journée. Je vous laisse les lire, à votre tour.

Notre numéro, qui nous identifiait et nous accompagnait tout au long de notre internat, sur nos vêtements et nos chaussures… Heureusement, ce n'était pas un tatouage indélébile. Mais le souvenir demeure ! Un rappel, pour le clin d'œil !

Danièle Gareau à l'OP de 1958 à 1968 - n° 70 : J'ai pris l'initiative d'organiser le repas d'automne pour réunir tous les anciens autour d'une table bien conviviale.

Robert Bitoune à l'OP 1956 à 1967 - n° 88 : Tous les Cempuisiens ne peuvent oublier leur jeunesse et Cempuis, et tous ces souvenirs qui réapparaissent lorsque nous sommes tous réunis. Comme si cela était hier, nous étions tous en famille.

Jean-Pierre Trémel à l'OP de 1962 à 1969 - n° 110 : Après beaucoup d'années, je tente de retrouver un bout d'enfance, et c'est assez agréable. Je pense poursuivre l'aventure.

René Fressinet à l'OP de 1962 à 1968 - n° 87 : Content de voir les amis et passer un bon moment ensemble.

Viviane Barberi (Triquet) à l'OP 1950 à 1961 - n° 4 : Le plaisir que j'ai de venir aux repas des anciens Cempuisiens, c'est de retrouver une famille que je n'ai pas eue.

Bernard Triquet à l'OP de 1950 à 1961 - N° 25 : Je viens au repas d'automne le plus souvent possible, car je suis resté peut-être *"un enfant toujours orphelin"*. Et des murs de l'orphelinat, je suis toujours entre des murs d'incompréhension.

Joscelyne Job à l'OP 1960 à 1969 - n° 78 : Je viens pour revoir les anciens et anciennes avec une joie non dissimulée dans mon cœur de Cempuisienne, mis au *"congel"* pendant de nombreuses années.

Monique Gareau à l'OP de 1958 à 1967 - n°69 : Je suis venue au repas des anciens pour retrouver tous mes amis Cempuisiens et raconter notre enfance et nous rappeler quelques souvenirs.

Philippe Lavacquerie à l'OP de 1958 à 1963 - n°87 bis : Je reviens avec plaisir revoir toutes mes copines au déjeuner.

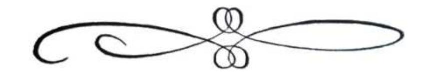
Bernard Billy, fils du professeur de Menuiserie, Mr Billy : Je viens pour rencontrer des amis et passer avec eux un moment de convivialité. Nous nous rappelons aussi de bons vieux souvenirs d'enfance.

Mireille Lenthéric-Aubertin, fille de Mr Lenthéric, professeur du CC1 : C'est ce que j'aurais écrit.

Christiane Boulay à l'OP de 1963 à 1973 - n°26 : Il y a 3 semaines, j'ai pris connaissance de la circulaire annonçant le repas d'automne des Anciens. Je pris rapidement un billet de TGV pour vous rejoindre bien vite. Un plaisir chaque fois.

Etaient présents :

Daniel et Mireille Aubertin
Viviane Barberi (Triquet)
Christian et Sonia Bard
Bernard Billy
Robert et Maria Isabel Bitoune
Gisèle Bonin
René Fressinet
Joscelyne Job
Christiane Lagoutte
Bernard Triquet
Jean Pierre Trémel
Ange Filoreau
Philippe et Evelyne Lavacquerie
Monique et Alexandra Tao (Gareau)
Danièle Gareau



La ballade des balades

Régine Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

L'idée de proposer des balades aux Cempuisiens et à leur famille en y associant volontiers leurs amis, n'est pas récente. Je crois me souvenir, pour l'avoir lu dans quelques bulletins, que l'Association proposait, il y a quelques années déjà, des promenades à travers Paris et ses alentours.

Nous avons relancé cette idée en 2011, avec quelques amis flâneurs et nous fûmes nombreux à partager la balade des *"Passages parisiens"*.

Le principe est simple, nous proposons, via la Galerie Photos, une idée de promenade en précisant une date, un lieu et une heure de rendez-vous. Ces balades étant suggérées par quelques amis Cempuisiens et non par l'Amicale, je rappelle qu'il n'y a aucune obligation d'inscription… juste un rendez-vous. Nous démarrons en général une quinzaine de minutes après l'heure fixée.

Mais cette initiative ne doit pas se limiter aux parisiens ou aux franciliens : ces rendez-vous n'ayant d'autre engagement qu'une annonce sur la Galerie Photos, dont je vous rappelle ci-contre le lien : http://cempuisien.free.fr/index.php, je vous invite - où que vous résidiez - à lancer ces idées… assurément, de belles surprises de retrouvailles et d'agréables souvenirs !

Vous trouverez ci-après de brefs récits de nos balades.

Merci à tous les amis pour ces beaux moments partagés. Nous ne désespérons pas de voir de nouveaux flâneurs se joindre à nous. A très bientôt.

La promenade le long du canal St Martin, le 30 août 2014

Une promenade bordée d'arbres centenaires avec ses écluses, ses ponts et ses passerelles.

Nous étions 7 au rendez-vous *"Qu'importe les coups de pelle chirurgicaux des promoteurs, qui ont violé ses berges pour y ériger de prétentieuses sentinelles de béton et de verre. Le canal a de la mémoire, en été comme en hiver."* (parole de Prévert). La plupart des ouvrages anciens du canal ont été préservés, ce qui donne à cette voie d'eau beaucoup de charme. Aussi, nous avons apprécié de déjeuner dans un restaurant au bord de l'eau, au bout du bassin de la Villette… Dépaysement garanti !

Viaduc des Arts, le 12 juillet 2014

Un parcours de la coulée verte du 12e arrondissement, d'environ 1h30, au départ de la Bastille en passant par : le Viaduc des Arts (surplombant l'avenue Daumesnil), le Jardin de Reuilly (reconnaissable à sa passerelle en bois), l'Allée Vivaldi (voie située dans le quartier de Picpus), le square Charles Péguy (avec sa fontaine en cascades) et le Bois de Vincennes (le plus grand espace vert parisien).

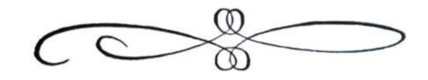
Moins nombreux que la fois précédente en raison des congés, nous étions cependant un joyeux petit groupe de 5 en promenade et 7 à table. Quelle chance ! Pas une goutte de pluie pour notre balade et en prime déjeuner en terrasse avec quelques rayons de soleil ! La coulée verte du 12e arrondissement parisien est une exquise balade plantée, que nous parcourons durant environ 4,5 km dans un verdoyant havre de paix (hé oui, c'est possible à Paris !). Elle démarre derrière l'Opéra Bastille et nous emmène jusqu'au bois de Vincennes. Tunnels, tranchées et viaducs nous rappellent qu'elle emprunte le trajet d'une ancienne voie ferrée dont le trafic a cessé à la fin des années 60. Je conseille aux Cempuisiens et amis franciliens qui n'ont pu ou pas osé se joindre à nous de profiter de cette belle promenade (impossible de faire fausse route… c'est droit devant vous !) de préférence le matin pour éviter l'affluence. En fin de matinée, nous avons retrouvé Robert et Maribel du côté de la Bastille pour déjeuner dans un très bon restaurant conseillé par Ange. Un grand merci à tous pour cette agréable échappée parisienne.

Un petit mot de Jacques Bard sur la galerie : *"Ce viaduc des arts est l'ancienne ligne de train que je prenais chaque jour, pour aller au bahut de Fontenay-sous-Bois, à la gare de la Bastille. Trains à vapeur avant le RER"*. Et merci à tous les autres pour leurs encouragements.

Balade du "Louvre à la Tour Eiffel", le 17 mai 2014

Ce parcours tout en verdure (Jardin des Tuileries, Champ de Mars) et riche en monuments célèbres (Louvre, Invalides, Ecole Militaire, Tour Eiffel) est agrémenté de sympathiques et jolies rues. Un petit tour tranquille, d'une durée d'environ 2h-2h30, idéal pour une promenade en famille ou entre amis !

Nous étions une douzaine à participer, le 17 mai dernier, à la balade parisienne entre le Louvre et la Tour Eiffel, alors autant vous dire qu'entre le plaisir d'être ensemble et une météo idéale, nous avons passé une super journée ! Ma sœur Joëlle et Ange F. se sont joints à nous à l'heure du déjeuner et nous avons prolongé notre promenade jusqu'en fin de journée pour certains d'entre nous. A renouveler donc très vite !



Et si je n'avais pas connu l'OP ? Impossible !

Raymond Dupont, élève à l'OP de 1947 à 1958

"Imaginons ce que nous serions devenus si nous n'étions pas passés par l'OP", ce thème me plaît, même s'il implique de juger nos parents, en bien ou en mal. Pour ma part, j'ai encore beaucoup à dire sur ma vie à l'OP. Onze ans il y a de quoi écrire, mais l'idée de ne pas être passé à Cempuis me plaît... Je me lance...

Elevé par ma mère, c'est beaucoup dire : j'étais en nourrice en Province où d'ailleurs j'étais bichonné avec mon frère, plus exactement mon demi-frère. J'avais 5 ans environ quand ma mère est remontée à Paris où elle avait trouvé du travail. Ma tante qui habitait Paris avait une relation à la Préfecture de la Seine, une dame qui connaissait Cempuis.

Pour être admis à Cempuis, il fallait passer des tests. Mon frère, qui avait 4 ans de plus que moi, fut recalé ce qui a eu pour conséquence la disparition à jamais de tout rapport avec ce frère. Imaginons que ma tante n'ait pas eu cette relation à la Préfecture. Ma mère était seule, elle n'avait aucune instruction. Nous étions promis à la DDASS ou à une pension, que sais-je. En tout cas j'aurais sans doute été élevé avec mon frère, ce qui aurait changé bien des choses.

Est-ce que je dois juger ma mère ? Peut-être ! Je lui accorde des circonstances atténuantes compte-tenu du fait qu'elle était seule, qu'elle ne savait pas lire et qu'elle touchait, je le suppose, un petit salaire . Je vois mal ma mère, avec son salaire de femme de ménage, dans un logement exigu, s'occuper de deux gamins. Sa journée était très longue car elle travaillait chez des personnes aisées qui devaient certainement profiter d'elle. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire de nous, étant absente toute la journée ? La seule logique était la pension ! Est-ce qu'une autre pension que Cempuis m'aurait mieux éduqué ? J'en doute ! Est-ce que j'aurais appris un métier correspondant mieux à mes désirs et à mes capacités ? A l'époque la mécanique, apprise à Cempuis, nous ouvrait un horizon sûr.

Le fait d'être resté à Cempuis pendant 11 ans a coupé définitivement tous mes liens familiaux, je pense qu'il en aurait été de même dans une autre école. Je crois donc que ma mère a fait le bon choix, je dois tellement à Cempuis. L'OP a ceci de particulier, qu'elle a produit une association qui a duré dans le temps et qui, dans certains cas, a aidé les jeunes sortants qui, n'ayant pas de parents, étaient complètement paumés en quittant l'école. Nous ne savions rien de la vraie vie.

Pour ma part je suis satisfait et de toute façon il n'y pas de hasard, les mathématiciens sont d'accord là-dessus, donc je n'aurais pas pu être à l'école ailleurs qu'à Cempuis. Cette association qui perdure le prouve, nous sommes toujours contents de nous retrouver lors de la Pentecôte et de revoir ces murs, tristounets certes, mais qui sont notre enfance.

Le problème ce n'est pas de changer d'école, c'est l'absence des parents ! Pour nous, les Cempuisiens, le fait d'être restés entre 7 et 11 ans à Cempuis, toujours collés ensemble, il n'y avait guère de bagarres entre nous, a généré des liens particuliers, une conscience cempuisienne. De plus les filles étaient présentes, ce qui était rare à l'époque, elles étaient présentes dans notre vie, surtout en grandissant quand notre corps nous démangeait, ce qui d'ailleurs faisait baisser nos notes en classe mais à cet âge, le plus important, c'est la fille !

Désolé, je n'ai pu traiter le sujet que je me proposais. Opésien je suis, Opésien je ne pouvais qu'être. Ce qui est sûr, c'est que nous avons été bien traités, bien instruits, avec un métier correct, certes pas assez longtemps et pas suivis à la sortie. Pour beaucoup, la famille c'est Cempuis, les copains.

Le texte qui suit a été écrit par Lucette Vigano début octobre 1959 et reproduit dans le Cempuisien n° 56 paru en février 1960. Lucette est née le 13 avril 1946, elle avait donc 13 ans et 6 mois lorsqu'elle a rédigé ces "Vacances savoyardes" qui vont parler à quelques-uns d'entre vous. Tous ceux qui ont gravi le glacier de Gébroulaz se souviennent, aujourd'hui encore, de son nom et même de l'altitude à laquelle culmine l'aiguille de Polset : 3 535 m.

Vacances savoyardes

Lucette Vigano, élève à l'OP de 1952[1] à 1960

Aujourd'hui, 4 août 1959, la sonnerie retentit comme tous les matins, mais ce jour est la date du départ en Savoie aussi, en s'éveillant, la première pensée de quatorze garçons et filles est la même: *"Nous partons ce soir"*.

Le temps passe rapidement car il faut faire des préparatifs, mais malgré tout, il ne s'écoule pas assez vite pour que nous soyons satisfaits. Enfin, nous voilà partis, équipés comme de véritables montagnards, les sacs-à-dos *"bourrés à bloc"* nous faisant plier sous le poids, dans le train pour Paris.

Là, nous avons rendez-vous sous la grosse horloge de la gare de Lyon. Le train nous conduira à Moutiers et de là un car nous emmènera à Méribel-les-Allues. Nous sommes très excités, notamment dans le métro où nous bousculons, involontairement, tous les gens avec nos sacs-à-dos. Un à un, nous sommes pris par le fou-rire lorsque certaines personnes se prêtent de mauvaise grâce à cette bousculade.

Nous voici au rendez-vous ! Nous dévisageons les jeunes gens qui viennent avec nous, puis nous faisons connaissance, mais bien timidement...

Quelques jours ont passé. La vie au chalet est agréable et très sympathique. Voici l'emploi du temps d'une journée normale, c'est-à-dire sans grande excursion : petit déjeuner à huit heures, ménage et puis liberté absolue jusqu'au repas. Nous consacrons souvent ce moment de liberté à notre courrier, au volley, à la cueillette des myrtilles et des framboises (comme c'est délicieux !), ou encore aux petites promenades dans la nature. Après le déjeuner, sieste jusqu'à trois heures (je ne l'appréciais pas beaucoup, surtout lorsqu'il faisait un temps splendide, mais c'était nécessaire). La sieste terminée, nous partons pour environ trois heures. Comme une petite douche est agréable au retour ! Et comme un bon repas l'est aussi (il ne manquait pas de l'être).

Avant de nous coucher, nous organisons une veillée : jeux, musique, et parfois même soirée dansante. Et alors, cha-cha-cha, rock n'roll, paso-doble, etc. défilent sans arrêt jusqu'à l'heure où il faut aller se coucher.

Evidemment, nous ne restons pas tous les jours au chalet. Une fois par semaine environ, nous partons en excursion d'un ou plusieurs jours. Il faut d'abord faire les provisions et, cette tâche accomplie, joyeusement nous nous mettons en route. C'est pire qu'une exploration dans la jungle avec les filles qui crient (moi, par exemple) lorsqu'elles aperçoivent, tout à fait par hasard, une vipère ou encore lorsqu'une bête un peu bizarre mais petite et inoffensive se pose sur elles.

Voici une *"vraie"* sortie de deux jours en montagne : la montée au glacier de Gébroulaz. La

[1] Lucette, née le 13 avril 1946, était en CE1 avec moi en 1952. Peut-être est-elle entrée à Cempuis avant cette date ? Le fichier des élèves ne comporte pas cette donnée.

première journée n'est qu'une marche d'approche. Lorsqu'aux environs de cinq heures nous arrivons au refuge, nous nous débarrassons des sacs-à-dos puis allons chercher sur les hauteurs ces jolies fleurs que sont les edelweiss. Après en avoir rapporté en assez grand nombre, c'est le repas, puis nous nous couchons (assez tôt, parce qu'il faut se lever de bon matin).

Trois heures ! Nous nous préparons pour partir. L'air est vif et froid. Tandis que la nuit retire lentement son voile, nous partons en marchant rapidement. Voici deux heures que nous sommes en route et nous voilà enfin au pied du glacier. C'est avec beaucoup d'hésitations que nous nous engageons sur cette *"patinoire",* mais après avoir parcouru une centaine de mètres, nous faisons une halte pour attendre les retardataires qui ne peuvent faire un pas sans se retrouver sur leur arrière-train ! Puis il faut se répartir en trois cordées de cinq et le premier de chaque cordée fixe ses crampons.

En route ! Nous voilà de nouveau en marche. Nous pouvons admirer à loisir les crevasses. Certaines sont très belles et très profondes. D'autres sont très longues et étroites avec leurs lisses parois de glace. Lorsque le silence règne sur cette grande étendue glacière, le bruit de la rivière souterraine se fait entendre.

Plus de glace, mais de la neige ! Que la marche est difficile ! Heureusement, les arrêts sont nombreux. Parfois, nous nous laissons aller au découragement car après avoir gravi une grande montée, nous croyons apercevoir l'aiguille de Polset qui est le véritable but de la balade, mais malheureusement, cette montée en masque une autre.

Mais bientôt, l'aiguille apparaît et c'est comme une délivrance. Repas pendant une demi-heure ! Cette pensée nous fait hâter le pas malgré la fatigue et après une centaine de mètres nous atteignons notre but. Mes premiers 3 500 mètres ! Lorsque je pense qu'il y a quinze jours, je n'aurais pas pu grimper jusqu'ici à cause du manque d'entraînement, j'avoue que je suis contente de moi !

Par un temps aussi splendide, la vue à cette altitude est magnifique. Le spectacle de toute la chaîne du Mont Blanc s'offre à nos yeux, sous un ciel bleu, limpide et sans nuages. L'horizon est formé de plusieurs couches de couleurs différentes comme au soleil couchant, et tout ceci m'emplit d'émerveillement. Puis je me retourne : c'est une nouvelle vallée que j'aperçois, avec d'autres montagnes toutes les unes plus belles que les autres ! Elles sont éclairées par les rayons du soleil qui en font ressortir l'éclat et le relief, c'est vraiment très beau.

Après ce moment de contemplation, il faut se préparer pour prendre le chemin du retour, non sans quelques regrets. Eh oui ! ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'admirer un paysage semblable !

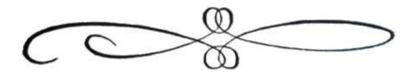
Quelle joyeuse descente ! Que d'éclats de rires et que de chutes ! Puis nous quittons la neige pour nous retrouver sur le glacier que nous contournons par les moraines. Maintenant, nous le traversons pour reprendre le chemin qui nous mène au refuge. Par endroits, la glace a fondu et de nombreux ruisseaux aux innombrables détours sillonnent le glacier. Cette eau est si belle, si fraîche et si transparente que j'ai envie de m'arrêter pour en boire une gorgée à chaque instant. Puis, nous arrivons sur les moraines frontales et enfin en vue du refuge. Là, c'est avec appétit que nous nous restaurons. Dix heures de marche, *"ça creuse !"* (terme bien cempuisien).

Et voilà, cette grande expédition au glacier est terminée ! Nous voici de nouveau à Corbey. Là, nous organisons des jeux et ne manquons pas de distractions !

Il y a une chose dont j'ai oublié de vous parler : la beauté des Alpes. Bien sûr, il faut dire que

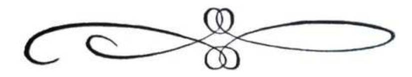
le paysage a pris une part dans le beau souvenir que je conserve de ces vacances. Quelle plaine de Picardie, quelle qu'elle soit, peut égaler les versants des Alpes, parsemés çà et là de petits villages ou de chalets, couverts de sapins et surtout d'épicéas ? Et sous ces arbres, que trouve-t-on ? D'appétissantes petites boules noires ! Naturellement, vous avez deviné, ce sont des myrtilles. Et puis quoi encore ? De grosses framboises, bien sûr ! Mais sortons bien vite de sous ces arbres et regardons la vallée... Ah ! comme j'aimais les regarder ces montagnes et comme je me sentais envahie par le calme ! A leurs pieds s'étend la vallée de Méribel-les-Allues, très jolie, elle aussi.

Maintenant nous sommes à Cempuis, voilà un mois aujourd'hui 2 octobre 1959. Combien de fois ma pensée se porte-t-elle vers ce mois d'août ? Je ne peux pas dire que je regrette mes vacances, car chaque chose en son temps, mais j'y pense et en parle bien souvent. Je me suis fait, là-bas, de nombreux et nouveaux camarades et j'espère que cette amitié durera. Ceci est une autre cause de joie et de bons souvenirs. Lucette Vigano



Intermède

A force d'être spécialisé, on va tout savoir sur rien. (George Bernard Shaw)



Au cours de ma lecture des CPS, j'ai rencontré un article, rédigé en 1975 par Arlette Maroux, et reproduit dans le CPS n° 105 de décembre 1975. Ce texte m'a semblé limpide et éclairant vis-à-vis de la création de l'OP. Je vous le livre sans autre commentaire sinon que vous pourrez lire la lettre de Félix Gigot en vous reportant au CPS n° 103 d'avril 1975.

Lettre à Félix

Arlette Maroux, élève à l'OP de 1962 à 1970

Je me sens obligée d'émettre quelques réserves à propos de ta lettre parue dans le Cempuisien n° 103 et d'y apporter un certain nombre de précisions indispensables, notamment sur la phrase *"... restons animés par l'exemple de Gabriel Prévost qui nous a marqués d'un sceau indélébile".*

Il est effectivement souhaitable et même nécessaire d'informer les jeunes et les moins jeunes de ce que fut Gabriel Prévost et de ce qu'il fit. Pour ce qu'il fut : Nous avons pu lire l'article présenté par notre ami Marcel Marande dans le Cempuisien précédent. *(NDLR : CPS n° 104 de juillet 1975)*

Quant à ce qu'il fit à Cempuis, nous aurions bien du mal à en parler longuement car toute son action se limita, en fait, à signer son testament en faveur du Département de la Seine, léguant ainsi le reste de sa fortune afin d'aider le plus grand nombre possible d'orphelins des deux sexes[2].

[2] NDLR : Soulignons cependant les conditions du legs de Gabriel Prévost au département de la Seine : accueil des enfants orphelins des deux sexes dont l'encadrement devra être laïque (l'exigence testamentaire de Gabriel Prévost de créer une école sans dieu et des deux sexes - nous sommes en 1880 ! - ouvrait incontestablement la voie vers une *"éducation moderne".* Paul Robin, sous la tutelle de Ferdinand Buisson, fit le reste. Voici mon avis. *Régine Maublanc*

Que fit-il en matière d'éducation ? Ne se serait-on-pas trompé de personnage ?

Il est bien certain que sans sa généreuse donation, l'OP n'existerait pas et que son geste est à l'origine de ce Cempuis que nous avons tous si bien connu. Mais au-delà de cette première contribution, dont chacun d'entre nous apprécie toujours l'importance, je crois qu'il ne faut pas attribuer la totalité des mérites à Gabriel Prévost et passer sous silence le travail d'hommes tels que Ferdinand Buisson et Paul Robin.

Ferdinand Buisson (1841-1932) : Il fut l'exécuteur testamentaire de Gabriel Prévost. Son rôle, dans la fondation de l'OP, a été très important et on lui doit d'avoir appelé à la direction de la maison un animateur exceptionnel : Paul Robin. On peut quand même regretter qu'il n'ait pas toujours soutenu Paul Robin dans les moments difficiles.

Paul Robin (1837-1912) : Normalien, ancien professeur de lycée, dont la compétence pédagogique était évidente mais que sa formation universitaire ne destinait pas à diriger une simple école primaire, accepta, moyennant une certaine indépendance, la proposition que lui fit Ferdinand Buisson, de prendre la direction de l'OP. Cet homme remarquable, en avance sur son temps, fit plus que continuer ou transformer la maison : il la renouvela complètement en lui appliquant des méthodes de gestion et d'éducation révolutionnaires pour l'époque.

Bien de ces innovations sont devenues pratique courante (travaux manuels, éducation physique, natation, colonies de vacances, fanfare). D'autres ont triomphé qui, alors, étaient jugées trop hardies ou inapplicables (coéducation des sexes), dangereuses pour la société (école laïque), voire scandaleuses et intolérables (bains mixtes). Toutes ces innovations finirent par provoquer de vives contestations parmi les autorités de l'époque et Paul Robin fut relevé de ses fonctions le 31 août 1894, soit 14 ans après son arrivée à Cempuis.

Je ne citerai ici que quelques exemples illustrant son passage à Cempuis.

1 - Unification de la cour de récréation

Jusqu'en 1880, celle-ci était divisée en trois : cour des garçons, cour des filles et cour des adultes au centre. Paul Robin fit abattre ces murs et la cour de récréation devint commune aux filles et aux garçons. Il en fut de même des classes et des réfectoires.

2 - Création d'ateliers

Agriculture et travaux de ferme, Jardin et horticulture, Couture et lingerie (confection et entretien des vêtements), Cordonnerie (confection et entretien des chaussures), Blanchissage et repassage, Cuisine et soins du ménage, Boulangerie, Infirmerie et pharmacie, Terrassement et maçonnerie, Travail du bois (charpente, menuiserie, tournage), Travail des métaux (fils métalliques, zinguerie, plomberie, forge, serrurerie, mécanique, ajustage et tournage), Peinture et vitrerie, Modelage, moulage et sculpture, Imprimerie, Clichage et Galvanoplastie, Lithographie, zincographie, Photographie, Cartonnage, reliure et encadrements, Vannerie, rempaillage de chaises, Céramique, Exercices de télégraphie.

Pour la mise en route de ces nombreux ateliers, Paul Robin apporta quantité de matériel personnel (bibliothèque, outils, instruments, collections, etc.). Il les partagea avec ses élèves qui étaient au nombre de 58.

3 - Construction d'une piscine

Des bassins d'ornement existaient dans le jardin de Gabriel Prévost. A partir de là, Paul Robin fit édifier une piscine (les élèves participèrent aux travaux). De vieux bulletins de l'OP mentionnent qu'en 1885 tous les enfants de 10 ans ayant un séjour de plus d'un an à l'OP savaient nager.

4 - Création du Bulletin de l'OP

Le premier numéro parut en novembre 1882, complètement imprimé dans les ateliers de l'OP. Le titre exact était-: *"L'Orphelinat Prévost. Bulletin n°..."*. En 1912, sort le dernier bulletin imprimé à l'OP. Puis fut créé le bulletin de l'Amicale. Plus tard, il s'appellera *"Le Cempuisien"*.

5 - Introduction dans la vie des élèves de nombreux sports et jeux

Deux *"vélocipèdes"*, qui étaient alors des nouveautés rares, firent leur apparition à Cempuis.

La culture physique (comprenant des exercices aux barres) fut enseignée dès 1881 et l'OP participa à de nombreuses fêtes de gymnastique.

L'entraînement au tir fut proposé aux plus grands. Des échasses permirent à qui le voulait de s'entraîner à l'équilibre. La natation, nous l'avons vu plus haut; était enseignée à tous.

6 - Construction de la colonie de Mers

La vie à la campagne n'était pas suffisante aux yeux de Paul Robin, il voulait pour ses enfants de vraies vacances. En 1882, il loua pour l'été une maison à Mers-les-Bains. Dès 1883, il acheta un terrain sur la falaise et y fit édifier une maison sur ses plans et à ses frais. Ce fut sans doute la première colonie de vacances. Une autre serait, paraît-il, antérieure, elle aurait été fondée en 1881 par un pasteur aux Bézards (Loiret).

7 - Excursions scientifiques

Elles eurent lieu le plus souvent : dans la vallée des Evoissons, à la caverne de Daméraucourt, à Elencourt (sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine), au Dolmen près d'Eramecourt, à Frocourt, lieu de vestiges d'un camp romain.

L'attention portée à la préhistoire ne devait pas se borner à visiter les découvertes des spécialistes. L'OP fit aussi la sienne. Le 26 février 1893, les enfants ont fait la découverte d'une importante station préhistorique appartenant à l'âge de pierre et à l'époque paléolithique. Elle était située dans la sablière du *"Bois des Gallets"*, dépendance de Prévilliers.

Le but de leurs excursions était parfois la recherche de pierres chantantes, pierres ayant des qualités musicales. En 1887, l'OP disposait de tous les cailloux donnant la gamme chromatique. La musique produite à l'aide de ces pierres chantantes était appelée *"musique préhistorique"*.

8 - Création de la fanfare

Créée le 6 janvier 1884, la fanfare fit, dès le mois de juillet, des débuts très honorables au concours d'Aumale. En 1885, elle participa, à Paris, à un festival réunissant près de 500 sociétés chorales et instrumentales. La musique chiffrée était enseignée aux élèves.

9 - Participation aux concours et fêtes publiques

Les déplacements de chorale, de fanfare ou de gymnastique dans la région se faisaient le plus souvent à pied. (Ainsi, les 28 avril et 1er mai 1888, 60 élèves firent, en une matinée, le trajet Cempuis Beauvais).

10 - Construction du bâtiment nord

Il fut, comme la colonie de Mers, bâti et terminé en 1888, sur les plans de Paul Robin.

11 - Création de l'Amicale

58 enfants résidaient à l'OP, à l'arrivée de Paul Robin. Ils étaient 150, sept ans plus tard. Jusqu'alors, il n'y avait pas eu de problème de placement des sortants. Devant la *"nécessité*

de continuer à suivre et protéger encore les enfants lorsque, ayant atteint la limite d'âge, ils devaient quitter l'OP et prendre place dans la société", Paul Robin créa l'Amicale des Anciens Elèves. Les statuts de cette Amicale furent publiés dans le bulletin de l'OP de septembre 1887.

12 - Participation à diverses expositions et manifestations

Par l'envoi d'objets matériels ou de devoirs accompagnés de notices, Paul Robin entendait faire connaître au monde les réalisations de Cempuis. L'OP fut ainsi présent à de nombreuses manifestations telles que :

1884 Exposition internationale d'hygiène et d'éducation à Londres
1885 Exposition universelle de la Nouvelle-Orléans (USA)
1888 Exposition universelle de Beauvais
1889 Exposition universelle à Paris sur l'éducation de l'enfant (au cours d'un 1er vote, le jury décerna à l'OP la médaille d'or)
1891 Exposition universelle de Moscou
1893 Exposition universelle de Chicago
1894 Exposition universelle d'Anvers
1906 Exposition internationale d'Amiens (l'OP a conquis la 1ère place du grand prix)

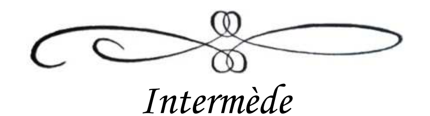
Le rappel de ces quelques réalisations (parmi tant d'autres), montre le dynamisme avec lequel Paul Robin s'est adonné à sa tâche de Directeur et de Pédagogue.

La totalité de la période pendant laquelle il fut à la tête de l'OP a été ainsi jalonnée de créations qui, pour la plupart, demeurent et font le bonheur des enfants.

On peut donc dire que Paul Robin a donné à l'établissement embryonnaire créé par Gabriel Prévost les grands traits de la physionomie actuelle de l'I.D.G.P.

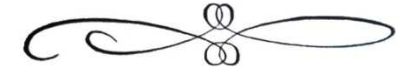
Félix, j'ai trouvé ta lettre *"vachement chouette"* et émouvante à la fois, mais je suis sûre que tu conviendras avec moi qu'il est dommage que les Cempuisiens ignorent ce qu'ils doivent aux efforts de Ferdinand Buisson (pédagogue et Prix Nobel-de la Paix en 1927. Eh oui ! vous ne le saviez sûrement pas tous ?) et à Paul Robin, précurseur de l'éducation moderne.

Certains de nos très anciens ont connu l'époque de Paul Robin et leur témoignage serait le bienvenu dans les pages du Cempuisien. *Arlette Maroux - décembre 1975, CPS n° 105*



Intermède

L'apitoiement, c'est le tampon à l'eau de Cologne qui sert à se boucher le nez.
(Jules Romains-Les hommes de bonne volonté)



Petit souvenir en l'honneur de Bernard.

Gilles Abdelmoumeni, élève à l'OP de 1961 à 1971

Il y a quelques années de cela, à Mers-les-Bains, se trouvait la colonie de vacances réservée aux enfants de l'Institution Gabriel Prévost. Seuls, les enfants ne pouvant pas partir dans leur famille, étaient envoyés à Mers pour y passer un ou deux mois de vacances durant l'été. Je faisais partie de ceux là…

Je me souviens que ce mois d'été, un grand et bel animateur, de surcroît prof de gym, m'avait appris un chant très doux, presque une berceuse, que nous chantions en canon pour clôturer une veillée. Je n'étais encore qu'un bambin. Ce chant est toujours resté gravé dans ma mémoire. Je l'ai souvent repris quant j'exerçais les fonctions d'animateur dans les centres de vacances, avec chaque fois une pensée pour Bernard.

Quelques années plus tard en 1978, toujours à Mers-les-Bains, nous nous sommes retrouvés, cette fois tous deux animateurs. Je me souviens d'un soir où pendant une veillée de chant, Bernard a repris cette chanson en canon avec les enfants. Je me suis très discrètement joint aux enfants et j'ai chanté avec eux, sans jamais dire à Bernard que je m'étais replongé des années en arrière, le temps d'un instant où, moi-même enfant, j'étais devant lui. Instant magique pour moi ! Pour ceux qui s'en souviennent encore, Gérard Vergely était le directeur et sa femme Chantal l'infirmière.

Bernard m'a fait passer d'agréables moments grâce à son goût de la plaisanterie et sa bonne humeur.
Alors pour toi Bernard et peu importe où tu te trouves là-haut, je viens murmurer à ton oreille une dernière fois ta chanson.

Quand la nuit se pose,
Se pose, se pose
Quand toutes les choses
Reposent sans bruit
Quand les paupières se closent,
Se closent, se closent,
Comme une rose
Qui se replie

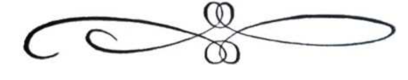
J'aime ce moment
Oui j'aime ce moment
Où l'on dit doucement
Bonne nuit
Bonne nuit
Bonne nuit

Merci Bernard et bon voyage… Je sais que les mots sont impuissants en pareils moments, mais je veux quand même vous dire que je partage votre peine. Sincères condoléances à sa famille et à ses proches.

Message posté sur la Galerie photos le dimanche 5 octobre 2014

Intermède

Le bonheur c'est la victoire invraisemblable de la joie sur la vérité tragique.
(Entendu sur France Culture)



Cempuisien en Cempuisiens

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

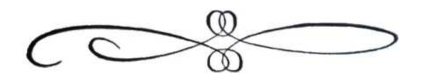
J'ai eu la curieuse idée de parcourir, dans l'ordre chronologique, la totalité des Cempuisiens édités depuis le Bulletin fondateur, le n° 1 de novembre 1882. J'ai effectué cette promenade sans objectif, persuadé que les idées naîtraient d'elles-mêmes au fur et à mesure de mon chemin. J'ai pris soin de noter, pour chacun des 427 Cempuisiens, les articles qui avaient attiré mon attention afin de pouvoir m'y référer rapidement. Trop en retard pour vous faire partager ma lecture, je vous livre quelques impressions.

Chaque période possède son *"grand rédacteur"*, celui qui écrit l'Histoire de l'OP. Gabriel Giroud dont la parution du livre est annoncée dans le CPS n° 7 de janvier 1901, LM Schumacher et ses 21 chroniques *"Réflexions et souvenirs sur Cempuis"*. Je ne peux les citer tous. Leur point commun : une plume alerte comme l'est celle de notre ami (on disait camarade à l'époque) Daniel Reignier. Une constante : périodiquement les anciens sont conviés à conter leurs souvenirs dans les pages du Cempuisien. En 1951, dans le n° 30 de la série 5 naît une rubrique *"OP"* dans laquelle chacun est invité, en contrepoint de LM Schumacher, à conter ses souvenirs de l'OP. Les textes sont *"présentés"* par Henriette Tacnet. En 1999, Guy Hachour lance l'idée de la Rubrique à Brac.

Le paiement de la cotisation est un souci qui apparaît dès le début de l'existence de l'Association et qui revient de manière récurrente avec sa question sous-jacente : comment doit-on traiter les oublieux, les distraits voire les mauvais payeurs ?

En 1908, le *"Bulletin Mensuel"* de l'Association des Anciens Elèves de l'Orphelinat Prévost à Cempuis (Oise) devient *"Le Cempuisien"* avec le n° 1 de la 2e série. Le dernier bulletin imprimé à Cempuis, en 1912 ne porte pas de numéro. Il suit le n° 48 de la 2e série. En 1928, l'OP devient l'IDGP. Le Cempuisien gardera son nom (qui fait apparaître *"Orphelinat Prévost"*) jusqu'à aujourd'hui.

Je m'arrête ici faute de temps. Sachez tout de même que le légendaire M. Roger était trompettiste. Je vous recommande ce genre de promenade, la Galerie Photos vous permet de signaler vos coups de cœur et de les partager avec la famille cempuisienne.



Cette année, le thème proposé par Christiane pour le Livret de Pentecôte traite de la sortie de l'OP telle que les anciens s'en souviennent. En 1954, Germaine Géniole avait répondu par avance, alors qu'elle avait 42 ans. En préambule du Livret, vous relirez ce texte qui parle de sa sortie de l'OP en 1928.

Au cours de nos échanges, Guy m'a fait observer que ce texte, ainsi que celui fait en réponse par Madeleine Tacnet, la sœur d'Henriette, avait déjà été reproduit en 2011, dans le CPS 211, sur une proposition de Régine qui avait rédigé un commentaire que je vous invite à relire (je ne doute pas un instant que vos CPS sont soigneusement rangés et que vous savez vous y référer chaque fois que désiré ou nécessaire). Je vous donne même le n° de la page : 16. Je n'ai pas modifié la note de bas de page rédigée avant d'être alerté par Guy. Voici donc le texte de Germaine.

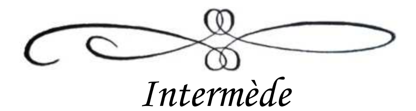
Retour en arrière : la sortie

Germaine Géniole, élève à l'OP de ? à 1928[3]

Nous étions une douzaine qui avions atteint nos 16 ans et que l'on rendait à leur famille. Quelques vêtements indispensables, un petit pécule, un métier quelquefois incomplet, c'était notre bagage, notre entrée dans la vie. A 40 ans, penser à sa sortie de Cempuis, c'est en sourire, mais à 16 ans, le sourire est souvent un tout petit peu amer[4]. Si à 6 ou 8 ans notre situation familiale nous valut d'aller à l'Orphelinat, à 16 ans nous retrouvions souvent les mêmes conditions et c'était de nouveau le dépaysement total. Il fallait se réadapter à la famille, s'adapter à son travail, à de nouveaux visages, à une nouvelle morale de la vie, dans ce qu'elle a de bon et de méchant, et cela du jour au lendemain. Ce n'était pas facile. Tant de nouvelles choses à la fois vous laissaient rêveur bien souvent, avec un petit air bête et intimidé.

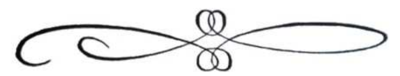
Heureusement, de temps en temps on revoyait les camarades de Cempuis ! Alors les visages s'éclairaient et la timidité s'envolait. On se confiait ses ennuis, qui étaient souvent les mêmes, on se rappelait les bons moments, les blagues de pension. Pour un instant on redevenait des enfants insouciants et cela nous réconfortait. Pour ma part, je peux dire que pendant des mois j'ai traîné mon personnage de petite pensionnaire. Plus de musique ! Je chantais à tue-tête des refrains d'amour. Plus de gym ! Je faisais les pieds au mur sur le placard de la chambre. J'inondais la petite cuisine de mes *"débarbouillages"* journaliers, je brossais mes cheveux à grands coups de brosse et, quand ma mère me demandait si je n'étais pas un peu folle, j'évoquais toujours Cempuis.

Cempuis que je croyais quitter sans regret et que tout me faisait regretter. Plus de grands espaces pour courir, plus d'air, plus de confort, et pour quelques-uns, il faut le dire, le taudis, l'hôtel et la solitude. Si quelques camarades cempuisiens ont réussi dans la vie, ils peuvent dire qu'ils le doivent à leur seul courage, et, si quelques-uns ont sombré, c'est peut-être qu'ils n'ont pas trouvé en sortant les conditions humaines qui auraient pu changer le cours de leur vie. Groupés en société amicale, les anciens élèves de Cempuis ont compris depuis longtemps qu'ils se devaient une entraide mutuelle. Chaque année, grâce à notre Caisse de secours, nombre de jeunes se trouvent épaulés et soutenus moralement. C'est en pensant à eux que je voudrais conclure mon article. Si vous êtes solitaires, malheureux, sans travail au sortir de Cempuis, ne restez pas seuls, retrouvez vos camarades jeunes et vieux qui comprennent vos ennuis et sont prêts à vous aider. *G. Géniole*



Intermède

Ce que l'on voit nous cache toujours quelque chose que l'on ne voit pas.
(Entendu sur France Culture)



[3] Germaine Géniole, née Buriez est venue au monde le 7 février 1912. Elle dit être sortie à 16 ans, soit en 1928, année où on la voit effectivement apparaître comme nouvelle sociétaire de l'Association (cf. CPS n° 65 4e série de nov. déc. 1928 page 10).

[4] Ce mot a provoqué une réaction assez vive de la part de Madeleine Tacnet, la sœur d'Henriette, dans le CPS suivant, le n° 45. *"Cempuis : non ce mot n'évoque pas de sourire amer. Mais une joie immense puisée dans les dons précieux qu'il nous a si généreusement offerts".* La suite est de la même veine... Ceci rappellera sans doute des choses à Guy...

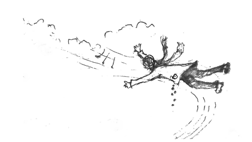
Le Livret de Pentecôte 2014

Christiane Boulay-Lagoutte, élève à l'OP de 1963 à 1973

Ce dimanche de mai, François, artiste aquarelliste depuis toujours, me voyant occupée au sujet de l'OP, m'a proposé une jolie étude encre et aquarelle pour illustrer le Livret de Pentecôte et le prochain CPS n° 214. Une très belle surprise ! En effet, beaucoup d'émotions se dégagent de cette illustration, mêlant la gaité du départ et la tristesse de ceux qui restent. Un message fort !

Bien souvent, le départ joyeux de l'OP faisait place peu à peu au désenchantement. Les périodes de galère se succédèrent pour nombre d'anciens, marquant un début dans la vie difficile. Encore, peut-on lire ces témoignages toujours douloureux dans nos bulletins, et là, aujourd'hui, sur quelques pages de ce Livret.

J'espère que ce petit recueil-souvenir animera un peu les conversations autour du déjeuner, parmi toutes les autres festivités, sans parler de l'essentiel, la joie d'être réunis en cette belle journée de Pentecôte. Livret à lire tranquillement, à paraître bientôt dans notre prochain bulletin *"Le Cempuisien"*. En vous remerciant tous pour vos récits constituant le Livret de Pentecôte 2014, le vôtre !



A propos des derniers jours à l'OP

Claudine Mouchart-Bergeron, élève à l'OP de 1948 à 1960

Contente de bientôt quitter l'OP, depuis le temps que j'y séjournais, avec de très rares échappées en vacances, tout en étant inquiète sur mon avenir. L'année de ma sortie a été ponctuée de joies et d'angoisses avec d'éternelles questions : où vais-je aller ? Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ? Grandes interrogations et personne pour y répondre. Je n'osais questionner quiconque.

Il était hors de question que j'aille vivre chez mon père. Il habitait une petite chambre avec fenêtre sur mur, d'environ 5 m x 3 m avec eau et WC à l'étage. Personne ne m'a entretenue sur mon avenir à la sortie de l'OP.

Comme j'avais émis le désir d'être *"puéricultrice"*, j'ai appris qu'une place m'avait été retenue dans une *"école"*. C'est tout ! Je ne savais que cela, une école…

Mon avenir se dessinait, une solution verrait bientôt le jour… Mais, à la rentrée scolaire, pas de place et pas de date prévisible. La direction pensant que cela ne tarderait pas, je suis restée en stand-by à l'OP, ne pouvant aller nulle part en attendant.

J'étais un électron libre. Je suivais le règlement et le rythme scolaire, sans y participer, en m'appliquant à recopier des livres de sciences, à faire de jolis croquis du cœur, des poumons, des os, etc. au fond de la classe. Ce n'était pas la joie, mais aucune issue, dans l'immédiat, ne s'offrait à moi. J'étais dans l'attente. Heureusement, je pouvais un peu me réfugier chez Mme Dabat.

Au mois de décembre, mon frère aîné a demandé ma sortie. L'assistante sociale m'a déposée comme un paquet au Foyer des Jeunes Travailleurs de Fontenay-aux-Roses, et je suis entrée dans la vie active en restant dans l'attente d'une admission qui est enfin venue deux ans plus tard. Espérant toujours réaliser mon vœu, j'ai laissé tomber mes vacances sur la Côte, mon travail, ma place au Foyer.

Catastrophe ! J'avais été trompée ! J'étais bonne-à-tout-faire dans une maison d'enfants tuberculeux. Une journée éprouvante à pleurer comme toutes les autres pensionnaires.

Avec l'accord de la directrice qui ne me voyait pas m'adapter et celui de mon père (j'étais encore mineure), je suis sortie d'un autre milieu carcéral. Fort heureusement, j'ai pu récupérer ma chambre et mon travail.





Année 1960

Claudine Mouchard dans les sous-bois

J'avais goûté la liberté, c'était trop tard. Je préférais retrouver ma vie modeste, mais libre !



Ma sortie de l'OP, rêve de liberté

Jacques Bard, élève à l'OP de 1958 à 1963

Christiane nous a demandé de lui faire un petit article sur : *"Quel était mon état d'esprit en quittant l'OP...".* Je ne m'en souviens pas ! Le seul bon souvenir que j'ai de l'OP est le jour de ma sortie. Ce qui me revient, c'est d'avoir cru que ma liberté arrivait à ce moment-là. Raté !

J'ai travaillé comme manœuvre pendant un mois et demi (sorti juste après le certif, à 15 ans, je n'avais aucune formation) chez un tôlier qui fabriquait des persiennes métalliques en séries. J'ai ainsi gagné mon premier argent. Je suis ensuite allé dans un collège qui formait à la chaudronnerie.

Moins d'un an plus tard, je quittais le collège et je me retrouvais, toujours sans formation, devant deux voies : une ligne bien tracée et une autre bien plus sinueuse. Un peu comme la route qui arrive à Saint-Affrique en venant de Millau. Une voie ferrée avec de larges courbes, des montées et des descentes très calculées, croise une petite route qui serpente, tantôt à sa gauche tantôt à sa droite, qui monte fort, redescend de même, qui secoue un peu, qui croise la voie ferrée avec de multiples passages à niveau, qui passe sous un pont... Les deux se suivront à vue pendant plusieurs kilomètres. Le plus sympa, sur ce trajet, est qu'à l'arrivée à Saint-Affrique, juste après le panneau de ville, les deux voies se croisent avec un dernier passage à niveau.

J'avais, à l'époque, choisi la petite route de campagne, plus jolie, plus variée et où je pouvais m'arrêter quand je le souhaitais... Me perdre quelquefois... Avantage énorme comparé à la voie ferrée qui ne délivrera ses occupants qu'à des endroits précis, à heure presque aussi prévue. Mais le but est atteint, je suis à Saint-Affrique, pardon, à la retraite après une vie souvent mouvementée mais surtout passionnante et si je devais la refaire, je ne changerais pas grand-chose.

Désolé Christiane, je suis un peu hors sujet… Déjà gamin à l'OP, j'ai toujours préféré le chemin qui arrive au Mont-Saquin à la route de Grandvilliers.



Pentecôte 2009

Jacques et Christian Bard



Mes derniers jours à l'OP

Jean-Claude Galicier, élève à l'OP de 1962 à 1968

Les derniers jours d'école s'achevaient dans une ambiance estivale, les vacances étaient là, bientôt. Je terminais le FE2 avec M. Avram, classe que je venais de redoubler. L'OP, ce n'était pas le paradis, mais pas l'enfer non plus. Certains profs étaient gentils avec nous, en revanche, je n'aimais pas Mr Grenouillet et je détestais le surveillant général, M. P.H., d'une extrême sévérité.

C'était la fin des compositions, pendant que M. Avram donnait le classement des élèves, je me suis moqué de lui, faisant le pitre. M. Grenouillet, présent, m'a *"foutu"* une paire de baffes devant tout le monde ! Peu après, je fus convoqué au bureau du Directeur, et là, il m'annonça qu'il ne pouvait plus me garder à l'OP, j'étais trop vieux pour continuer les classes de CAP. J'avais 16 ans, l'âge d'entrer en apprentissage !

Content je fus de quitter l'OP, mais triste aussi de ne plus voir mes amis. J'ai dû me débrouiller tout seul pour trouver un apprentissage, sans soutien de l'OP dans mes démarches, livré à moi-même. La vie ne s'annonçait pas facile…



Pentecôte 2006

Jean Claude Galicier, Joël Debloux et René Fressinet



Mon dernier jour à l'OP

Hugues Rémy, élève à l'OP de 1965 à 1973

Depuis la dernière visite de ma mère, trois semaines se sont écoulées. Trois semaines à regarder mes affaires civiles tous les soirs dans mon casier, à les protéger des prédateurs envieux ou simplement de voleurs à l'affut. Eh oui ! Telle était l'ambiance dans le dortoir des minimes. Coups et coups bas en étaient le lot quotidien en cette année 1973.

Enfin, j'avais vu arriver ce mois de juin comme une délivrance, un espoir d'une vie meilleure, à l'extérieur des enceintes de briques rouges. J'allais devoir quitter mes copains de galère, ma petite amie, blonde comme les blés, que j'aimais par-dessus tout. Durant toutes ces années, certains se raccrochaient à la violence ; moi, je me raccrochais à l'amour et aux sentiments, que mes parents absents ne m'apportaient pas.

Ce pantalon de velours bleu, ces chaussures souples de couleur dont je ne me souviens plus la marque, ce tee-shirt blanc et cette veste de toile grise étaient des trésors, mon passeport pour l'extérieur, tel un prisonnier qui veut effacer toute trace de son passé en enfilant ses habits de sortie.

Je me rappelle aussi avoir fait le vide de mon casier, celui au-dessus de mon lit. J'en profitais pour gâter mes amis proches en leur donnant ce que mes parents, lors de leurs visites, m'avaient apporté : bonbons, gâteaux !

J'offris mes deux seuls 45 tours à ma petite amie, trésor parmi mes trésors ! Voilà, la place était libre. Je fis mes adieux à Mme Giovannoni, professeure de FE2 (si, ça a existé), la seule adulte que j'ai longtemps regrettée, la seule à avoir eu des gestes de tendresse envers l'enfant que j'étais.

Enfin, ce fameux matin de fin juin était là. Un à un, je mis mes vêtements, mon uniforme de Cempuisien dans une caisse et enfilai ceux plus soyeux du monde extérieur. Je ne pris pas de petit déjeuner, je ne le pouvais pas, rien ne passait. Je n'avais qu'une seule idée en tête, rejoindre la Cour d'Honneur où le car attendait. Après quelques serrages de mains et autres embrassades, enfin, j'étais dedans.

Comme un dernier challenge que je voulais m'infliger, je ne me retournai pas quand le car avança, je m'obligeai à regarder droit devant, vers Paris ou m'attendait ma mère.

Je me revois souvent longeant cette maudite muraille qui bordait la route de Grandvilliers, mais qui m'emmenait vers d'autres cieux plus cléments, la gare de cette sous-préfecture !

Assis à côté de ma sœur dans ce tortillard, je respirais à nouveau, comme si un gène s'était débloqué de ma gorge. Pas de doute, je serais à Paris dans deux heures ! Adieu Cempuis...



CP 1965

Au centre, penché, Hugues Rémy avec Mme Grenouillet

Destins croisés

Roland Léonard, élève à l'OP de 1934 à 1944

Mon départ de Cempuis a été mouvementé. J'étais en Dordogne, Les Eyzies. Nous étions en 1945. Mes parents voulaient me reprendre. Mais le directeur refusait de me lâcher, et, d'après le règlement de l'époque, voulait faire payer à mes parents les années passées à Cempuis.

Enfin, j'ai pu quitter la Dordogne et Les Eyzies, et je suis monté à Paris au moment où les chars Leclerc libéraient la capitale en passant dans la rue de la Convention, sur laquelle nous avions installé des barricades contre les Allemands, barricades que nous avons dû enlever dès le lendemain pour que les chars de Leclerc puissent passer. Ce jour, je pense à mes amis disparus : Germaine et Jean Camperot et Robert Marchand qui étaient avec moi aux Eyzies.



Année 1940
Roland Léonard

Mes derniers jours à l'OP

Marie-Jo Descharles-Kielb, élève à l'OP de 1951 à 1960

C'est assez difficile de répondre au sujet de mes derniers jours à l'OP, après tant d'années écoulées, mais je vais essayer de réveiller quelques souvenirs toujours présents dans ma mémoire, le plus sincèrement possible.

Je venais d'obtenir mon diplôme d'employée de bureau, avec beaucoup de peine, car j'avais la tête ailleurs. Pour moi, quitter l'OP n'était pas un problème majeur puisque j'étais attendue par ma maman à Epinay-sur-Seine (93). Je devais l'aider financièrement car elle était femme de ménage. Cependant, je laissais derrière moi mon petit frère Gérard (décédé depuis) et mon *"petit ami"* de l'époque.

Aussi je me disais qu'il était bien de penser à ma mère pour son bien-être et, en même temps, à mon petit frère et à mon petit copain que je suis allée voir lors des visites mensuelles à l'OP. Chose que je fis quelque temps, jusqu'à la sortie prématurée de mon frère Gérard, il me semble. Là, ma mémoire s'égare.



Pentecôte 1962
Jeannette Ouaret, Gérard Weber, Marie-Jo Descharles et Alain Fourrier

Les cheveux de papier

Patricia Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

Je devais avoir 7 ou 8 ans et avec mes copines, Martine Hamelin et Anita Dret, on s'était confectionné des cheveux en papier et on arborait fièrement cette belle et longue chevelure sur nos têtes, attachée comme on pouvait, avec du scotch. C'était bien car on jouait nos crâneuses dans la cour.

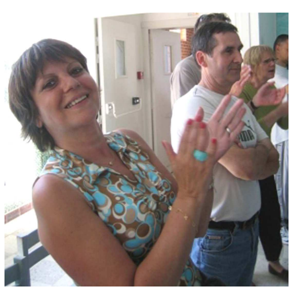
Pour rester dans le sujet, comme on nous coupait les cheveux très courts, on rêvait qu'ils grandissent. Du coup, les *"grandes"* nous avaient raconté qu'il existait un shampooing qui faisait grandir les cheveux en seulement une nuit.

J'y ai cru longtemps mais plus aujourd'hui...



Pentecôte 2009

Patricia Maublanc, Joël Debloux à sa droite





Quel avenir possible après l'OP ?

Jean-Yves Nantois, élève à l'OP de 1954 à 1965

Amis du camp d'enfermement,

Comment peut-on avoir des souvenirs alors que nous étions au rebut d'une société sourde et aveugle sur notre situation sociale ?

Pour beaucoup d'entre nous, seul le facteur chance nous a permis de nous sortir de ce mauvais départ, comme certains Cempuisiens qui ont eu le privilège de faire enfin des études concrètes. Amitiés fraternelles.

Années 60

Robert Bitoune, Jean-Yves Nantois





L'après-guerre à l'OP

Bernard Noclercq, élève à l'OP de 1946 à 1956

L'OP, septembre 1946 à décembre 1956, une période difficile ! Quelques souvenirs me reviennent. Le premier, celui d'avoir fait partie de la fanfare de M. Aubertin. Je jouais du petit bugle.

Le second, celui d'avoir appris la menuiserie avec M. Billy, un homme formidable. Il avait une fille, Monique, avec qui je communiquais par internet jusqu'à son décès le 4 octobre 2012.

Et puis, la vie a continué depuis mon départ de l'OP… Toutes mes amitiés et la bise à tous les gars et filles de l'OP.

Pentecôte 1956

Jean Artiaga, Serge Greiner, Jean Saïdi, Victor Amata, Serge Vanderhoven, Gilbert Dumas, Bernard Noclercq





Pentecôte à l'OP

Joscelyne Job, élève à l'OP de 1960 à 1969

Cela fait 45 ans que j'ai quitté l'OP sans jamais y revenir et de l'eau a coulé sous le pont.

Que reste-t-il dans ma mémoire de ces derniers moments à l'OP ? Je sais que cela ne fera pas avancer le schmilblick mais j'ai vraiment oublié. Quel traumatisme, le Cempuis de mon enfance !

Par contre, l'année dernière à la Pentecôte 2013, je pensais être angoissée ou même paniquée à l'idée de revenir à Cempuis, rien de tout ça. J'étais heureuse de voir les anciens et triste de les voir partir.

Après ce week-end, j'ai réappris à aimer la campagne et je ne dirai plus *"la campagne, c'est une mise à mort"*

Année 1967

Chantal Hamelin et Joscelyne Job





Le poignard

Ange Filoreau, élève à l'OP de 1966 à 1971

Les souvenirs sont quelque chose de vraiment bizarre. On me demande de raconter mes derniers moments à OP... Je n'en ai pas vraiment.

Seulement quelques clichés qui sont comme des photos laissées, tombées là. Je ne me souviens ni des amis que j'ai pu avoir ni des moments passés là-bas.

Mes dernières images sont plutôt un sentiment d'abandon. Alors sans nouvelles de personne depuis un an, on vient me chercher, brusquement, sans prévenir, sans m'avoir préparé. Tout quitter encore une fois. Ce jour-là on me dit que je pars.

J'avais 11 ans, pas besoin de prendre quoi que ce soit comme affaires. Seulement ce que j'avais sur le dos. Je me souviens d'un poignard que j'étais fier de posséder et qui m'avait été offert pour faire du scoutisme. Son manche en alu était recouvert d'une lanière de cuir. Pas le temps d'aller le chercher, on devait absolument partir sans attendre, sans prendre le temps de dire au revoir.

Un jour il n'y a pas si longtemps que ça, je l'ai vu... par terre sur un étal lors d'une *"broc"*. Exactement le même... Je suis resté là, comme pétrifié, à le regarder un bon moment, je n'ai même pas demandé son prix, je n'avais pas envie de le tenir dans mes mains, ni même de le posséder. Il faisait seulement partie de mon passé. Voilà pour la petite histoire.

Janvier 2012
Ange au déjeuner des Anciens





Bientôt la liberté

Sylviane Ordiner-Martin, élève à l'OP de 1952 à 1961

Mes derniers jours à l'OP, c'est si loin. Pour commencer, j'ai de bons souvenirs, des moins bons et des mauvais pour ne pas dire de très mauvais. Je préfère ne pas parler des mauvais moments, mais des bons. Il y a eu des moments de grande joie et des moments d'une infinie tristesse.

Je suis arrivée à l'OP en octobre 1952 suite de la mort de mon père. La séparation d'avec ma famille, ma mère et mon frère, a été un moment extrêmement douloureux. Le temps a fait son œuvre, le chagrin et les pleurs se sont éloignés... enfin.

Je me souviens très bien de certains professeurs dont M. Martin, notre prof de math qui a toujours fait preuve d'une grande compréhension et d'une large ouverture d'esprit avec nous, de Mademoiselle Vacher, notre prof de sténo.

Je n'ai jamais oublié, M. Oulerich, notre prof de gym qui m'entraînait tous les jours ni sa

femme Geneviève. Je n'ai pas oublié non plus, Monique la surveillante des grandes filles, c'était quelqu'un d'une grande gentillesse, elle était plutôt une grande sœur pour nous. Sans oublier Claude Bertrand qui est devenu son mari.

Je pense souvent à certaines personnes avec beaucoup d'émotion : Georgette Poisson, Henriette Provost, Monique Minel, Fernande Estivals, Yvonne Eliot, Gisèle Lenoble, George Lenoble, Marie Thérèse Lecomte, Gisèle Shi yen chang, Alain Didier-Munière, Fernand Hisler, Christiane Mouchard, Annick Chapuis et Gérard Cougouluhem, que j'aimerais bien retrouver, et quelques autres.

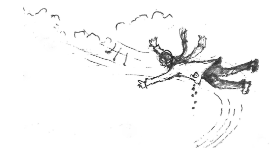
Je comptais les jours qui me séparaient de ma sortie de l'OP avec un peu d'appréhension et de joie. Ouvrir la cage aux oiseaux, la Liberté !



Mers les bains
S Ordinaire, J Nicon, J Labrousse, M D'angleterre, N Morel, G Lenoble, M Jacquemet, Claudine X, G Lenoble, G Steiner (!), M Hachour, L Vigano



De H en B, de G à D
Adriensens, J Labrousse, F Hisler, V Triquet, N Vaucaire, Y Helliot, J Vacher, G Descharles, M Michel, MF Guénard, G Lenoble, F Cadiou, F Estivals, S Ordinaire, G Shih



Mon départ de l'OP

Nicole Blouin, élève à l'OP de 1969 à 1973

Je suis arrivée à l'Institution en sept 1969 et partie pour noël 1973.

Lors de la dernière visite des parents, ma mère ne m'a rien dit, c'était le premier dimanche de décembre 1973, je venais d'avoir 12 ans.

Le mois s'est déroulé, sachant que je passais les vacances de Noël chez ma mère, je me projetais avec les copines et copains sur ce que l'on ferait une fois les fêtes terminées.

Une fois en vacances, ma mère ne m'a toujours rien dit, elle a attendu le repas de Noël pour m'annoncer *: "J'espère que tu n'as rien laissé à Cempuis, tu n'y retournes pas, ton frère Patrice y retourne pour finir son année de CAP et ensuite, il reviendra lui aussi"*. Moi : *grand silence !* Ma mère : *"Tu ne dis rien ? Cela ne te fait pas plaisir ?"* Moi : *"Heu si ! Mais, et Patrice, je ne le verrais plus ?"* Ma mère : *"Si tu es sage, tu viendras le voir à Cempuis avec moi ! "* Moi : *silence !*

Dans ma tête, je ne serai plus avec Patrice, je ne verrai plus mes copines et copains, plus de musique (je jouais du bugle). Plus de hand, fini les descentes dans la rhubarbe et les coings, dans le jardin de M. Grenouillet pour les cerises, les concours de remplissage du bocal d'urine lors de la visite médicale, les vacances à Mers, la couture ou la cuisine le jeudi !

Mais pourquoi me fait-elle cela ? J'aimais ma vie à l'OP, la vie en collectivité me convenait, même avec ses hauts et ses bas. Elle venait de refaire sa vie avec un homme qui avait quatre enfants et qui voulait reprendre les siens.

Mon frère, lui, a très mal pris la chose : pourquoi moi je sortais en pleine année scolaire et pas lui ! Il m'en a voulu quelque temps, me disant que j'étais la chouchoute. Cela a creusé un fossé entre nous, car si en apparence, il a fini par ne plus m'en vouloir, on n'avait plus la même entente entre nous !

Ce soir-là, j'ai pleuré dans mon lit. Je ne reverrai plus mes amis(es), Dominique, Véronique, Monique, Norbert, Lucien, certains *"monos"* sympas et tant d'autres avec qui j'ai partagé les bêtises, les punitions, la vie de tous les jours.

Ma vie, par la suite, était la même qu'à Cempuis (ma mère étant très sévère) sauf que là, j'étais seule à partager les bêtises, les punitions, le quotidien. Je n'avais pas le droit de sortir avec les ami(e)s que j'ai pu me faire à l'école, je n'avais pas le droit non plus de les inviter. Fini la musique, ma mère m'ayant refusé l'inscription à l'école de musique, refus aussi pour le hand. Ma scolarité a été médiocre la première année. En juin j'ai demandé à ma mère de retourner à Cempuis. Grosse erreur de ma part, je suis devenue une fille indigne qui n'avait aucune reconnaissance de ce que l'on faisait pour moi. Elle avait sûrement raison, mais on ne m'a pas demandé mon avis, ni, si j'étais bien dans cette vie ! Oui, bien sûr, il y avait les enfants de mon beau-père, mais c'était des enfants égoïstes, *"cafteurs"* et ils ne pouvaient pas remplacer mes ami(e)s de Cempuis.

Hé oui ! Je suis une des rares Cempuisiennes, peut-être la seule, à n'avoir aucun regret de mon passage à l'OP. J'avoue avoir eu beaucoup de regrets et de chagrin de ne pas y être retournée !

Repas d'automne 2009

Nicole, aux côtés de Marcel Vigneron, Roland et Meggi Léonard





Années 70

Mers - Patrice Blouin, polo bleu ciel au centre avec ses camarades



1970, ma Pentecôte à l'OP

Dominique Philippe-Ruaud, élève à l'OP de 1969 à 1973

Par la voix de Christiane : un hommage à l'OP

Voilà déjà 40 ans.

La Pentecôte était une fête que nous préparions longtemps à l'avance tant les *"petits"*, les *"moyennes"* et *"grandes"*, on se faisait un plaisir de recevoir tous les anciens desquels nous étions proches.

La preuve, la Pentecôte se fête au mois de Juin, et dès le 19 Avril 1970, cinq *"grandes"*, Annie Marcon, Evelyne Brillant, Marie-Line Bonnin, Marie-France Dehaine et Dominique Philippe répétaient, répétaient et répétaient pour que la venue des anciens élèves et les élèves présents soient un rassemblement festif et rempli de joie.

A cette occasion, passez tous, une bonne journée !

Pentecôte 1970 - Répétition





de gauche à droite, au fond, Annie Marcon, Marie-Line Bonnin, devant, Dominique Philippe, Evelyne Brillant, Marie-France Dehaine



Dans la plaine, les baladins… et autres histoires

Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955

Nous sommes en 1954. Pour une Fête de Pentecôte, je suis désigné pour un rôle de dompteur d'ours ! Original. Pendant les répétitions, M. Carcaly, surveillant général, trouve que je n'ai pas les chaussures adéquates. Cela étant, un pion me propose de me prêter ses bottes, pointure 44. Je chaussais du 38-39.

J'avais un mal fou à marcher avec ces grands godillots (voir photo). *"Dans la plaine, les baladins / S'éloignent au long des jardins / Devant l'huis des auberges grises / Par des villages sans église / Et les enfants s'en vont devant / Les autres suivent en rêvant /…/ L'ours et le singe, animaux sages / Quêtent des sous sur leur passage"*, la parade accompagnait cette chanson interprétée par Yves Montant. Chouette souvenir d'il y a 60 ans ! Mon camarade, Claude Lovati, transpirait dans la peau de l'ours.

Et, puis, les autres jours, durant mes dix ans à l'OP…

Il m'est arrivé d'avoir la flemme. L'hiver, je posais ma tête sur un radiateur pour faire croire que j'avais de la température. A l'infirmerie, la supercherie était rapidement découverte, je ne devais pas être le seul.

Nous avions le dentifrice dans des petites boîtes en fer blanc. Vides, elles nous servaient de moule à chocolat que l'on faisait fondre sous nos aisselles *"Les galettes pour le réveillon de Noël"*.

Année 1954
Roger Le Blévec et Claude Lovatti

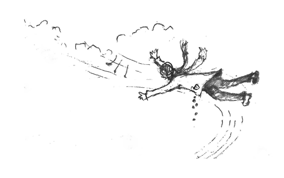


L'année où Mr Billy, prof de menuiserie m'a présenté au C.A.P., en préparation à l'examen, j'avais fabriqué une *"ouvragère"* qui était promise à ma mère pour la prochaine visite des parents. Un inspecteur d'académie, en visite à Cempuis, a reçu en cadeau mon *"ouvragère"* des mains de mon prof. Maman était déçue, bien sûr. *"Bille de bois"*, comme nous le surnommions gentiment, a été pour nombre d'élèves, un excellent professeur.

Les hivers étaient bien plus rigoureux que maintenant et nous avions des culottes courtes. Nous mettions de la glycérine sur nos gerçures. On devait aussi ingurgiter de force de l'huile de foie de morue. Je me demande encore comment nous pouvions avaler cela.

En été, à Mers, après la sieste, prêts pour aller à la plage, mer haute, M. Pruvost, un pion, demandait aux élèves qui savaient nager de venir plonger à partir de la digue. J'ai terminé les vacances avec une sévère otite.

Ah, c'est bientôt la Fête de Pentecôte ! Peut-être à l'OP ?



Le sport à l'OP

Marie-France Dehaine, élève à l'OP de 1963 à 1972

Bonjour Christiane, tu sais, en majorité, je n'ai que des mauvais souvenirs. A part le sport, que j'ai pratiqué à l'OP. J'ai même le souvenir d'une sortie avec toi et d'autres camarades.

En athlétisme, tu étais douée au javelot, moi, je l'étais un peu moins, mais ces sorties de sport nous ravivaient, surtout lors des matches de handball.

J'ai continué le hand jusqu'à 27 ans, j'étais enceinte de trois mois. Après, j'ai arrêté le sport en général.

Comme je ne sors plus souvent, je le regarde maintenant à la télévision, le foot, le tennis, le rugby et l'athlétisme en été.



Année 1969, hand avec
Arlette Maroux, Marie-Claire Devos, Joscelyne Dehaine, Monique Henriet, Micheline Huart,
Liliane Mardirossian, en bas, M. Claude Plantier, Marie-France Dehaine, Sylvie Marcon, Dominique Philippe



Année 1970 Hand avec
Yolande Pams, Micheline Huart, M. France Forêt, Arlette Maroux, en bas, M. France Dehaine, Liliane Mardirossian, Monique Henriet, à l'écart, Roland Guillaume



Mon envol de Cempuis

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

Curieusement, alors que mes souvenirs de Cempuis sont présents dans mon esprit avec une grande acuité, je n'ai aucune image de mon départ. Je suis incapable de dire si je suis parti seul ou avec d'autres élèves. J'ai sans doute pris le train (je peux sans difficulté prendre le pari que personne n'est venu me chercher). La dernière image que je conserve comme élève de l'OP est en fait le retour en train de Méribel-les-Allues qui a eu lieu fin août. Les Archives de Paris me font savoir que je suis *"sorti"* de l'OP le 5 septembre 1961, un mardi donc.

Mon premier certificat de travail stipule que j'ai effectué ma première journée, en qualité d'ajusteur P1, chez *"Roger Bardiot"* le lundi 11 septembre 1961. Mon cousin qui travaillait dans cette entreprise de rénovation de machines-outils m'avait fait embaucher.

Qu'ai-je donc fait des 5 jours qui ont séparé ma sortie de Cempuis de mon entrée dans le monde du travail ? Peut-être me suis-je acheté des chaussures chez André avec les 50 francs (c'était leur prix) qui m'avaient été remis en même temps que le *"pied à coulisse"*, cadeau de sortie des *"mécas"* ? Chaussures à bouts pointus bien sûr, qui remplacèrent la dotation à bouts ronds de l'OP. Le bouif m'avait bien dit que la mode des bouts pointus et celle des bouts ronds se succédaient à intervalles réguliers, j'ai pu constater depuis qu'il avait raison.

Toujours est-il que le 11 septembre, qui n'était encore qu'une date ordinaire, à six heures sonnantes, je suis monté dans le métro à Strasbourg Saint-Denis pour me rendre à Ivry, station Pierre Curie. A 6h55 j'étais dans le vestiaire, me déshabillais et enfilais mon bleu tout neuf. A 6h59, j'accédais à la pointeuse dont l'encre était encore bleue (à 7h01, elle passait au rouge ce qui entraînait la perte d'un quart d'heure sur le bulletin de paye). Ma semaine de 50 heures commençait.

A midi, heure à laquelle l'encre de la pointeuse repassait au bleu, je me suis changé pour, après avoir descendu à pieds la *"Butte à cochons"*, aller manger chez ma tante Germaine, la mère de mon cousin, qui tenait un restaurant. A 14 heures, reprise du travail jusqu'à 18h. Puis métro, arrivée à 19h00 chez... je ne sais que dire... au 6e étage du 143 rue d'Aboukir. Au lit sans manger car au-dessus de mes moyens ; je devais faire des économies en prévision de mon entrée dans l'Ecole de Métiers EDF. Par ailleurs, je mangeais à satiété le midi chez ma tante.

J'avais très mal aux dents, mal soignées à Cempuis, ce qui écourtait mes nuits (j'ai pris dans une même nuit jusqu'à 16 cachets d'aspirine que je laissais fondre tous les quarts d'heure sur mes dents dans l'espoir de voir disparaître la douleur...). Je n'avais, à cette époque qu'une aspiration dans la vie : ne plus avoir mal aux dents. Ce n'est qu'au Service Militaire que mon calvaire a pris fin : le dentiste de l'Armée de l'Air m'a extrait huit dents en deux séances.

Le lendemain, à 5h30 debout pour une nouvelle journée. Je ne me souviens plus si je déjeunais le matin ? Peut-être... Le samedi, je travaillais de 7h à midi. Après avoir mangé chez ma tante, je retrouvais quelques Cempuisiens (Christian Charpentier, Michel Sirot et Jacques Kucharski-Duchart) pour aller au cinéma ou à la piscine de Ledru Rollin. Le groupe était souvent complété par d'autres copains connus à Méribel.

Cette vie a duré jusqu'au 19 avril 1962, date à laquelle je suis parti à La Pérolière, école EDF située à une vingtaine de km de Lyon, avec la trompette que j'avais réussi à acheter chez Paul Beuscher et mes économies, qui s'avèreront insuffisantes (heureusement, Jacqueline, ma sœur aînée qui, avec son mari, m'accueillait aux vacances scolaires, a eu la bonne idée de me demander si j'avais de l'argent ; elle est ensuite venue à mon secours). Et là, le Paradis commence...



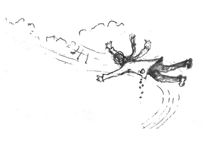

Année 1964

Gérard Weber, à la trompette, le soir du réveillon, durant son service militaire en Côte-d'Ivoire

Je ne peux m'empêcher d'endosser mon costume de rédacteur du Cempuisien pour clore ce petit texte par un intermède en forme d'invitation à ceux qui le liront :



Si vous n'avez rien à dire, écrivez-le en une ou deux pages.





Faux départ

Sylvain Lansard, pion à l'OP de 1972 à 1973

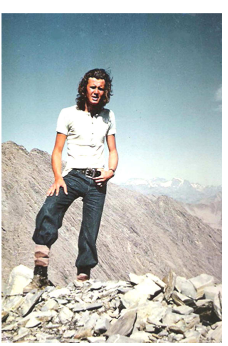
Dès mon arrivée à l'OP, nous en étions convenus avec Monsieur Grenouillet, je passais l'année scolaire 72-73 en tant que *"surveillant d'internat temporaire"*.

Arrivé en septembre, je terminais mon contrat fin juin, m'accordant un mois de congés avant mon incorporation militaire prévue en août.

Après une année très intéressante, mais parfois difficile pour une première expérience professionnelle, je quittais Cempuis fin juin non sans avoir offert un *"pot"* de départ à mes collègues.

Juillet passa, nous étions déjà mi-août. Après renseignements auprès du service des Armées, je serai finalement incorporé au mois de décembre. Il me fallait à nouveau un job. Je recontactai donc l'IDGP et retrouvai mon boulot de pion à la mi-septembre pendant deux mois et demi.

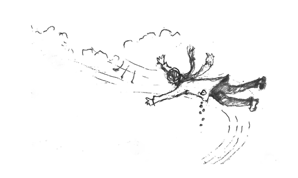
Puis décembre arriva. Cette fois, ce n'était pas un faux départ.





Septembre 1973

Bernard avant son retour à l'OP



Mon arrivée à l'OP

Daniel Reignier, élève à l'OP de 1928 à 1937

Bonjour Christiane, il y'a un temps pour les cerises et un temps pour le boulot. Je vais commencer par le début : L'Orphelinat... *"Un train qui roule.... Les feuilles qu'on foule... La vie s'écoule !"*

Le 27 octobre 1928 de bon matin, je quittai, avec ma mère, le petit logement de la rue des Peupliers à Billancourt pour l'orphelinat où je savais devoir rester jusqu'à l'âge de 16 ans, l'éternité pour un enfant de 7 ans. Avec le groupe d'une vingtaine d'enfants que nous avions rejoint dans un bâtiment préfectoral, nous avons pris, en fin de matinée, le train à la Gare du Nord, laissant sur le quai les mamans criant une dernière recommandation, envoyant un dernier baiser et, vite aperçu par la portière du train qui roule, le sourire en larmes des mamans restées sur le quai. Pour nous, les gamins, le voyage en train avait son attrait, nous allions à la découverte d'un nouveau destin. Alors ! Pour plus tard les pleurs.

Grandvilliers - Arrivés dans la cour de la gare et en attendant la camionnette qui nous amènera à notre nouvelle maison, nous foulons les feuilles mortes des grands arbres tout autour. C'est l'automne en plein champ ! Dès notre entrée à l'Orphelinat par la petite porte de la Cour d'Honneur, nous sommes *"réceptionnés"* par un gars d'une quinzaine d'années, seul échappé d'un cours, la tête rasée, hilare et gesticulant qui hurlait : les nouveaux !, les nouveaux ! Etait-ce un cri de joie ? Tout de suite, les nouveaux sont dirigés vers une cour (celle des machines) où, un par un, garçons et filles, à la tondeuse sont transformés, la tête rasée, en d'affreux gamins aux oreilles décollées, aux yeux agrandis de stupeur et de honte. Ensuite ce fut la douche, puis la lingerie où l'on nous confisqua nos vêtements pour les remplacer par un uniforme. A cet instant, une vie était finie ; une autre, inconnue, allait venir.

En fin d'après-midi, à l'infirmerie, un goûter nous consola de ces longues heures passées à cette métamorphose.

Maintenant, la nuit est tombée. Les nouveaux, par une grande allée en bordure d'un grand bois, arrivent dans une classe, accueillis joyeusement par les élèves. Exclamations, brouhahas difficilement calmés par la maîtresse. Plus tard, nous arriverons au réfectoire dans un immense tintamarre poussé en notre honneur par une multitude animée autour de tables de marbre noir. Et, un par un, les nouveaux viennent combler sur les bancs, les vides laissés par le grand départ en août des élèves quittant définitivement l'orphelinat.

L'enfant éperdu se souviendra toujours du menu de ce premier repas du soir : Soupe de pot-au-feu, riz au chocolat et confiture. C'était le menu du samedi soir qui sera... celui de tous les samedis soir ! Plus tard encore, au dortoir, salle immense, le nouveau, seul maintenant, abandonné des siens, restera, après la toilette du soir et l'extinction de la lumière, blotti dans son lit, un long moment les yeux grands ouverts dans la nuit, ressentant inconsciemment, angoissé, la discipline qu'il faudra, petit enfant sans sa mère, désormais subir....

Et puis, de semaine en semaine, le *"nouveau"* finira par s'accoutumer à cette vie qui s'écoule, élargie au milieu de ses petits camarades qui formeront sa famille, l'OP comme, dorénavant, il désignera sa nouvelle demeure. Courageux ou philosophe, à aucun moment le nouveau n'a pleuré sur son sort, l'abandon accepté en ces sombres mois d'automne. Peut-être un *"sanglot long"* étouffé dans un moment de tristesse, un soir, à l'étude sous la surveillance maternelle de la *"mère Heux"*. Qui le saura ?

Ah ! Ces premières semaines passées à Cempuis ! Elles ont été vécues par l'enfant dans une angoisse permanente. Et puis, petit à petit...





Daniel, 1931

La promotion cempuisienne de 1937

Daniel Régnier, élève à l'OP de 1928 à 1937

Bonsoir Christiane, hier il y avait de l'orage dans l'air, aujourd'hui le temps est plus calme : pression atmosphérique : 76 cm de mercure ! De mon temps, à l'OP, nous envoyions à Beauvais tous les renseignements météo mesurés chaque samedi.

Le 5 septembre 1937… Le dernier jour compté est arrivé ! Et nous allons devoir, en ce dernier dimanche à Cempuis, quitter la maison de notre enfance. Du réfectoire où nous sommes installés à 7 heures ce matin, pour le der des ders petit déjeuner au milieu des 300 enfants attablés, voilà qu'arrive l'instant fatidique pour accomplir le rituel bien connu, l'adieu à l'OP !

A la fin du petit déjeuner, se concertant du regard, les élèves qui seront dorénavant la Promotion 1937, se lèvent dans le silence retenu des enfants, nos petits camarades qui nous regarderont partir. Nous ressentons à cet instant l'émotion muette du grand départ définitif. Commence alors la tournée des adieux, silencieux et gênés, auprès du personnel des cuisines, toutes proches, qui nous encourage par des poignées de mains.

Nous continuons jusqu'à la Cour d'Honneur où nous attend dans ses bureaux, pour un court entretien donné à chacun et chacune de nous, le Directeur, Monsieur Canioni, avec la présence, à ses côtés, de l'assistante sociale, venue de Paris.

Elle nous accompagnera à la gare du Nord avec la surveillante générale qui, 9 ans plus tôt, dans une autre vie, m'avait mené, petit orphelin au milieu d'une ribambelle de petits compagnons, à Cempuis.

C'est terminé. Nous franchissons la petite porte de la Cour d'Honneur, près de la loge du concierge, notre pécule en poche, 300 francs. En cortège bien peu bruyant, la tête ailleurs en ce jour de rupture, nous prenons la route de Grandvilliers que nous avons tant de fois parcourue, par tous les temps, en chantant : 3 km à pieds ça use, ça use... En moins de 2 heures, l'express en provenance du Tréport nous conduira à Paris où une vie nouvelle attend chacun de nous.

A la gare du Nord, où nous sommes réceptionnés par un parent, ça sera le dernier *"au revoir"* aux camarades qu'on quitte avec une petite pointe d'angoisse encore au cœur, un p'tit sourire aux lèvres sans savoir que pour certains, ce sera à jamais ! Je ne reverrai jamais un camarade sur deux de ma promotion. Nous étions 28 élèves.

Voilà, Christiane, ces quelques lignes, des flashs, racontant le souvenir d'un Cempuisien d'une certaine matinée vieille de 77 ans. Avec toute mon amitié, Daniel Reignier.

Pentecôte 1930

Daniel Régnier, élève à l'OP de 1928 à 1937

C'est aujourd'hui la Célébration du 50e anniversaire de l'Orphelinat Prévost, devenu depuis Institution Départementale Gabriel Prévost. Dans nos classes s'achève la préparation de la ronde des métiers que nous danserons le dimanche de la Pentecôte.

Ce jour tant attendu est enfin arrivé. C'est le jour de Fête des anciens et toute la matinée nous attendrons leur venue. Soudain, vers midi, en un flux continuel, une foule joyeuse, bruyante et printanière envahit le parc. Ce ne sont qu'interpellations, embrassades pour des retrouvailles. Tous ensemble, les *"huiles",* les parents, les anciennes et les anciens venus de Paris, tous contents d'être là, à Cempuis ! Plus de 300 invités sont conviés au banquet et alors

qu'il se termine dans la bonne humeur, une rumeur se répand de proche en proche, des exclamations fusent de l'allée centrale : Ferdinand Buisson ! Ferdinand Buisson ! Escorté par des gens qui l'entourent, le soutiennent au terme de son long pèlerinage, venant de Thieuloy-St-Antoine, apparaît un très vieux bonhomme, longue jaquette et chapeau rond : Ferdinand Buisson !

Au réfectoire où il n'était plus attendu, à son arrivée, la salle tout entière se dresse. On est ému aux larmes. C'est lui, l'exilé du Second Empire, l'homme courageux de la Commune ! C'est ce grand français Prix Nobel de la Paix. Il vient confier à la garde de sa maison de Cempuis le magnifique vase de Sèvres que lui offrit Jules ferry. Il prend place à la table d'honneur, près des délégués de Paris. Ferdinand Buisson contemple la réalisation de son idéal.

Après le banquet, on se rend à la Salle des Fêtes. Avant le concert, Urban, Président des anciens élèves, retrace l'historique de l'établissement ; discours d'un esprit raffiné (Urban a été élève de Paul Robin). Monsieur Canioni, le Directeur de l'OP, définit en termes élevés l'esprit de Cempuis. Monsieur Chausse, conseiller municipal de Paris, prend la parole pour rendre hommage à l'effort accompli à Cempuis depuis les premiers directeurs.

Puis la fête se déroule brillante dans une atmosphère de famille. La ronde des métiers a un succès incroyable. Un solo de trompette... Chabrier ! Ancien des années 20, celui du Conservatoire ! Ensuite une résurrection de danses anciennes, ballet plein de grâce, suivi d'une farandole... La journée se termine par un match de foot : Grandvilliers-Cempuis, partie très animée qui se termine par la victoire de Grandvilliers 3 à 2.

Et le lundi de la Pentecôte, la Fête se poursuivra aussi intense et joyeuse dans le bonheur des retrouvailles !



Pentecôte 1930



Pentecôte 2005



Jean Saïdi, Daniel Reignier, Roger Grappey

La Pentecôte arrive. Christiane, je te souhaite de passer ainsi qu'à tous les anciens, une belle journée à Cempuis. Merci à toi d'y participer.

Je rappelle qu'il y a près de 130 ans, Paul Robin a inauguré le premier rassemblement des anciens élèves à Cempuis le jour de la Pentecôte ! Cette durée, sans relâche, sans aucun doute, représente la valeur de l'esprit cempuisien.



De dortoir, un certain soir

Bernard Lefère, éducateur à l'OP de 1963 à 1964

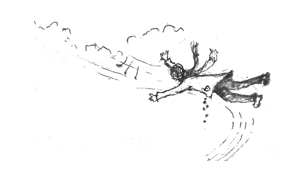
Tu sais, Christiane, je ne suis resté qu'un an à Cempuis (année 1963/64). Un petit détail dont je me souviens : J'étais *"de dortoir"*, le soir de l'assassinat de J.F.Kennedy et c'est Mme Dabat qui m'a appris la nouvelle en passant dans les dortoirs.

Quand je suis parti de Cempuis en septembre 64, j'ai salué le Directeur, l'intendant et Madame Dabat, puis le chauffeur de l'OP m'a emmené à la gare de Grandvilliers. Une nouvelle vie pour moi allait commencer. Amicalement à toi et à tous les Anciens.



Année 1973

Après l'OP, Bernard, mono à Mers, avec Armelle Magne et Christiane Boulay



Mes premiers cours d'anglais

Francis Forêt, élève à l'OP de 1958 à 1966, éducateur à l'OP de 1970 à 1973

Ma sortie de Cempuis est un peu particulière. Je devais, à la rentrée prochaine, aller au lycée, mais à cette époque nous n'avions pas de cours d'anglais. J'ai donc passé tout le mois d'août 1966 à apprendre les bases de l'anglais avec Mme Clément (surveillante générale). Je campais chez elle, à Cayeux-Sur-Mer. L'anglais, je ne l'ai pas beaucoup appris, mais les soirées dansantes au casino de Cayeux avec sa fille, ça je m'en souviens.



jour de visite

Le papa, Francis, Florence et Marie-France Forêt

Comme *"éduc"*, j'ai plusieurs anecdotes. Celle-ci m'a beaucoup amusé : Un jour, avec les cadets, nous sommes partis en vélos à Mers-les-Bains. Le point de chute était la colonie. Mais, si nous avions la *"colo"* pour nous, en revanche il fallait se débrouiller pour les repas. Nous avions décidé de faire des frites, mais nos talents culinaires n'étaient pas à la hauteur de nos envies.

Je laissais pourtant les jeunes faire la *"tambouille"*. Soudain, une odeur de vinaigre chaud parvint jusqu'à la pièce me servant de bureau. Eh oui, la friteuse était pleine de vinaigre ! Les gars qui étaient avec moi doivent s'en souvenir encore.

Moins drôle, est le souvenir des enfants, attendant en vain leurs parents le jour de la visite, devant la descente qui mène au *"ciroir"* des grandes filles. Attente terrible, pleine d'espoir et ponctuée par une grande déception.

Terrible aussi la décision d'un cadet prêt à quitter l'OP, qui voit sa mère venir le voir pour la première fois depuis onze ans qu'il est là, et qui refuse de la voir !



Mes derniers jours à l'OP

Alain Fourrier, élève à l'OP de 1946 à 1960

Nous sommes en juin 1960, je viens d'obtenir mon C.A.P. d'ajusteur. L'année précédente, j'avais raté la pièce. J'ai 19 ans et que faire de moi, seul au monde ! Monsieur Grenouillet, Directeur de l'Institution, réfléchit et me propose, soit de m'engager dans la marine pour cinq ans, soit de devancer l'appel. Finalement, ce sera le devancement de l'appel.

Nous sommes le 11 juillet 1960 et ce matin très tôt, je vais devoir quitter ma maison, l'IDGP. Je suis arrivé à l'âge de 5 ans. Je pars effectuer mon service militaire. Nous sommes en pleine guerre d'Algérie. Mes deux mois de classe se passeront à Hourtin en Gironde.

Un surveillant m'accompagne jusqu'à Grandvilliers prendre le train pour Paris, Gare du Nord. Tout m'a été remis, billets de train, tickets de métro et sans doute un peu d'argent, je ne me rappelle plus. Une expédition pour moi, avec un peu d'appréhension. Gare du Nord, il me faut prendre le métro jusqu'à la Gare Montparnasse, puis le train pour Bordeaux et ensuite un car jusqu'à la base militaire d'Hourtin. Je suis arrivé assez tard. J'étais attendu et après toutes les formalités obligatoires, mon lit en dortoir m'a été attribué. Finalement, pas trop de changement, toujours *"la collectivité"*.

Après avoir terminé ses deux mois de classes, presque tout le contingent est parti pour l'Algérie après une petite *"perm"* d'une semaine. De par ma situation d'orphelin, j'ai pris tout de suite la direction de Hyères dans le Var, une base aéronavale. J'y suis resté deux ans et quelques jours… Je travaillais dans un atelier de mécanique et je surveillais la chaufferie de la tour de contrôle. Le reste du temps, je le passais, soit au cinéma de la base militaire ou tout simplement à la plage. Un bon souvenir…

Je prenais une permission par an, pour me rendre naturellement à la Fête de la Pentecôte à Cempuis, j'étais heureux de retrouver mes camarades d'enfance. Pour me payer le train jusqu'à Grandvilliers, j'économisais pendant un an, je revendais mes cigarettes et je remplaçais des copains de garde sur la base qui me donnaient un peu d'argent en échange.

J'étais accueilli à l'OP comme un fils de la maison. De toute manière, je n'avais nulle part où aller. Tout le personnel a été généreux et gentil avec moi, je reprenais le train pour Hyères avec un petit pécule. Je ne l'ai jamais oublié, même après plus de 50 ans. Je leur dois un grand merci.

A ma sortie de l'armée, j'ai dû retourner à l'OP. Je ne savais où aller dormir. Monsieur Grenouillet m'a encore accueilli, en attendant de me trouver un travail sur Paris par l'intermédiaire d'une ancienne Cempuisienne, Madame Géniole (Buriez)

En conclusion, je dirais que j'ai eu de la chance de connaître l'OP même si mon départ dans la vie n'a pas été facile sans maman ni papa. J'en souffrirai toute mon existence, c'est un vide qui ne se comblera jamais, mais je suis, aujourd'hui, heureux et fier de mon parcours.

Année 1960
Alain Fourrier, Année de la sortie





A tous mes camarades d'enfance

Pierre André Cazenave, élève à l'OP de 1968 à 1974

Bonjour Christiane, je ne t'ai pas oubliée, je me souviens que nous nous sommes regardés quelquefois et que nous avons échangé deux ou trois mots sans importance à l'époque, car nous n'étions pas de la même promotion et que, étant plus jeune, je restais impressionné.

Pour toi et tous mes camarades et copines que j'ai connus à l'OP,

Je vous envoie une citation de Victor Hugo : *"La vie n'est qu'une longue perte de tout ce qu'on aime".*

Année 1970
En attendant le car nous ramenant à l'OP, dans le chahut et l'allégresse après une sortie parisienne. De gauche à droite, Christiane Boulay, Pierre Cazenave, Claude Ménager,
Dominique Gallier, Patrice Blouin, Harold Surbier, Patrick Thierry de profil, et Liliane Métayer.





Après la colo, la classe à l'OP

Madeleine Hospital, mono à Mers de 1957 à 1962, institutrice à l'OP de 1963 à 1967

J'ai plus de petits souvenirs de Mers, anecdotiques bien sûr. De 1957 à 1962, j'avais des équipes de *"grandes"*, de *"moyennes"* ou de *"petites"*, selon les années.

Je suis arrivée à Mers en 57 avec mon électrophone de la Guilde du disque et des disques, car il n'y avait rien de cela à Mers. Nous chantions souvent. J'ai monté la côte qui arrive à la colo, il soufflait un vent tel qu'il peut en souffler à Mers. J'avais une jupe large comme on en portait à l'époque. Je retenais ma jupe qui avait tendance à vouloir me faire jouer les Marilyn avec mon électrophone d'un côté, ma valise de l'autre et tous les Cempuisiens qui me regardaient arriver par les fenêtres des dortoirs car c'était la fin de la sieste ...

J'étais impressionnée d'autant que les filles portaient toutes la même blouse. En 58, j'ai fait faire des jupes droites aux grandes filles, toutes différentes. Malheureusement, je crois qu'à Cempuis, elles n'ont pu les porter. Puis en 63 je n'ai pas pu faire la colo, car j'avais un bébé d'un mois. Je suis venue à Mers, mais je n'ai pas pu rester. Très sensible au vent, il ne dormait pas.

Nous avons intégré Cempuis à la rentrée 63 et nous en sommes repartis en 67. A Cempuis, je ne participais pas à la vie de l'internat, je faisais la classe comme je l'aurais faite dans n'importe quelle autre école avec cependant la grande liberté que me laissait M. Grenouillet. A l'époque nous avions un programme dans les écoles et j'allais le plus loin possible dans le programme. Je ne faisais pas la leçon de morale traditionnelle. Nous écoutions souvent, en début de matinée, un peu de musique classique et j'étais toujours étonnée par la qualité d'écoute des Cempuisiens, qui par ailleurs avaient un prof de musique.

Nous devions faire des leçons de vocabulaire et le jour de mon inspection, j'ai bâti toute ma leçon à partir de la chanson de Prévert : *"En sortant de l'école "*, en musique bien sûr. Je me souviens aussi avoir un jour travaillé en langage sur la chanson toujours de Prévert : *"une noix, qu'y a-t-il à l'intérieur d'une noix ?"*. Bien sûr, mes élèves ont dû oublier, tout comme la plupart ont oublié les peintures que j'ai retrouvées dans un carton à dessin dans mon grenier.

Je suis partie pour enseigner dans une classe unique de campagne où je me suis aussi beaucoup plu, et pourtant, j'y avais beaucoup de travail et je n'avais jamais fait de classe unique ni de secrétariat de mairie. Je suis restée en relation avec la fille du maire qui m'aidait dans mes activités périscolaires (théâtre d'ombres entre autres).

Je l'ai vue dernièrement et elle m'a fait remarquer que je parlais souvent de Cempuis. Je lui ai répondu que Cempuis et Allonnes (ma classe unique) étaient les deux postes qui m'avaient le plus marquée dans ma carrière. Son frère a été mono à Mers, son nom Daniel Gallet. Peut-être certains élèves s'en souviennent-ils ? Je vous souhaite à tous une bonne Pentecôte.





Année 1966

CE2, classe de Madeleine Hospital

Un premier regard

Didier Magne, élève à l'OP de 1963 à 1973



Compositeur, concertiste et pédagogue.

Auteur du roman/essai "D'ombres et de Lumière", à paraître en 2014

La cour d'honneur baigne dans la lumière de l'automne. En cette année 1972 finissante, c'est le premier regard aussi profond et aimant qu'il me soit donné de partager, dans cette période de vie où tout reste dans l'ombre, la menace, la violente menace qui nous attend de l'autre côté des murs, au pied des grands arbres de cette autre cour, celle des récréations qui n'en furent pas.

Elle est belle de cette beauté qui s'ignore, de cette pureté qui hésite encore à rester dans cet échange sans mots. Elle est comme moi dans l'adolescence naissante. Elle est ce souvenir sur lequel j'ai cherché durant plus de quarante ans à mettre une voix, un cheminement, un visage nouveau. J'ai retrouvé cette voix, fragile et comme étonnée de l'être. J'ai entendu le cheminement de cette jeune fille devenue femme et mère. J'ai pu enfin retrouver un visage pour me souvenir toujours.

C'est en 2014 que nous nous sommes retrouvés, Micheline Ballinger et moi, après tant d'années d'un silence partagé, d'un souvenir à la force profonde et sans mots.



Après l'OP, la solitude

Annick Pestel (épouse Chapuis), élève à l'OP de 1947 à 1956

Je me souviens de la grande angoisse qui m'a saisie au moins six mois avant de *"sortir"* de l'OP comme on disait. Eh oui ! Quinze ans, CAP d'employée de bureau en poche, j'étais devenue une *"sortante"*.

Comme beaucoup de mes camarades, cela me tarabustait. Qu'allais-je devenir ? A quinze ans pas question de trouver un emploi dans mon métier : bien trop jeune ! Et puis, en vérité, je ne me posais même pas vraiment la question. C'était tout simplement, qu'allais-je devenir hors des murs *"protecteurs"* de l'OP ? Je ne connaissais que cela. Aucune expérience de la vie *"civile"* !

L'angoisse m'étreignait, mais elle était un peu compensée par les avantages que nous avions en comparaison de nos camarades *"restants".*

Nous allions quitter la tenue règlementaire pour recevoir un trousseau *"civil".* Transport à Beauvais, ou à Grandvilliers, je ne me souviens plus, essayage de bas avec jarretelles (alors que je n'avais jamais porté que des chaussettes et des galoches) et petits souliers à talons (pas trop pointus ni trop hauts, car gare à la *"démarche clopinante"*, et puis premier soutien-gorge que je ne savais pas trop comment mettre, car j'étais plate comme une limande, chemisier de couleur claire à manches longues, tailleur strict de couleur grise, et surtout, le tout sans aucun marquage à mon nom ou à mon numéro.

Déjà en revêtant ce costume je n'appartenais plus à l'OP, mais je n'appartenais encore à personne. Seule, déjà et encore seule ! Réunion dans la cour d'honneur des 7 ou 8 sortantes, avec Mme Le Dret, et quelques conseils de base… Puis transport en camionnette jusqu'à la gare avec la petite valise contenant tous mes petits objets personnels, et mon gros baigneur, car impossible d'oublier mon confident de tant d'années. Le ridicule ne tue pas, ça j'en suis sûre, sinon je serais morte ce jour-là.

Je ne me souviens pas trop du voyage de Grandvilliers jusqu'à la gare du Nord. Pas grand-chose à se dire ni les unes ni les autres. Et dans la salle des *"pas perdus"*, livraison par la surveillante de sa petite troupe d'ex-pensionnaires devenues des jeunes filles libres.

Rencontre avec ma mère qui, devant la gamine qu'elle s'attendait à voir, se trouve devant une jeune fille vêtue avec une certaine élégance, bien coiffée, et ne ressemblant plus du tout à celle qu'elle s'attendait à recevoir. Mais un vrai glaçon ! Ça commençait bien…



13 juillet 1956
Dernier jour de classe et de fanfare pour Annick Pestel

Et voilà ! Une vie de 9 ans d'internat à l'OP se terminait et une vie de souffre-douleur de 3 ans commençait. Nouveau transport jusqu'à la gare de Lyon, sans attendre, et direction Autun dans le Morvan où je suis restée complètement isolée, sans aucune attache avec les Cempuisiens, car je ne connaissais aucun ancien à qui j'aurais pu écrire pour demander de l'aide. Je suis du genre à ne jamais demander d'aide. Je fais toujours tout toute seule, et lorsqu'à 18 ans je suis éjectée par ma mère dans la Grande Ville, je suis encore seule, car aucun lien avec des Cempuisiens, et je ne sais pas comment les contacter. De plus, cela ne me vient même pas à l'idée !

J'ai quand même fait ma vie et pas trop mal je crois.



La belle Ariane

Philippe Lavacquerie, élève à l'OP de 1958 à 1963

Nous sommes en 1959 à la colo de Mers où une tombola a été organisée. Je participe et je gagne une balade dans Mers avec *"Ariane"* ou un verre de jus d'orange, au choix.

Ne connaissant pas de jeune fille prénommée Ariane, je choisis donc le jus d'orange. Où les choses deviennent drôles, c'est que j'avais mal compris : ayant confondu une voiture du nom d'Ariane (chez Simca) avec le prénom, j'ai pris le jus d'orange, jus d'orange qui m'a semblé amer quand j'ai vu ceux qui avaient compris et choisi le tour dans Mers en Ariane.



Je sortais de ma campagne (à 10 km de Cempuis) et ne connaissais que deux modèles de voitures :

la Vedette et la Traction, voitures de riches cultivateurs du village.



De galère en galère

Frédéric Grégoire, élève à l'OP de 1966 à 1974

A ma sortie de Cempuis, j'ai été placé en nourrice. Puis à l'Orphelinat Audiffred à Troyes où j'ai passé un CAP d'horticulteur, puis un CAP de boulanger. Ensuite, je suis monté à Paris, un temps hébergé chez mon frère Pascal de quatre ans mon aîné, interne avec moi à l'OP de 66 à 74. J'ai travaillé aux Galeries Lafayette comme ouvrier cariste, et j'ai dormi un an et demi dans le métro, n'arrivant pas à trouver un logement. Depuis, je suis reparti vivre à Troyes.

Je me rappelle aussi de mes premières vacances à Mers en 1966, d'un mono qui avait un grand tatouage de papillon dans le dos et qui ne voulait pas se baigner. A la fin de la colo, les enfants l'ont poussé dans l'eau. De la pêche aux civelles dans la Bresle, d'une fille, Dominique, qui jouait de la guitare près de la Salle des Fêtes, du pion Coffinhal, sympa, dans les années 70, de Jeanine Tisserand, nos premiers baisers sur la pelouse du stade de foot, et de son frère Pierre et de Pascal, mon frère, qui nous avaient disputés… Si ma santé très précaire me le permet, j'aimerais beaucoup aller à la Pentecôte 2014, au moins une dernière fois, je ne suis jamais retourné à l'OP, depuis ma sortie.



Année 1968

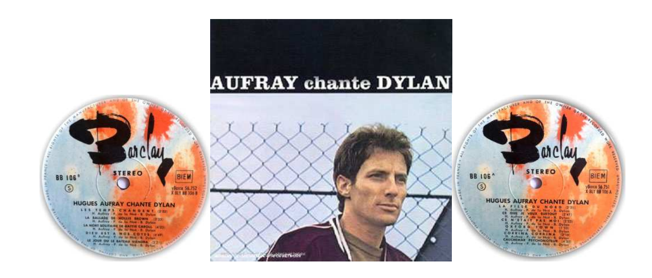
Frédéric Grégoire, Arlette Maroux, Guy Pérignon, à la kermesse

L'été 1967 à Cempuis

Christian Bard, élève à l'OP de 1958 à 1967

Le temps des privilèges à l'OP était enfin venu. Nous arrivions en fin de cycle après neuf années de servitude. J'avais le sentiment que plus rien ni personne ne pouvait entraver ma liberté. Cet été-là, la vie était belle ! Les profs et les pions n'avaient plus d'emprise sur nous. Au foyer, le soir, fenêtres grandes ouvertes, je respirais par alternance l'odeur des champs de blé de Tardieu, l'agriculteur du village, et l'arôme sensuel de la Française que je fumais, *"fine et racée"* comme disait la réclame.

Les soirées au foyer étaient l'occasion de lire, de jouer au ping-pong ou au baby-foot et d'écouter de la musique. J'ai en tête, encore aujourd'hui, tellement de titres que je pourrais facilement faire une play-liste où l'on retrouverait Antoine, Sheila, Johnny, Hugues Aufray chantant Dylan… Un vent de liberté nous balayait un peu plus chaque soir.



La tête remplie d'espoir : un sentiment que je connaissais parfaitement pour l'avoir entretenu de nombreuses années et des moments d'incertitude car je comprenais que tout m'était étranger, à part Cempuis.

Les journées étaient chargées, nous étions traités avec un régime spécial dans toutes les disciplines. A l'atelier de menuiserie, il nous fallait préparer notre caisse à outils pour la sortie, mais pas seulement : il nous fallait fabriquer le riflard, la varlope, la sauterelle, les scies à tenons, les manches des bédanes et ciseaux, les boîtes à chevilles, le maillet et j'en oublie certainement. Parallèlement, il nous fallait travailler sur les examens blancs du CAP pratique.

Pentecôte 2014

Joëlle Maublanc, Ange Filereau, Joscelyne Job et Christian Bard, assis devant les textes de notre Livret 2014 affichés sur les panneaux, avec dans les mains, le Livret broché circulant de table en table, celui que vous lisez en ce moment.



On passait chez le tailleur pour constituer notre trousseau qui devait être composé d'un costume, de plusieurs pantalons et chemises, d'un blazer, de linge de corps, de chaussures et d'un bleu de travail ; les choix étaient longs et fastidieux. Pour ma part, il ne fut pas difficile, car je savais ce que je ne voulais pas : ressembler aux profs et pions de l'OP, mais je ne savais pas à qui je voulais ressembler ; le changement était si grand, que, pas un moment je n'ai pensé à me ressembler, à créer ma propre personnalité, j'allais d'ailleurs continuer une paire d'années à porter le costard des autres.

J'avais le sentiment lorsque je rassemblais mes bagages que je n'aurais jamais assez de mes deux mains pour les porter, pour porter l'héritage de ces neuf années d'éducation. C'est ce qui s'est passé à ma descente de train sur le quai de la gare du Nord, mais là commence une nouvelle histoire !



Comme dans un rêve

Christiane Boulay-Lagoutte, élève à l'OP de 1963 à 1973

Dans le bleu du ciel, les premiers anciens s'envolent, les billes tombant des poches, la trompette jouant un dernier blues, les jupes des filles tourbillonnant dans le vent. Les cheveux libres ondulent dans l'air chaud de ce matin d'été.

Aujourd'hui, c'est jour de fête, celui de la sortie où l'enfance s'achève, les rires fusent dans un dernier éclat. Regardant mes camarades partir dans une farandole joyeuse, sur le refrain de la Marche des Cempuisiens, je reste un instant accrochée à la grille, mes deux mains serrées autour des barreaux noirs.

Pour moi, ce sera l'an prochain, le grand départ ! Le saut dans la vraie vie. Marcher seule dans Paris, aller au lycée, avoir des amies qui rentrent le soir dans leurs familles, courir et jouer dans les grands stades, les soirs d'entraînement et de compétitions. Seule la fanfare me manquera, les notes répétées chaque soir et chaque matin. J'écouterai les disques des chanteurs à la mode, le jerk, le rock et les slows.

L'hiver passe vite, et le printemps déjà. Le CAP en poche, c'est enfin maintenant que je franchis la grille, en levant haut la main dans un dernier adieu. Nous sommes en 1973… Et la vie continue.



Année 1973
Christiane Boulay









Dernier jour à l'OP

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

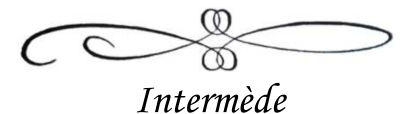
Il y a deux moments importants dans la vie d'un Cempuisien, lorsqu'il quitte Cempuis et lorsqu'il y revient. Le 2 août 1963 je passai ma dernière nuit à l'OP (depuis, j'ai toujours refusé d'y coucher à la Pentecôte, préférant soit rentrer chez moi soit aller à l'hôtel). Toute la nuit j'ai écouté la radio sur le poste à transistors que ma sœur Murielle m'avait prêté. Gérard Hemery a bien tenté de me l'emprunter à une heure avancée : *"Non ! je l'écout*e". Je pourrais situer, dans le dortoir des moyens, l'endroit avec exactitude. Cette nuit ne revêtait pour moi aucune importance particulière bien que je fus informé de mon *"départ pour toujours"* (j'adore cette expression cempuisienne qui a une signification particulière que tous nous ressentons).

Quelques journées auparavant, le 30 juillet, jour de mes 14 ans, nous étions partis de Mers en vélo pour Cayeux sur Mer et la baie de Somme, une promenade de santé pour nos jeunes mollets. Beau temps et chaleur, je roule torse nu, en short... une légère descente en ligne droite après Ault nous permet de piquer un petit sprint avec Jean Yves Nantois. Mais que se passe-t-il ? Mon pied droit n'a plus d'appui, il heurte la chaussée et me voilà propulsé cul par-dessus tête, mon thorax me servira de frein à plat ventre que je suis sur le macadam. Une chance, tous les camarades qui me suivent parviennent à m'éviter. Je me relève les mains en sang, le ventre et le thorax zébrés de rouge, le coude sanguinolent. Que s'est-il passé ? La pédale droite de mon vélo a disparu - Jean Petit, directeur de la colo, sermonnera sévèrement le loueur de vélo qui nous a fourni un matériel en mauvais état. Retour à la colo en voiture après que le mono ait téléphoné à Jean depuis un café proche. Mes camarades continueront la balade sans moi. Jean m'emmène passer une radio, il craint pour mon coude en bien mauvais état. Rien de cassé. Jean refera consciencieusement mon pansement chaque matin durant les trois jours qu'il nous reste à passer à Mers avant le retour à Cempuis. Le 2 août nous regagnons l'OP, le 3 direction Paris *"pour toujours"*.

Quelques jours plus tard, je ressens une très vive douleur au coude. Nul ne s'est soucié, ni mon père chez qui je suis, ni moi, de changer mon pansement. Ma sœur me conseille d'aller au dispensaire tout proche. Une infirmière m'ôte le pansement et découvre un coude couvert de pus ! Injection immédiate de pénicilline pour éviter une surinfection et un bon nettoyage de la plaie en plus d'une sévère admonestation méritée. Il me faudra trois mois pour obtenir une cicatrisation complète !

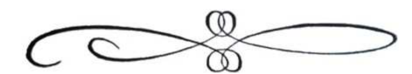
Dans le contexte *"Dernier jour à l'OP"* ce récit ne présente aucun intérêt. Cependant je pense et repense souvent à cette absence de sollicitude à l'égard de mon propre corps, comme si, à l'époque, il ne m'appartenait pas. Était-ce l'endurcissement acquis (subi ?) à l'OP ? Était-ce un trait de caractère ? La première hypothèse me semble la plus judicieuse ; je ne me souviens en effet pas d'avoir vu, au cours des huit années passées à l'OP, un enfant pleurer ou se lamenter sur son sort, nous savions que c'était vain et *"indigne"*, comme l'écrivit un jour Daniel Reignier *"pleure et meurs en silence"*. Alors, les coups, les chutes, les blessures (y compris d'amour propre) n'entamaient pas notre cuir, épais et solide. Je me souviens d'un camarade (n'était-ce pas le grand Vlaeminck ?) plus âgé qui avait reçu un javelot (!) dans le bas de la jambe. Je me trouvais à l'infirmerie lorsqu'il y fut amené ; il avait un énorme trou d'où jaillissait un sang noirâtre, pas une jérémiade, pas une plainte ne sortait de sa bouche ! Étrangement je n'éprouvais rien, aucune empathie pour ce camarade, aucun dégoût devant l'horrible blessure ! Aujourd'hui je tournerais de l'œil, diable ce que nous étions blindés !

Dernier jour à l'OP, premier jour dehors ? Je n'ai rien ressenti de spécial ; je comprends donc pourquoi tant de Cempuisiens ont répondu à Christiane *"je ne me souviens de rien"*. Sûr que si je ne m'étais pas *"cassé la gueule"* en vélo, je serais dans la même situation, mais comme j'ai de l'imagination je vous aurais trouvé une bien belle histoire à vous raconter, genre : *"amour impossible"*, *"serment d'amitié éternelle"*, *"découverte d'un trésor dans le grenier"*... hélas, vous n'avez droit qu'à la triste réalité !



Intermède

La politique est l'art d'arriver par n'importe quel moyen à une fin dont on ne se vante pas.
Jules Romains (Les hommes de bonne volonté)



L'effraction dans les fractions

Le vieux bédouin est mort. Ses trois enfants ouvrent son testament et lisent ceci *"Je vous laisse en héritage 17 chameaux que je vous demande de partager de la manière suivante : l'ainé en prendra la moitié, le cadet un tiers et 1/9e reviendra au plus jeune de vous trois."*

Les trois jeunes hommes s'apprêtent à prendre leur part respective, seulement voilà : la moitié de 17 vaut 8 chameaux et demi, un tiers de 17 vaut 5 chameaux 2/3 et 1/9 vaut presque, mais pas tout à fait, 2 chameaux.

Bien embarrassés tous trois s'engagent dans le désert dans le but de rencontrer un vieil ermite qui a la réputation de résoudre les problèmes les plus difficiles. Après les avoir écoutés attentivement, l'ermite leur dit : *"Allez voir Ali et empruntez lui un chameau"*.

Aussitôt fait, nos trois garçons ont maintenant 18 chameaux. L'aîné en prend 18/2 = 9 ce qui le satisfait pleinement puisqu'il en attendait 8 et 1/2, le cadet en reçoit 18/3 = 6 ce qui le comble car il en espérait 5 2/3 et le troisième, avec 2 chameaux est ravi puisque qu'il en attendait un peu moins. 9 + 6 + 2 = 17, les trois garçons peuvent rendre le chameau qu'ils ont emprunté.

La course interminable

Ce même ermite, avait, de manière exceptionnelle, consenti à sortir de sa solitude pour se rendre à une course de chevaux très particulière. Les deux participants avaient bien compris le règlement qui stipulait *"sera déclaré vainqueur celui dont le cheval franchira la ligne d'arrivée en dernier"*.

Les deux concurrents se livraient depuis des heures à un interminable sur-place rendu insupportable par le soleil qui montait de plus en plus haut dans le ciel.

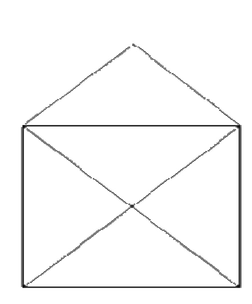
A bout de résistance mais résolus tous deux à gagner cette course, ils décidèrent d'un commun accord de descendre un instant de leur cheval afin de demander conseil à l'ermite pour sortir de cette impasse. Celui-ci leur murmura quelque chose à l'oreille. Aussitôt les deux concurrents montèrent en selle et partirent au grand galop vers la ligne d'arrivée.

Que leur a dit l'ermite ? *"Changez de cheval"*.

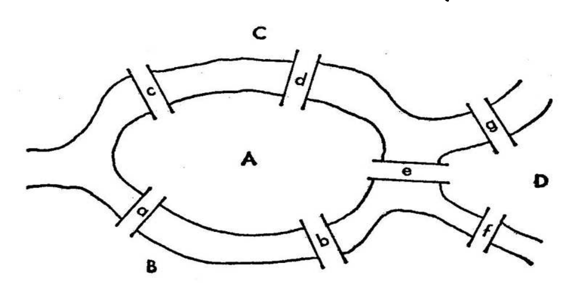
La petite maison et les 7 ponts de Königsberg

Chacun de nous connaît le problème de la petite maison (d'aucuns diront l'enveloppe) qu'il faut dessiner d'un trait, sans lever le crayon et sans repasser sur une ligne déjà tracée.

Sans doute sommes-nous moins nombreux à nous être penchés sur le problème des 7 ponts de Königsberg, problème résolu par le mathématicien suisse Leonhard Euler (1707-1783).



La petite maison



Les 7 ponts de Königsberg

En fait, ces deux sujets, bien dissemblables en première approche, sont deux facettes d'un même problème d'essence topologique. Le problème des 7 ponts de Königsberg s'énonce ainsi : Quelqu'un peut-il suivre un itinéraire tel qu'il traverse chaque pont une fois et une fois seulement ?

Aujourd'hui, un ordinateur calculerait sans peine tous les itinéraires possibles pour répondre à la question. Pourtant il existe un raisonnement simple qui permet de résoudre l'ensemble des problèmes du même type. Voyons cela :

Les 7 ponts relient, deux à deux, 4 régions (A,B,C et D). Considérons les entrées ou sorties de pont que, par commodité, nous appellerons *"demi-ponts"* et remarquons trivialement que chaque pont comporte 2 demi-ponts et que le nombre total de demi-ponts est pair puisqu'il est le double du nombre de ponts.

Intéressons-nous maintenant aux régions. Quand une région contient un nombre pair de demi-ponts, l'utilisation de tous ses demi-ponts ramènera le promeneur, à l'intérieur s'il y était avant de franchir le premier, à l'extérieur dans le cas contraire. De la même manière, si une région contient un nombre impair de demi-ponts (région A par exemple), le promeneur, qui s'y trouvait avant de franchir le premier demi-pont, sera à l'extérieur après avoir franchi le dernier et inversement.

Il découle de ceci que le problème est insoluble si le nombre de régions *"impaires"* (celles qui contiennent un nombre impair de demi-ponts) est supérieur à 2. On note au passage que le nombre de régions *"impaires"* est nécessairement pair puisque la somme des demi-ponts est paire.

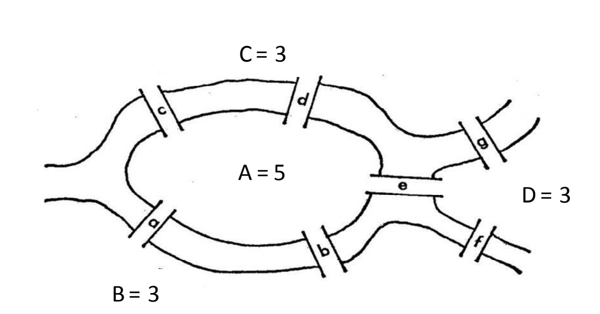
Si le nombre de régions *"impaires"* est égal à 2, la solution consiste à démarrer de l'intérieur d'une région impaire pour aboutir, en fin de parcours, à l'intérieur de la seconde. S'il n'existe aucune région impaire, l'itinéraire peut démarrer à l'intérieur de n'importe quelle région et s'achèvera à l'intérieur de cette même région.

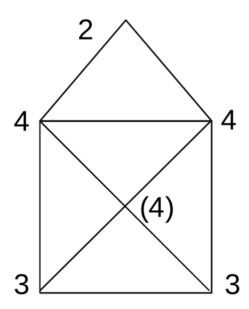
Il est possible de remplacer les régions par des points et les ponts par des traits. Ceci ne change en rien la nature du problème.

Application

Problème des 7 ponts de Königsberg : Les 4 régions A, B, C et D sont *"impaires"*. Le problème n'a pas de solution.

Problème de la petite maison : En notant pour chaque point le nombre de traits qui y aboutissent (équivalent des demi-ponts), la petite maison comporte 2 sommets *"impairs"*. Il faut donc partir de l'un pour aboutir à l'autre en fin de tracé (prendre quand même soin de se garder le dernier trait de retour).

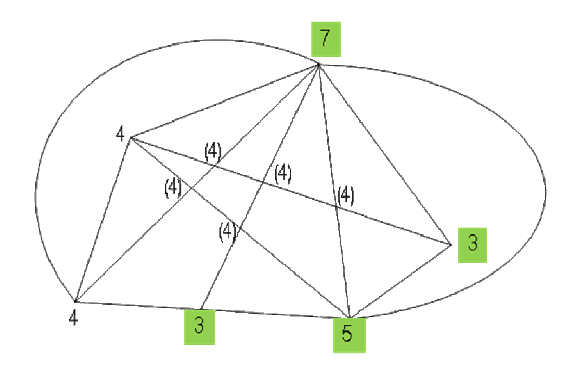




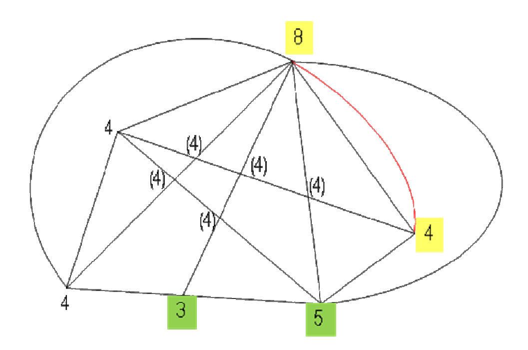
On peut bien sûr généraliser à des figures aussi complexes que souhaité. On note qu'un problème insoluble (le nombre de régions ou sommets *"impairs"* est supérieur à 2) peut être rendu soluble en ajoutant des ponts (ou des traits) : il suffit de relier deux régions (sommets) *"impaires"* par un nouveau pont (nouveau trait), pour les rendre *"paires"*.

La méthode :

Compter les arrivées sur chaque sommet. Déterminer le nombre de sommets *"impairs"*. Si ce nombre est supérieur à 2, le problème est insoluble. S'il est égal à 2, démarrer d'un sommet impair pour aboutir au second sommet *"impair"*. Si aucun sommet n'est *"impair"*, démarrer de n'importe quel point pour aboutir, en fin de parcours, à ce même point.

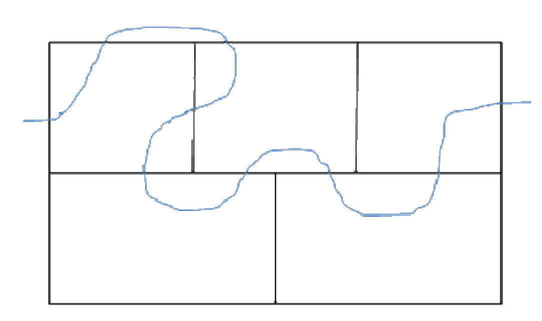


Ici, le problème n'a pas de solution. En effet, quatre sommets sont "impairs".

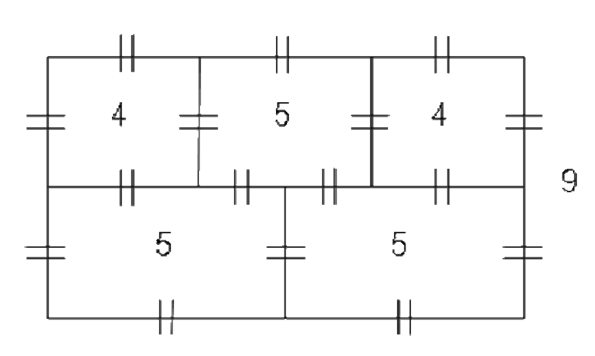


L'ajout d'un trait reliant deux sommets "impairs" rend le problème soluble. Il faut partir du sommet "3" pour finir au sommet "5".

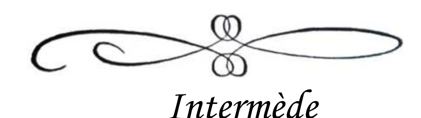
Le problème suivant a été proposé dans un journal parisien au début des années 1970. Ce journal, qui prenait peu de risques, offrait une récompense à qui apporterait une solution.



Est-il possible de passer, sans lever le crayon, une fois et une seule sur tous les traits de cette figure ?

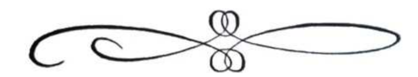


La réponse est non. Matérialisons le passage sur chaque trait par un pont et nous sommes ramenés au problème des 7 ponts de Königsberg.



Intermède

Un dessin ne vaut que par son dessein (GW)



Notre époque, histoire courte

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

Pierre-Antoine et Marie-Jeanne avaient, dans la vie, deux craintes absolues : celle de manquer d'argent et celle de payer l'ISF.

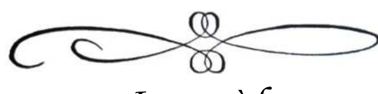
Pierre-Antoine est donc allé consulter un Scientifique Diplômé es Finances (SDF) qui avait élu, pour un temps, domicile au bas de chez eux.

Contrairement à son attente, Pierre-Antoine ne reçut pas un rapport de 800 pages difficiles à lire mais cette simple conclusion faite de manière orale : *"Ne vous en faites pas trop".*

Les incisives manquantes nuisaient grandement à son élocution si bien qu'il est difficile de garantir que le SDF n'a pas dit : *"N'en faites pas trop".*

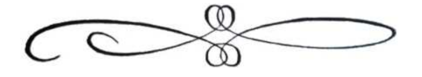
Il n'est plus possible de lever ce doute car le SDF est mort de faim.

Décidément quand on n'a pas de chance !...



Intermède

Dispenser une pensée, c'est toujours dispenser de penser (Michel Schneider)



Le don et le retour du don

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

Je vais vous conter une anecdote qui m'a laissé songeur.

J'habite un petit village de campagne et mon futur voisin, Sébastien, auto constructeur averti, construit une maison contemporaine.

Après avoir bâti un vide sanitaire, il a entrepris de couler la dalle en béton qui constituera le sol du rez-de-chaussée. Pour cela, deux toupies de béton, commandées par ses soins sont arrivées sur le chantier en début d'après-midi. Sébastien avait soigneusement fabriqué son coffrage mais avait sous-estimé la poussée du béton liquide si bien que, dès le début du remplissage, la déformation du coffrage a provoqué une fuite importante.

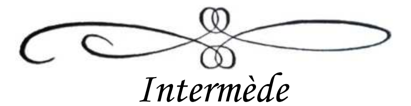
Dehors à cet instant, j'ai vu Sébastien courir, sans affolement certes, mais visiblement en difficulté. Je suis allé voir, puis j'ai fourni quelques étais (planches et tasseaux), un peu d'outillage et mes bras pour consolider le coffrage sur l'ensemble du périmètre. Tout s'est bien passé ensuite et la dalle (21 m^3 de béton) a pu être coulée.

Pourquoi vous raconter cette histoire somme toute banale ? Parce que le lendemain, Sébastien m'a apporté une bouteille de vin en remerciement de mon aide, réduisant ainsi, sans le vouloir, le plaisir que j'avais éprouvé en rendant un service sans contrepartie.

Il me semble qu'offrir systématiquement un cadeau en échange d'un don, enlève à celui-ci sa qualité première : sa gratuité, son désintéressement et transforme ainsi le don en échange, en troc, voire en vente.

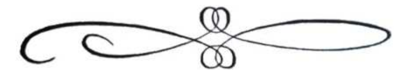
J'ai le sentiment que nous ne savons plus recevoir. Lorsqu'une personne de notre entourage nous donne, elle produit en nous un sentiment de dette dont nous ne savons nous acquitter qu'en offrant un cadeau en retour, *"le retour du don"*.

N'avons-nous pas perdu quelque chose ?



Intermède

Il ne faut pas donner pour recevoir, mais il faut donner pour recevoir. GW

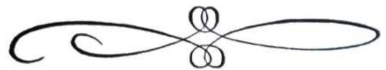


Le top Manager

Un homme, dans une montgolfière ne sait plus où il se trouve. Il descend et aperçoit une femme. Il descend encore, et l'interpelle :

« Bonjour! Pouvez-vous m'aider? J'avais promis à un ami de le rencontrer mais j'ai une heure de retard car je ne sais plus où je me trouve.
— Vous êtes dans la nacelle d'un ballon à air chaud à environ 10 m du sol et exactement à 49°28' Nord et 8°25' Est, lui répond la femme.
— Vous devez être ingénieur ? dit l'aérostier.
— Exact, répond la femme, *comment avez-vous deviné ?*
— Eh bien, tout ce que vous m'avez dit a l'air techniquement parfait, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que je peux faire de vos informations et en fait je suis toujours perdu. En clair, vous ne m'avez été d'aucune aide ; pire, vous m'avez encore plus retardé.

— *Vous devez être un top manager ?*
— *Oui,* répond l'homme avec fierté, *mais comment avez-vous deviné ?*
— *Eh bien,* dit la femme, *vous ne savez ni où vous êtes, ni où vous allez. Vous avez atteint votre position actuelle en brassant une énorme quantité d'air. Vous avez fait une promesse sans avoir la moindre idée de comment vous pourriez la tenir et vous comptez maintenant sur les gens situés en dessous de vous pour qu'ils résolvent votre problème. Votre situation avant et après notre rencontre n'a pas changé, mais comme par hasard, c'est moi qui maintenant en suis responsable ! »*



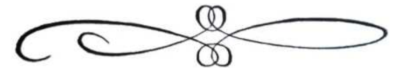
Ça touche, ça touche pas, mais ça touche pas, ça touche

Petit jeu à pratiquer en société, avec quelques complices, de préférence quand il y a beaucoup de monde.

Ceux qui sont dans la confidence, les initiés, énumèrent tour à tour des vérités telles que celles-ci : *"Chaise"* ça touche pas, *"table"* ça touche, *"armoire"* ça touche, *"sainte nitouche"* ça touche pas, *"qu'est-ce qu'on fait là !"* ça touche pas, *"ça touche",* ça touche pas, mais *"ça touche pas"*, ça touche...

Et ainsi de suite. Les initiés peuvent énumérer aussi longtemps qu'ils le souhaitent des mots ou des phrases en donnant chaque fois le verdict : ça touche ou ça touche pas, verdict auquel les autres initiés acquiescent avec force au grand dam de ceux qui cherchent en vain *"le truc".*

Le truc est simple : il s'agit des lèvres qui se touchent ou non lors de la prononciation. Quand vous prononcez des mots qui contiennent *"b", "m" ou "p",* vos lèvres se touchent. Essayez... et amusez-vous bien.



Les trois fourmis

Court métrage vu au cinéma

Autre petit jeu à pratiquer en société, en fin de repas par exemple. Vous présentez le sujet comme une énigme, l'énigme des trois fourmis.

Trois fourmis, deux rouges et une noire, se promènent sur un tronc d'arbre dans la forêt amazonienne.

La première dit : *"je ne vois personne devant moi et une fourmi noire derrière moi".*

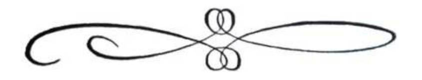
La deuxième dit : *"je vois une fourmi rouge devant moi et une fourmi rouge derrière moi".*

La troisième dit : *"je vois une fourmi noire devant moi et une fourmi rouge derrière moi".*

La discussion s'installe rapidement et après avoir balayé la solution dans laquelle les fourmis circulent en cercle sur le tronc (dans ce cas, la première aurait vu une fourmi rouge devant elle), des hypothèses de plus en plus fantastiques naissent.

Il est temps alors de donner un indice : *"c'est humain".*

La solution ? La troisième fourmi a menti...

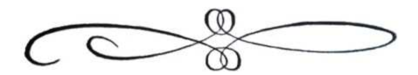


Banane ça s'écrit avec...

Je ne vais pas vous parler de Roger (Le Blévec) dont la contribution vient plus loin, mais d'une petite farce, un peu gamine, mais qui marche pas mal.

Dites à l'un(e) de vos ami(e), sur un ton à la fois convaincu et mystérieux avec la bonne intonation et la ponctuation qui convient : *"Banane, ça s'écrit avec un b,... mais normalement c'est un n".* Devant l'air surpris de votre interlocuteur, répétez, en insistant : *"Banane, tu l'écris avec un b,... mais normalement c'est un n".*

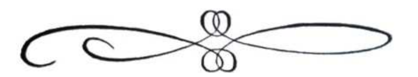
Quand vous estimez que la plaisanterie a suffisamment duré, vous pouvez donner la clef *: "Si tu écris normalement avec un b, ça fait bornalement".*



La cabane

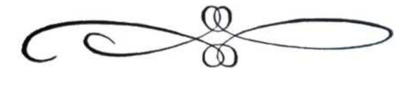
Pris au vol en écoutant France Culture

Au Japon, le Maître vivait dans une cabane. Ses disciples voulaient percer le mystère de la cabane. Un jour que le Maître était sorti pour regarder le reflet d'un oiseau qui passait au-dessus du lac, les disciples entrèrent et virent sur le mur de l'entrée, des chiffres qu'ils s'empressèrent de noter, croyant avoir percé le mystère de la cabane.



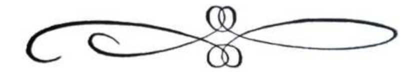
Question de mesure

Une brique pèse un kilo + une demi-brique. Combien pèsent cent briques ? Ne répondez pas trop vite...



Intermède

Les astres à ma présence ici-bas n'ont rien gagné.
Leur gloire à ma déchéance ne sera pas augmentée.
Et, témoins mes deux oreilles, nul n'a jamais pu me dire
Pourquoi l'on m'a fait venir et l'on me fait m'en aller.
(Poème persan de Omar Khayyara)



Cher Gérard, cher Opésien, je me souviens bien de toi, de Fernand Hisler que j'ai au téléphone de temps en temps, de Lucien Duflot et bien d'autres que j'avais au dortoir en tant que *"mono".* Voici mes textes pour le prochain bulletin. Avec les tempêtes des mois de janvier et février, j'ai eu le temps d'écrire et de lire. Après mes rubriques *"Je me souviens"*, autre chose. Je sais que c'est un énorme boulot. Fais pour le mieux. Bien amicalement à toi et à ta petite famille. *Roger Le Blévec dit "Banane"*

Mots d'auteurs

Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955

Rien de plus con qu'un arbre qui offre son ombre au bûcheron. (Pierre Perret)

Ecoles : Etablissements où l'on apprend à des enfants ce qui leur est indispensable de savoir pour devenir des professeurs. (Sacha Guitry)

On meurt de tout, principalement de vivre (Frédéric Dard)

Le Ministère des Finances devrait s'appeler Ministère de la Misère puisque le Ministère de la Guerre ne s'appelle pas Ministère de la Paix. (Jacques Prévert)

Le talon haut a été inventé par une femme qui en avait assez d'être embrassée sur le front. (Sacha Guitry)

Ce n'est pas parce qu'en hiver on dit *"Fermez la porte, il fait froid dehors"* qu'il fait moins froid dehors quand la porte est fermée. (Pierre Dac)

Mourir en bonne santé, c'est le vœu de tout vivant bien portant. (Pierre Dac)

Une jeune fille était si plate qu'on l'avait surnommée *"la planche"*, mais un jour, dame Nature prit sa revanche et la dota de deux beaux seins. Moralité : La planche a des seins. (Alphonse Allais)

Les conneries ça ne se fait pas comme ça, il faut réfléchir un peu. (Antoine Blondin)

Un banquier est un homme qui vous prête un parapluie quand il fait beau et qui vous le reprend quand il pleut. (George Bernard Shaw)

Si quelqu'un vous dit : *"Je me tue à vous le répéter !"* Laissez-le mourir. (Jacques Prévert)

L'accent circonflexe est l'hirondelle de l'écriture. (Jules Renard)

Les pense-bêtes sont les porte-clés de la mémoire. (Pierre Dac)

Je ne vais pas à la messe car elle est à l'heure de l'apéritif. (Georges Courteline)

Impossible de vous dire mon âge car il change tout le temps. (Alphonse Allais)

Qui aime bien ses lunettes ménage sa monture. (Francis Blanche)

Les meilleurs souvenirs sont ceux que l'on a oubliés. (Alfred Capus)

Quand on est môme, pour être quelqu'un il faut être plusieurs. (Emile Ajar alias Romain Gary)

Quand je regarde la poitrine d'une femme, je vois double. (Jules Renard)

Si on m'avait foutu à la lourde chaque fois que j'ai fait des conneries, j'aurais passé ma vie dehors. (Michel Audiard)

Les conneries c'est comme les impôts, on finit toujours par les payer. (Michel Audiard)

Curieuses petites annonces

Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955

Monsieur dans le pétrin cherche place en boulangerie.

Jeune cadre cherche place dans galerie de peinture.

Ecole de coiffure cherche candidats en formation permanente.

Jeune homme, piètre communicant, asocial, peu créatif et sans talent, cherche emploi très bien payé.

Cause fin d'obligations militaires, vend perruque homme couleur brune.

Jeune femme cherche enfant à garder et à manger le midi.

Madame Friedman garde les matelas et les enfants pendant les vacances.

Engage apprenti charcutier pour faire l'andouille.

Pêcheur épouserait femme poète qui lui ferait des vers.

Echange méthode pour arrêter de fumer contre paquets de cigarettes.

Ancien détenu cherche femme libérée.

C'est pour rire

Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955

Mot découvert sur le pare-brise d'un ami : *"Monsieur, je viens de rentrer dans l'aile gauche de votre véhicule. Des gens me regardent écrire croyant que je vous laisse mon adresse. Ils se trompent"*.

Lu dans la presse

Et voici que les fouilleurs ont mis au jour les structures de trois larges murs parallèles formant un angle droit.

Sur l'autoroute de Savigny, le chauffeur s'assoupit, son camion se couche.

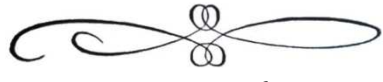
Aucun d'eux ne put donner de précision sur le terrifiant accident qui venait de leur coûter la vie.

L'opération césarienne étant nécessaire, un chasse neige a dû être envoyé pour ouvrir un passage.

Malgré le lourd handicap que constitue l'absence de glace à la patinoire, l'entraînement a repris.

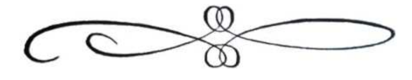
Enfin l'équipe de France de natation refait surface.

Cet homme avait tiré sur son ex épouse à coup de fusil. Il est sorti tout seul, très abattu.



Intermède

Dénoncer un mensonge, c'est le nourrir de l'énergie qu'on lui consacre. (Alain Finkielkraut)



Marions nos communes

Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955

Quelques-unes des 36 620 communes de France donnent de singuliers mariages. Chacun de nous est passé devant un panneau d'entrée de ville, village ou lieu-dit dont le nom a suscité une association.

Sompuis (51), Trois puits (51) Cempuis (60)
Le Fau (15), Cuts (60)
Aubous (64), Plurien[5] (22)
Grand (88), By (25)
La Boule (07), Azé (41), Rots (14)
Malin (21), Plaisir (78)
Fille (72), Marié (06), Puceul (44)
Potte (80), Iron (02)
Beaugas (47), Belle Brune (62)
Les Menus (61), Plaisir (78)
Unverre (28), Deaux (30)
Cordey (14), Marat (63)
Bû (28), Bourrée (41)
La Pierre (38), Péret (34)
Poil (58), Montcuq (46)
Vue (44), Jumelles (27)
Blond (87), Rousses (48)
Bar (19), Contoire (80)
Tonnerre (89), Eclaires (51)
Larche (04), Noé (31), Le Déluge(60)
Mer (41), Embrun (05)
Bras (83), Courdemanche (72)
Les Thons (88), Ahuille (53)
Monte (2B), La Cote (54)
Etalon (80), Cheval Blanc (80)
La Courbe (61), Le Compas (23)
L'Huitre (10), Creuse (80)
Lies (65), Douillet (72)
Sens (89), Rousies (59)
Traize (73), La Tables (73)
Crans (01), Arrest (80)
Volon (70), La Fauche (52)
Courant (17), Aire (08)
Jules (31), Vernes(25)
Carling (57), Avion (62)

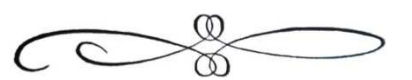
Soigne (57), L'Hôpital (57)
Poissons (52), Avril (54)
St Valentin (36), St Amour (39)
La Tronche (38), La Bouille (76)
Bras (83), Balan (01)
Brèves (58), Courtes (01)
Le Rouget (15) Lille (59)
Les Lêches (24), Baupte (50)
Arès (33), Bus (62)
Ver (50), Luisant (28)
Cessales (31), Moisy (24)
La Chaudière (26), Poilhes (34)
Juillet (50), Aouste (08)
Cagnotte (40), Epargne (17)
Villechauve (41), Raze (70)
Les Chambres (50), Aire (50)
Riche (57), Pauvres (08)
Talon (58), Aiguilles (05)
Monte (2B), La Garde (83)
François (79), Villon (89)
Oô (31), Isse (51), His (31), Ohis (02)
Baby (77), Citers (70)
Sein (29), Doux (08)
Crevant Laveine (63), Garos (64)
La Coquille (24), Saint Jacques (04)
Les Repots (39), Siest (40)
Bouchon (80), Liège (37)
Aubous (64), Montbras (52), Maing (59)
Les Attaques (62), Aspach (57)
Agen (47), Fains (27)
Lain (89), Tox (2B)
Ecorchés (61), Vif (38)
La Taule (60), Escroux (81)
Ore (31), Bijoux (84)
Males (61), Mérens (32)

[5] Fernand Hisler habite ce village

Mexy (54), Quins (12)
Coucy (08), Coussa (09)
Clefs (49), Fa (11)
Etain (55), Plomb (50)
Bras (83), Tendu(36)
Ognon (60), Pleurs (51)
Bize (52), Bisou (61)
Toulouse (31), Lautrec (81)
Bèze (21), Volesvres (71)
Pied (48), Plats (07)
Chassé (72), La Mouche (50)
Tannières (02), Clapiers (37)
Eaux-Bonnes (64), Bonneleau (60)
Les Grandes Ventes (76), Bellaffaire (04)
Beauregard (01), Louches (62)

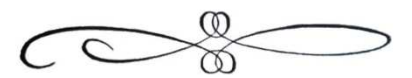
Pech (09), La Mouche (50)
La Perche (18), Monthaut (11)
Les Damps (27), Molère (65)
Boulange (57), Pain Blanc (21)
Tesson (17), La Bouteille (02)
Litz (60), Ravel (63)
Bach (46), Bram (11)
Confort (01), Deux Chaises (03)
Sort (09), Le Saix (05)
Minot (21), Moyen (54), Grand (88)
Pey (40), Soulages (15)
Oust (09), Vire (14)
Avallon (89), Couleuvre (03)
Beaujeu (04), Pas de Jeu (79)
Ames (62), Seur (41)

Eu (76), Vou (37)



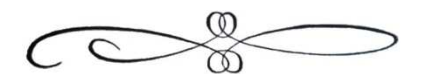
Intermède

L'ignorance n'a pas de meilleure alliée que l'illusion du savoir.
Philippe Breton (Utopie de la communication)



Etre ou ne pas être de la fanfare

Tout Cempuisien est musicien. Idée reçue ! Un grand nombre de Cempuisiens n'appartenaient pas à la fanfare et sont passés à côté de cette institution indissociable de l'OP. C'est l'idée qui a présidé à la proposition de ce thème qui n'a interpelé, comme on dit aujourd'hui, que bien peu d'entre vous. Les contributions sont regroupées ici afin de donner une unité au sujet.



Musique et sport à l'OP

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

Comment suis-je devenu *"fanfariste"* ? Ça, je ne saurais le dire. J'ai dû entrer dans la *"petite fanfare"* en septembre ou octobre 1954, je venais d'avoir 9 ans et, concours heureux de circonstances, je suis devenu cornet solo, dès septembre 1955, en remplacement de Daniel Brousse. Je me souviens avoir joué, en mars 1956, lors du raccord avant le concert du *"Bal des anciens"* à la mairie du 5e, les soli de Faust, sous l'œil bienveillant de Daniel, qui avait pris le rang, prestigieux à mes yeux, *"d'ancien"*.

J'ai longtemps pensé que le recrutement de la fanfare se faisait sur la base du volontariat et que tous ceux qui désiraient en faire partie n'avaient qu'à demander pour intégrer ce qui nous semblait être un ensemble rare et de haut niveau musical. Pourtant, la fanfare comptait autour de cinquante musiciens, entre le quart et le tiers des élèves. Alors quel était le déclic qui nous faisait entrer dans les rangs de la *"petite fanfare"*, puis, un an plus tard dans ceux de *"la grande"*, prestigieuse à nos yeux ? Est-ce que tous les élèves de la *"petite fanfare"* intégraient la *"fanfare"* (la grande) à l'issue d'une ou deux années d'apprentissage ou de probation ? Je ne me souviens pas avoir eu de copain désireux d'en faire partie qui soit resté à l'extérieur. Qui pourrait nous éclairer sur le sujet ?

A défaut d'une technique irréprochable, Marcel Aubertin m'a communiqué une envie durable de progresser puisqu'aujourd'hui encore je travaille quotidiennement les cinq instruments que je possède : deux trompettes (ut et sib), un cornet (pour lequel j'ai gardé un amour intact), un bugle et une trompette piccolo.

Pour ce qui concerne le sport, nous sommes passés de la gymnastique au sport avec l'arrivée d'Adrien Oulerich en septembre 1958. En 1957. J'avais tout de même couru un cross à Grandvilliers sous la houlette de M. Devisme. Avec A. Oulerich est venue l'ère du hand et de l'athlétisme avec, comme chacun sait, une dominante javelot. Alain Fourrier, premier opésien[6] à tenir un javelot, discipline improbable à l'époque, nous a fait envie. Je l'ai suivi de près (après Philippe Delcamp tout de même) et j'ai lancé cet engin en compétition pour la dernière fois en 1980.

J'ai adoré la compétition, tant individuelle que par équipe (on ne trouve pas les mêmes choses dans chacune d'elles). J'ai prolongé l'athlétisme par la course à pieds (j'ai couru deux marathons) et par le tennis. Je n'ai pas trouvé de substitut au hand-ball.

Me mettre à la place d'un opésien qui n'aurait pratiqué ni le sport ni la musique, m'est bien difficile tant ces deux disciplines sont indissociables, dans mon esprit, de l'OP. Pourtant si le sport était sans doute accessible à un plus grand nombre, un petit tiers seulement des élèves appartenait à la fanfare.

Jusqu'à ce que je m'interroge aujourd'hui, Cempuis est resté synonyme de sport et musique pratiqués de manière suivie sinon intensive, ce qui était rare à l'époque (les écoles de musique et autres conservatoires n'existaient guère). Lorsque j'ai intégré, en avril 1962, l'Ecole Nationale de Métiers d'EDF, qui comportait un petit orchestre et où le sport occupait une place importante voire prépondérante, j'ai été connu comme le *"sportif-musicien"*.

[6] Cempuisien ou Opésien ? Cempuisien a pour lui de représenter la tradition, l'Histoire, Opésien, terme récent me semble-t-il, sonne curieux et intrigue un peu plus. Faut-il choisir ?

La fanfare et le sport à l'OP

Raymond Dupont, élève à l'OP de 1947 à 1958

Je suis arrivé à Cempuis en 1947. A l'époque il y avait une chose qui, je pense, n'existait dans aucune autre école. Je crois que c'est le directeur, M. Contini, qui avait institué cela (il était surnommé *"petit père"*) : l'idée c'était que chaque petit nouveau était protégé par un grand. Dans mon cas, j'étais bichonné par Albert Doré qui a quitté l'OP en 1951. Ma vision sur les grands était plutôt bonne, en tout cas je n'ai pas de mauvais souvenirs et je ne connais pas d'exemple de mauvais traitement.

Si j'ai bonne mémoire, les générations ne se mélangeaient pas, même dans la cour où nous étions tous présents en même temps.

J'étais non fanfariste. Comme j'étais nul, je ne faisais absolument rien pour progresser, c'est comme n'importe quelle activité si tu n'es pas doué, tu arrêtes tout de suite.

Nous étions plutôt indifférents par rapport aux copains ou copines de la fanfare. Mais j'aurais bien aimé être bon en musique, passionné comme je le suis, je jouerais encore aujourd'hui.

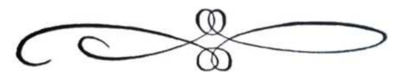
Je me souviens, j'en rigole toujours, des compositions trimestrielles où M. Aubertin nous plaçait devant un livre de solfège. J'obtenais 1 point sur 10 parce qu'il ne voulait pas me mettre zéro. Sur la portée, je ne reconnaissais que le sol et lorsque M. Aubertin me montrait une autre note, je la déterminais mentalement en fonction de son écart par rapport au sol car, heureusement, je savais dire la gamme. Mais il s'écoulait forcément un certain temps entre deux notes...

Heureusement le sport compensait cette défaillance. J'aimerais bien dire des choses sur le sport, mais je n'ai pas connu Mr Oulerich qui, lui, a fait son travail correctement, à la différence du prof précédent qui s'appelait, je crois, Devisme. Ce dernier se contentait de nous faire exécuter quelques mouvements au gymnase : exercices d'assouplissement, grimper de corde et passements de jambe aux barres parallèles. La course à pieds était réservée pour les notes mensuelles ou trimestrielles.

Nos seuls véritables entraînements avaient lieu lors des récréations, dans la cour, avec les copains, à jouer au foot, au basket et éventuellement à ce que nous appelions *"la crosse"*, sorte de hockey. Bref nous nous débrouillions nous-mêmes ! Voilà ce que je peux dire sur le sport à Cempuis à mon époque.

Intermède

"Albert Einstein" a pour anagramme "Rien n'est établi"
(Anagrammes renversantes - E. Klein et J. Perry-Salkov)



A propos d'un commentaire sur la fanfare

Christiane Lagoutte-Boulay, élève à l'OP de 1963 à 1973



Festival du centenaire de la Musique Municipale de Dieppe en 1958.
Album Cempuis 43, photo 05-25

"Je crois que si j'avais fait partie de la fanfare, adorant la musique, ma vie aurait été un peu différente à Cempuis, et mon rapport aux autres enfants également, enfin je crois. C'est certainement valable pour beaucoup de camarades, non ? Gérard, Jacques et tous les autres vous avez eu à mes yeux cette chance. Bien amicalement." Monique

Bonjour Monique, ton témoignage rejoint très justement celui de beaucoup d'autres Cempuisiens, écartés de cette activité majeure à l'OP. Hélas, la fanfare comptait dans ses rangs trop peu d'enfants.

Même aujourd'hui, l'évocation de la fanfare en indispose plus d'un, absents de cette formation, assez exceptionnelle, qui ne comprenait que des enfants et qui concourrait avec des fanfares composées de musiciens, tous âges confondus.

Sur quels critères les enfants étaient-ils choisis pour rejoindre le groupe de la fanfare, toujours renouvelé, en fonction des sorties d'élèves ? Les volontaires, les meilleures notes en solfège, dictée musicale, les *"bons en classe"* susceptibles de s'adapter au mieux dans un groupe, ou bien au contraire, les cas difficiles pour leur donner une chance de plus de s'épanouir ? Sans doute, un peu de tout cela, selon les instruments à disposition. Un choix difficile qui engendrait ou du bonheur ou de la frustration (une de plus)… Le choix de l'instrument se faisait selon les disponibilités.

Enfant, j'ai eu la chance d'être invitée à rejoindre les effectifs de la fanfare existante (de 1966 à 1973) et de vivre tous ces bons moments avec plaisir. Un privilège, un rêve d'évasion. De ce fait, je comprends tout à fait ton amertume de n'avoir pu partager cette aventure avec tes camarades *"fanfaristes"*.

A un niveau individuel, le vécu de chacun au sujet de la fanfare est personnel. Joyeux d'y être, déçu d'en être absent, agacé de tous ces commentaires élogieux à son sujet, de tout ce tapage triomphant, avec tambours et trompettes, ou bien indifférent à son existence, des centres d'intérêt ailleurs... (ou amnésie complète pour l'OP).

Pour le projet pédagogique global, c'était une réussite. La fanfare a traversé plusieurs générations d'élèves et a été dirigée par plusieurs professeurs. D'un enseignement différent, certes, mais chacun à sa façon, a donné le goût de la musique aux élèves a fait naître des vocations, débouchant parfois sur un métier. D'autres élèves, devenus adultes, poursuivent toujours l'exercice de l'instrument dans diverses harmonies.

Pour l'image de l'OP, la fanfare était un succès, en accord avec l'enseignement de Paul Robin, une activité enrichissante grâce aux concerts programmés, bien plus qu'une discipline imposée malgré les répétitions quotidiennes, matin et soir, demandant une rigueur et développant un esprit collectif et solidaire. La fanfare, une vitrine d'exception, bien au-delà des murs de l'OP !

"Je m'voyais déjà... J'étais le plus grand des grands fanfaristes"©

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

Année scolaire 1955-1956. Je rentre à l'OP, au cours préparatoire. Cette première année étant importante - apprentissage de la lecture et de l'écriture -, la musique n'y est pas enseignée, les relevés de note de M. Aubertin en témoignent.

Ce n'est qu'à partir du CE1 que l'enseignement musical, à l'OP, est dispensé et que s'effectue la sélection pour la *"Petite fanfare"*. Je suppose qu'un professeur de musique, contraint par un nombre de places limité, mis en face de 25 à 30 élèves dont il ne connaît ni les prédispositions ni les goûts, retient pour un premier tri les élèves ayant les aptitudes minimales requises.

Daniel Aubertin, fils de notre professeur de musique, m'a confié il y a quelques années les relevés de notes (au sens : notation des élèves) établis par M. Aubertin de 1949 à 1970. Je me souviens avoir proposé d'envoyer des extraits aux anciens intéressés par leurs notes et n'avoir eu que peu de demandes. Aussi n'ai-je pas jugé utile de numériser l'intégralité des cahiers, ce qui aurait représenté un travail considérable.

Gérard nous proposa, dans un message sur la Galerie Photos en août dernier, de nous exprimer sur ladite fanfare (en étions-nous ? qu'en pensions-nous ?...).

J'ai eu l'occasion, en privé, d'exprimer ce que je pensais de la fanfare. En deux mots : j'ai plus appris en une année avec un vrai pédagogue qu'en huit ans avec M. Aubertin !

Il ne s'agit pas d'un jugement de valeur, je n'ai pas qualité pour le faire. M. Aubertin était très probablement un excellent musicien, sans doute un bon dirigeant d'ensemble musical, mais c'était, selon moi, un pédagogue *"moyen"*.

Les *"non-fanfaristes"* étaient contraints d'assister aux cours dits de musique. Il s'agissait d'ânonner durant une heure les sept notes de la gamme, mesures à deux, trois ou quatre temps qui étaient les seules variations. Les fanfaristes y trouvaient peut-être - mais j'en doute fort - leur compte (c'est marrant, une faute de frappe m'a fait saisir : fanafaristes !). Nous terminions par l'inévitable *"Marche des Cempuisiens"*, communément, et à tort, nommée *"La Cempuisienne"*.

Jamais, jamais, au cours de ces huit années, je n'ai entendu M. Aubertin nous parler de Mozart, Beethoven ou Chopin ! Une fois je l'ai entendu citer Charles Aznavour, qu'il tenait en piètre estime puisqu'il le qualifiait de *"chanteur bêlant"* ; cette comparaison nous a beaucoup fait rire !

La proposition de Gérard m'a incité à ouvrir à nouveau les carnets de notes et à regarder ce qu'il en était pour l'élève Hachour, non-fanfariste. Je devais être très mauvais ou très moyen puisque non sélectionné pour la petite fanfare. M. Aubertin notait les élèves selon 3 critères avant d'établir un classement. Laissons le premier critère de côté puisqu'il s'agit de la *"conduite"*, tous avaient 8/10 (même si je n'ai jamais vu M. Aubertin frapper un élève, nous tous le craignions, d'où des notes coquettes). Solfège et dictée musicale constituaient les deuxième et troisième critères, ceux vraisemblablement avec lesquels M. Aubertin devait effectuer une première sélection - que je croyais !

Elève Hachour en CE1 : 6e place en musique ! Pourquoi diable avec des notes que l'on peut considérer comme satisfaisantes et une place honorable n'ai-je pas été retenu, ne serait-ce que pour une présélection ? Mystère ! Par la suite mes notes et mon classement subirent une baisse explicable : je n'éprouvais aucun intérêt intellectuel pour cet enseignement. Vous pensez bien, 7 notes dans la gamme alors que l'alphabet comporte 26 lettres ! Bon, je vous

entends *"il y a des blanches, des noires, des croches, des doubles croches et même... des triples !"* allons, allons, cela n'accroît guère la difficulté de lecture du solfège. Etrangement, je vois le nom d'un fanfariste dont le meilleur classement fut 22[e] !

Mon deuxième - ce fut en fait le premier - professeur de musique était un petit bonhomme sans esbroufe, humble. Je l'ai vu entrer, pour la première fois, dans une classe d'une école de Clamart où mon père m'avait fait échouer, faute de clairvoyance (mais c'est une autre histoire). Un tourne-disque sous un bras, une brassée de disques sous l'autre. Il nous a salués bien civilement *"Bonjour messieurs !"* (je ne me souviens pas que M. Aubertin ne le fit jamais), a installé son matériel tout en nous expliquant ce qu'il entendait nous proposer pour l'année scolaire.
La première leçon fut consacrée à Smetana et son poème symphonique *"La Moldau"*. Après une brève description de l'œuvre et de l'artiste, il nous fit écouter l'enregistrement. Une révélation ! La semaine suivante ce fut Ravel et *"Le Boléro"*, un pas de plus vers la lumière. Les semaines suivantes nous fîmes connaissance avec Chopin, Mahler, Mozart... j'appris plus sur la musique en huit mois qu'en huit années !

Bien que je ne l'écoute plus sous cette forme, je possède encore le vinyle 33t du Boléro que je m'étais empressé d'aller chiner aux Puces de la porte de Clignancourt en octobre 1963 après avoir gagné les 3 ou 4 francs nécessaires à son achat en occasion.

On pourrait penser - sans doute le pensez-vous mais je m'en fiche - que tout ceci est dicté par des regrets, de la jalousie, voire de l'acrimonie. Et bien vous ne vous trompez pas ! Cinquante années plus tard, je l'ai mauvaise. Je mesure l'injustice à laquelle nous avons été confrontés (soumis ?) sur le savoir (sans le savoir !). C'était sans importance vous allez me dire, "*peu de Cempuisiens ont fait de la musique un métier ou même un passe-temps*". Et bien non ! Je me souviens qu'en FE 1 (quelle tristesse que ces deux années dites de fin d'études !) puis en FE 2, adolescence et louable émulation aidant, nous commencions à nous intéresser aux classements. Une demi-douzaine d'élèves étaient plutôt bons. Des noms ? Alain Janin, JC Girard, Martine Trémel, Francis Foret, Claudine Kitsaïs et... moi ! Or, ceux qui se distinguaient aux toutes premières places (première et deuxième) étaient systématiquement les fanfaristes. La note de musique comptait tout autant que celles de géographie, d'histoire ou de math ! Jamais je n'ai fait mieux que 3[e]. Je suis aujourd'hui persuadé que sans la note de musique (que, je vous le rappelle, je délaissais car, étant non-fanfariste, elle m'importait peu) les premières et deuxièmes places auraient connu l'ensemble de la demi-douzaine de noms précités. Il est exact qu'il n'y avait ni honneur ni récompense, que l'on soit premier ou dernier était sans importance. Mais aujourd'hui, je ressens comme une légère agacerie !

Cependant, à l'OP, les relations entre fanfaristes et non-fanfaristes étaient dénuées de jalousie, je n'ai jamais entendu un élève regretter de ne pas en être, tout comme le contraire. Les fanfaristes ne tiraient ni gloriole ni prétention de leur appartenance.

Peut-on dire qu'ils jouissaient de menus privilèges (sortie en Belgique, à la mairie du 5[e] une fois l'an, et autres sorties...) ? Je ne le crois pas, tout juste étaient-ils au chaud l'hiver quand ça caillait sec ! On peut regretter - et je le regrette - que l'ensemble des enfants n'ait pas été initié au maniement d'un instrument de musique, si simple soit-il (désormais tous les collégiens apprennent à souffler - harmonieusement autant que faire se peut - dans une flûte). L'administration a préféré - pour une fois ! - privilégier l'élite.

Récemment, Marie-Line, une amie cempuisienne, nous a orientés vers une vidéo des années 60/70, vidéo de Johnny Hallyday, où l'on voit les frères Ploquin (Pierre et Jacques) accompagner le chanteur. Sûr que sans l'OP ils n'auraient pas eu ce succès. D'autres

Cempuisiens ont connu les faveurs de la célébrité, même relative, citons : René Chaussard, directeur de la chorale des Finances ; Marcel Vigneron, fondateur et Directeur de l'école de musique de Trappes (auteur et compositeur de *"Bonjour Cempuis"* dont je n'ai hélas pas retrouvé la partition) ; Didier Magne, concertiste et enseignant ; Gérard Weber, soliste dans l'Orchestre d'Harmonie du Rhône ; un Cempuisien fut membre de l'orchestre de la Garde Républicaine, quelques-autres ont sans doute pratiqué après l'OP (on me cite Christian Poletto, professeur de musique) mais le plus grand nombre n'a plus jamais touché un instrument. Dès lors, doit-on considérer que la musique à l'OP fut une réussite ? Pas plus que l'apprentissage de la couture pour les filles ne le fut car, combien sont devenues couturières ? Combien de garçons sont devenus ajusteurs ?

Il s'agissait, pour l'immense majorité, tout au plus d'un passe-temps !

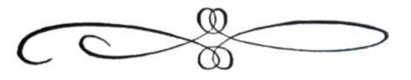
Un truc m'intrigue néanmoins, lorsque je rencontre pour la première fois d'anciens Cempuisiens, une question leur vient systématiquement : *"Et toi, t'étais à la fanfare ?".*

Cher ami fanfariste.

Les propos qui précèdent ne comportent aucune hargne envers toi, ils se veulent railleurs, caustiques et un rien provocateurs, sans mépris mais aussi sans complaisance. J'ose caresser l'espoir qu'ils t'auront fait autant sourire qu'ils m'ont tourmenté.

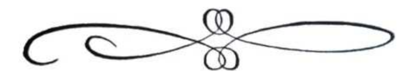
Un autre sujet nous était proposé par Gérard : le sport.

Remplacez précédemment M. Aubertin par M. Oulerich, musique par sport, biniou par ballon et vous obtiendrez un second article d'un non-retenu !



Intermède

Et nous qui voyons le bonheur comme une ascension éprouvons cette émotion de voir qu'une chose heureuse tombe. (Rainer Maria Rilke)



Voici ce que j'aurais écrit si j'avais lu le texte de Guy avant qu'il ne paraisse...

Joëlle Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

Je perçois, dans les propos de Guy, une certaine frustration que je peux comprendre, mais quelle serait la frustration de celle ou de celui qui est aujourd'hui amoureux de littérature s'il devait faire appel à ses souvenirs et à la qualité des cours qui étaient dispensés en la matière à l'OP ?

Je me souviens par ailleurs que la fanfare, pour certains de nos *"non-fanfaristes"*, était un sujet de franche rigolade… comparée à l'écoute des vinyles de l'époque ! Mais il n'y avait pas que la Marche des Cempuisiens à retenir !

Certains élèves cependant ne faisaient pas rire dans cette joyeuse fanfaronnade, alors que chacun tentait de trouver un son avant le coup de baguette sur le pupitre de M. Aubertin, qui signait la fin de la *"récré"* et ordonnait de se mettre sur une œuvre musicale que nous seuls connaissions…

C'est ainsi que Jacques Zmurezynski - que personne ne peut avoir oublié, tant ses qualités de soliste étaient magnifiques et tiraient les larmes (et nous n'avons pas connu les frères Ploquin partis, je crois, l'année de notre arrivée) -, Danièle Garreau au petit bugle et Chantal Quesmard à la trompette, autres solistes, donnaient à ce groupe musical, aux travers de multiples instruments, un sérieux que personne n'a contesté. Les œuvres que M. Aubertin a fait partager au plus grand nombre telles que les morceaux choisis de Johann Strauss : La Valse de l'Empereur, Le Beau Danube Bleu, Les trois Valses (Oscar Strauss) et autres morceaux de Beethoven : 5ème et 9ème symphonies (Hymne à la Joie), Léo Delibes : Coppélia Valse lente, etc. etc. (je ne peux me souvenir de tous malheureusement) ne peuvent se résumer au dur jugement porté par Guytou (que je connais bien aujourd'hui !...) sur l'enseignement dispensé par M. Aubertin.

La qualité de l'instruction musicale que nous avons reçue pourrait absolument être critiquable aujourd'hui, mais il est bien évident que, resituée dans le contexte de l'Institution, à l'époque, M. Aubertin est par trop sévèrement jugé !

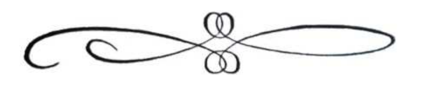
Pensons en effet qu'il ne s'agissait pas d'un conservatoire, avec les études en musicologie qui s'y rattachent. Il était question, à mon sens, d'un éveil musical, dont j'ai le souvenir que les élèves qui y participaient étaient recensés, comme possibles musiciens, non pas en fonction *"de la tête du client"*, mais bien davantage sur les qualités rythmiques de ceux-ci et leur *"oreille musicale"*, ce qui d'ailleurs me semble le B-A-BA de l'apprentissage de la musique : être capable de lire des notes sur une portée, et les reconnaître à l'oreille.

Je pense que les cours de Monsieur Aubertin et la fanfare de l'OP, à travers la pratique musicale, n'avaient pas d'autre prétention et il me semble qu'à l'instar des cours de musique dispensés dans les écoles aujourd'hui, la qualité de notre apprentissage a été très supérieure et allait bien au-delà de ce que pouvait laisser espérer la volonté d'initiation de Monsieur Aubertin.

Il serait en effet intéressant, mais c'est un autre débat, de définir le rôle pédagogique extraordinaire qu'a pu avoir Monsieur Aubertin, dans le contexte d'une Institution dont, le moins qu'on puisse dire, est qu'elle n'avait rien d'avant-gardiste et au contraire, était très en deçà de ce qui était possible d'attentes affectives, d'espérance éducative et que sais-je encore !

Je ne vois pas dans le discours de Guy une volonté de reconnaissance du travail de M. Aubertin, certes, mais j'y vois et cela me gêne davantage, la négation absolue de la raison d'être de cette musique de l'OP qui, si elle ne correspond plus du tout aux attentes d'aujourd'hui, a néanmoins été un levier, une partie non négligeable de la construction de chacun de nous et j'ai beau chercher, je ne vois pas dans quel autre domaine, outre le sport pour les plus doués, bien entendu, le moyen qu'il y ait eu de *"s'évader"* et de tenter de se *"réaliser"* pour un enfant, car nous étions des enfants qui sortaient grands comme des ados ! Même à 18 ou 19 ans ! Si donc, c'est à travers la fanfare que certains de nous ont échappé au quotidien peu réjouissant de l'époque et ont été par la suite, ouverts à une plus grande culture musicale, c'est grâce aux fondements d'apprentissage inculqués par Monsieur Aubertin et très modestement et très franchement, moi, ça me va bien.

Voici mes modestes réflexions.



Etre ou ne pas être de la fanfare...

Edgar Duquesney, élève à l'OP de ? à 1955

J'ai eu la chance d'en faire partie. Je ne sais pas sur quels critères se basait Monsieur Aubertin pour choisir ses musiciens. Sans doute les facilités qu'avaient certaines et certains à chanter la musique sur une portée.

En ce qui me concerne, j'avais appris le solfège chiffré avec Monsieur Roger et mes doigts se souvenaient encore de la règle métallique qui venait les caresser lorsque la note chantée ne correspondait pas au chiffre indiqué !

Cela dit, je n'étais pas musicien et ma participation à la fanfare ne m'obligeait pas à déchiffrer des partitions. Je tenais la grosse caisse et les cymbales ! Mais je le faisais avec plaisir et fierté. J'ai adoré cette fanfare qui nous a permis de sortir plus que tous nos autres camarades de l'OP. Ce n'était que du bonheur !

J'ai le souvenir d'une sortie que nous devions faire à Paris pour jouer la Marseillaise devant le Président de la République, lors d'une soirée d'opéra.

Dix jours avant cet évènement, j'ai eu la rougeole. Il y avait peu de places à l'infirmerie et je me suis retrouvé alité avec des camarades qui avaient la grippe. Nous avons échangé ou cumulé nos virus ! J'ai été bien malade physiquement et moralement car je voyais les jours passer et je me demandais si je ferais le déplacement avec la fanfare. Deux jours avant le départ, Monsieur Aubertin est venu à l'infirmerie et m'a confirmé que je serais du voyage. Ma convalescence a été ultra rapide !

Quelle fierté pour nous tous de jouer la Marseillaise devant notre Président ! Nous avons ensuite assisté à la représentation de l'opéra dont je ne me souviens plus du nom (peut-être *"Persée"* de Lully).

Au bout d'une demi-heure nous dormions presque tous dans nos sièges confortables, réveillés parfois quelques instants par un passage *"fortissimo".*

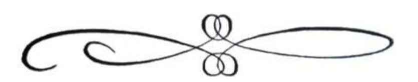
Je crois que seul Monsieur Aubertin a profité pleinement de cet opéra !

Jean-Pierre Cornet faisait partie de notre fanfare et je crois même me souvenir qu'il en était un soliste de la trompette ou du piston. C'était un garçon réservé et même timide à ma connaissance, mais un bon musicien. Peut-être a-t-il continué la musique à sa sortie de l'OP. Je n'en ai pas d'autre souvenir particulier.

Un autre souvenir d'un déplacement avec la fanfare à Villers Bocage. Nous avons donné notre concert dans la salle des fêtes du village et, après le spectacle, nous avons été répartis parmi les habitants du village pour y passer la soirée et la nuit.

Nous y avons pris notre repas du soir et dormi dans un bon lit. Nos hôtes pour cette soirée étaient heureux de nous accueillir et de nous gâter un peu.

Nous avons retrouvé notre car le lendemain matin avec des cadeaux dans les bras et le bonheur d'avoir reçu un peu de tendresse pendant cette soirée, ce qui nous manquait beaucoup.



Une carrière musicale

Yves Wolff, élève à l'OP de 1928 à 1937

Je suis entré à l'OP en novembre 1928 et j'ai débuté à la petite fanfare en Septembre 1930, tout d'abord avec un alto puis avec un trombone à pistons. Plus tard, en 1932-33, j'eus droit au trombone à coulisse, le sommet de mon désir. Je dois dire que les progrès ont été très rapides, j'étais à cette époque plus attentif aux cours de musique qu'à ceux de l'enseignement général !

La musique m'a beaucoup apporté depuis l'OP. Très souvent le souvenir me revient des sorties que nous faisions quand nous étions de la *"grande"* fanfare. J'eus le privilège, avec d'autres camarades, d'entrer à l'orchestre symphonique de Beauvais pour le renforcer avec nos cuivres. Notre directeur, Monsieur Canioni, était, lui aussi, au violon, membre de cette formation. C'est ainsi qu'à la saison musicale, deux fois par mois, le soir, Christiane Mauguin, Denise Vacher, Toto Lambrecht, au cor et à l'alto, André Le Fur, Georgette Tiberge, à la trompette, Raymond Salmon et moi-même au trombone à coulisse, sans oublier Jean-Jacques Barbier au baryton, nous partions à Beauvais pour des répétitions. Monsieur Roger qui nous accompagnait était au pupitre de trompette solo. Quel régal pour nos oreilles musiciennes !

Lors de ma dernière année à Cempuis, en 1937, la fanfare fit un déplacement à Creil afin de participer à un festival de musique. Dans un très grand parc où plus de mille musiciens étaient réunis, nous eûmes l'honneur de clôturer ce grand rassemblement par une sélection de Mireille, Opéra de Gounod. J'avais senti, alors, derrière moi, la présence d'une personne qui semblait porter une attention toute particulière à mon interprétation de l'air célèbre : Ange du paradis... C'était Rochut, Monsieur Rochut, un ancien élève de l'OP, professeur au Conservatoire national supérieur de musique à Paris (classe de trombone) que Monsieur Roger me présenta. A la fin de notre entretien il me donna un rendez-vous chez-lui, en octobre après ma sortie de l'OP. Et c'est ainsi que chaque dimanche, pendant deux ans, mon Maître, Monsieur Rochut, gracieusement, me donna des leçons pour préparer l'entrée au Conservatoire.

Tout ceci a été le prélude à ma carrière musicale, et avant de terminer par mon curriculum vitae, je tiens à rendre aujourd'hui encore un respectueux hommage à mes professeurs Roger et Rochut, et toute ma reconnaissance à l'OP qui m'a mis sur cette voie, celle de la musique.

1952 Création d'un orchestre harmono-symphonique à Châtenay-Malabry. 195E - Médaille de bronze de la Ville de Paris pour services rendus à la musique, offerte par M. Pelletier, préfet de la Seine.

1957 Directeur jusqu'en 1981 du Conservatoire Municipal de Musique et de Danse de Châtenay (700 élèves, 30 professeurs, 22 disciplines).

1968 Membre de l'association de danse-musique et culture-création des concerts éducatifs dans les écoles primaires et secondaires. Médaille d'honneur de la Jeunesse et des Sports.

1970 Président des sociétés musicales des Hauts-de-Seine de 1970 à 1981, chargé par la Préfecture d'organiser des festivals de musique dans le département, et d'en assurer le bon fonctionnement.

1974 Membre du jury au Conservatoire National Supérieur de Paris (1970-81), classe de cuivres.

1978 Chevalier des Palmes académiques pour services rendus à la musique.

1983 Créateur et directeur de l'école municipale de musique de Beausset dans le Var.

J'ai pris ma retraite définitive en Juin 1988. Durant cette longue carrière, j'organisais environ 15 grands concerts par an avec toujours une pensée pour Monsieur Roger ainsi que pour l'OP. *(Extrait du CPS n° 156 de mars 1992)*

Marcel Vigneron

Marcel Vigneron, une grande figure de l'OP, nous a quittés en mars 2014. Marcel était, pour bon nombre d'entre nous, un "grand ancien" au sens où il était plus âgé (seul Daniel Régnier pourra contester) et où il avait une aura liée à sa réussite artistique d'une part, à son engagement au service de la communauté, pas seulement cempuisienne, d'autre part.

L'hommage que nous lui rendons couvre le reste des pages de ce Cempuisien n° 214. Vous y trouverez, outre un texte rédigé en manuscrit par Marcel et retranscrit par Noëlle Bouvard, des photos... Mais nous vous laissons découvrir... Commençons par quelques témoignages.

Guy Hachour

Nous apprenons avec tristesse le décès de notre ami et ancien Président de l'Association, Marcel Vigneron, survenu le dimanche 16 mars 2014. Pour lui qui aimait tant la poésie, en particulier Aragon, nous lui dédions ces quelques vers : (Aragon - *"Les yeux et la mémoire").*

Malgré tout je vous dis que cette vie fut telle
Qu'à qui voudra m'entendre à qui je parle ici
N'ayant plus sur la lèvre un seul mot que merci
Je dirai malgré tout que cette vie fut belle.

Edgar Duquesney

Gérard Weber vient de me faire part du décès d'un de nos camarades de l'OP, Marcel Vigneron. Je le connaissais peu mais depuis longtemps. C'était un grand fidèle de notre Association et je l'avais rencontré vers la fin des années 50 à notre Siège social de l'époque, rue de l'Arbre Sec à Paris. Comme notre amie Henriette Tacnet, il était présent à la quasi-totalité de nos manifestations, toujours prêt à rendre service. J'avais eu le plaisir de déjeuner à sa table à Cempuis lors d'une fête de la Pentecôte où j'étais allé rendre visite à mon frère Christian, encore pensionnaire de l'OP. Marcel nous racontait des anecdotes survenues à son époque entre les élèves et le Directeur ou le Surveillant Général que je n'avais pas connus. Nous avons passé quelques moments très joyeux ! C'est un ami qui nous a quittés.

Daniel Reignier

J'apprends ce jour le décès de Marcel Vigneron et ma peine est grande - camarades à l'OP depuis les années 1930, nos deux vies se sont souvent mêlées jusqu'à ces toutes dernières années. Cempuisien chaleureux, fraternel, Marcel a été reconnaissant à l'OP son amour de la musique pour toute sa vie. Elle a été sa religion ! Adieu Marcel.

Raymond Dupont

Marcel Vigneron avait effectivement une voix ! Certes c'était du classique, il ne plaisait guère aux jeunes à notre époque mais, à mes yeux, j'ai toujours pensé qu'il avait réussi sa vie. Il devait vraiment être passionné pour apprendre un métier et finalement chanter. Ce n'était pas banal 60 ans en arrière.

Christiane Boulay

Un homme de cœur, Marcel, qui s'est investi auprès des Anciens pour présider l'Association. J'ai fait sa connaissance en 2009 seulement, lors de mes retrouvailles avec l'univers de l'OP. J'ai échangé quelques mots avec lui, il était charmant, enjoué comme un jeune homme.

Claudine Mouchard

Je n'ai jamais rencontré Marcel. C'est au travers des récits de Mlle Vacher que je l'ai connu et apprécié. Une forte pensée pour lui et les siens.

Il est des rencontres que l'on n'oublie pas.

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

C'était à la Pentecôte 1997, je revenais à l'OP après 33 années d'absence, d'oubli. À peine arrivé, quelqu'un me tendit un livre : *"Tiens-moi ça mon grand"*, c'était *"Paroles"* de Jacques Prévert. Quelques minutes plus tard, Marcel déclamait *"Barbara"*, hymne à la paix s'il en est, sur le perron de la cour d'honneur. C'est ainsi que nous nous rencontrâmes.

Nous nous revîmes souvent, parce que Marcel m'avait invité à rejoindre le Comité, mais aussi par amitié. Je me souviens de ses visites chez moi à Houilles où, avec ma fille Myriam d'à peine 8 ans à l'époque, Marcel nous faisait des lectures de poésies, c'était à celui ou celle qui reprendrait la parole, les huit ans de ma fille n'étaient pas un handicap tant Marcel prenait plaisir et amusement à ces joutes.

Vint le jour où Marcel partit pour Brive, il souhaitait se rapprocher de ses enfants et petits-enfants auxquels il était très attaché. En 2002, je reçus un courrier, une carte postale de Tchéquie. Je puis vous livrer son contenu :

Samedi 17 août 2002,

À vous quatre.

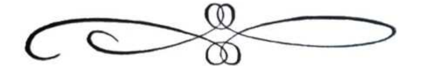
Heureusement que là où nous sommes, 100 km au nord de Prague, nous n'avons pas eu à subir des dommages du fait des inondations[7]*. Il s'agit d'une catastrophe nationale.*

Pendant quatre semaines je me serai fait dorloter par ma famille : ma sœur, son fils et son épouse, des tontons, nièces et neveux. Le ciel a souvent été très hostile. Aujourd'hui, temps superbe. J'espère que vous avez eu de votre côté quelques belles journées avec Cyril et Myriam. Dès mon retour je vous appelle. Pour la simple amitié et pour l'OP également. Bonne santé à vous quatre. Je vous embrasse. Marcel

Marcel avait, à l'OP, un surnom : *"T'es marrant toi"*. Ce sobriquet lui avait été donné à la suite d'un tir malheureux lors d'une *"balle aux prisonniers"*. Il avait touché en plein visage l'un de ses camarades de jeu (de mémoire : Christian Thiévant). Celui-ci avait manifesté son mécontentement et Marcel - je le vois - frappant des deux mains sur ses hanches lui répondit *"T'es marrant toi !"*. Marcel aimait raconter cette anecdote.

Marcel nous a fréquemment relaté combien il avait été marqué par la première visite de sa mère à l'OP. On le conduisit avec son frère Roger auprès d'elle ; *"Bonjour M'dame !"* fut sa première parole !

Avec nos caractères, nous nous sommes quelquefois *"mal rencontrés"*, mais toujours il y eut, comme il disait, *"le réconfort de la chaleureuse amitié cempuisienne"*. C'est de cette chaleureuse amitié dont je me souviendrai.



[7] Il y eut, en cet été 2002, les pires inondations qu'ait connues la capitale depuis plus de 100 ans, inondations dues à la crue de la Vlatava.

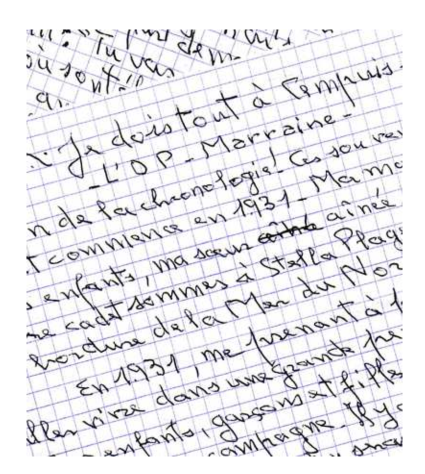
Le texte qui suit a été préparé par Noëlle Bouvard à partir des manuscrits laissés inachevés par Marcel. Noëlle nous a transmis par ailleurs quelques documents que nous reproduisons à la suite.

Je dois tout à Cempuis

Marcel Vigneron, élève à l'OP de 1932 à 1941

J'ai promis à Guy Hachour, de longtemps déjà, de rédiger pour *"le Cempuisien"* des souvenirs sur ma vie à l'OP de 1932 à 1941. Foin de la chronologie, ces souvenirs seront épars.

Mais je leur veux néanmoins un certain ordre. Je commence donc par un préambule. Anciennes et Anciens, adhérents de notre Société vous m'avez élu Président de l'Association de l'Institution Départementale Gabriel Prévost. J'ai assuré cette responsabilité pendant dix ans. J'ai donné ma démission en 2004 alors que j'allais avoir 80 ans.



Pendant ces dix années, membres du Comité ou simples adhérents, vous n'avez cessé de me manifester une amitié affectueuse. Je vous rends hommage aujourd'hui en disant pourquoi, ce qui n'est peut-être pas l'opinion de tous, *"Je dois tout à Cempuis"*.

Je prends appui pour cela sur la Pentecôte 2013, pour des raisons qui tiennent à la fois à mon état de santé, j'ai été frappé par un AVC (Accident Vasculaire Cérébral) et à mon âge (j'aurai 89 ans dans un trimestre), il était exclu que je me joigne à la délégation qui allait saluer *"nos vieux murs"* à l'occasion de la Pentecôte si chère à nos cœurs.

Eh bien ! Jugez de ma joie quand le courrier m'a apporté quelques jours après une carte de Mers les Bains et de sa falaise, cosignée par une dizaine d'Anciennes et d'Anciens, fidèles *"Gars de Sauce"* qui avaient participé à la promenade.

Venons-en maintenant au but de mon récit : mon séjour à l'OP. Tout commence en 1931 quand Maman dit un jour….

Mais avant, Maman s'était mariée, à l'âge de 19 ans, en Lorraine d'où nous sommes tous originaires. Abandonnée par son mari, avec trois enfants en bas âge, elle avait, avec nous trois, trouvé refuge et travail à Paris.

Elle était engagée en qualité de convoyeur par la Fondation Koppe rue Manin dans le 19ème. C'était une Maison Maternelle qui accueillait à temps complet des enfants de familles nécessiteuses. Cette pension gérait aussi une propriété à Stella Plage près d'Etaples au bord de la Mer du Nord.

Accompagnant les enfants qui venaient y passer des périodes pendant les vacances, Maman y travaillait au réfectoire, à la lingerie, aux récréations et aux dortoirs. Nous, ses enfants, nous y étions nourris, logés et vêtus. C'est là qu'elle m'informa de sa démarche. Tout commence là. Nous étions à Stella Plage.

Je n'ai pas oublié comment, me prenant à part de ma sœur et de mon frère, Maman me dit : *"tu vas aller vivre dans une grande maison où sont élevés 300 garçons et filles de cinq à seize ans. C'est en pleine campagne. Il y a une fanfare et un grand et beau jardin, tu y seras très bien".* Elle avait écrit une lettre au Préfet de la Seine par laquelle elle demandait mon admission à l'OP.

Maman est morte à l'Hôpital Necker à Paris, en 1934, après y avoir été soignée pendant plus de 80 jours. Mais je possède un double de la lettre de Maman au préfet de la Seine, qui m'a été donnée par Mademoiselle Vacher, dont tous les anciens savent qu'elle a été professeur et secrétaire de la direction de l'établissement... Et aussi ma Marraine.

Le 19 avril 1932 fut le grand jour du départ. Une dizaine d'enfants quitte Paris par un temps superbe dans une camionnette pour gagner la pension distante de 100 kms.

La camionnette qui est celle de l'OP ! Laissez-moi vous la présenter tant son souvenir demeure imprimé dans ma mémoire. D'autant que plus tard, membre de la fanfare, j'eus l'occasion de la prendre de nombreuses fois pour des déplacements dans les environs de Cempuis : Grandvilliers, Marseille en Beauvaisis, Sommereux, etc.

Voyez-la ! De petites dimensions, toute noire et brillante, recouverte d'une peinture luisante, le mufle de son moteur humant la route, son solide châssis portant les roues, parallélépipède aux angles légèrement mouchés surmonté par le compartiment passagers tout vitré. Partie vitrée où sont adossés les passagers, fesses et dos, les sièges pliant à l'équerre.

A la jonction du métal du châssis, des parois de bois peint et des vitres de l'espace voyageurs, une inscription en lettres dorées hautes de quelques centimètres tire un trait sur les parois latérales de l'habitacle et donne son identité à la camionnette : Institution Départementale Gabriel Prévost.

Souvenir ! Parmi les nouveaux, deux sœurs, Odette et Mauricette Mollien avec lesquelles j'ai souvent évoqué notre arrivée à l'OP par cette belle après-midi de printemps, Ancienne élève, Odette allait devenir l'épouse de Daniel Reignier, fidèle animateur du Comité.

Nous roulons pendant les 100 kms qui séparent Paris de la pension. Elle est située à l'entrée du petit village picard de l'Oise : Cempuis. Le voyage touche à son terme quand la camionnette de l'institution qui nous a transportés, stoppe devant une haute grille métallique donnant sur une cour pavée et les larges et hauts bâtiments de la pension. Nous sommes arrivés.

Juste avant l'arrêt, le regard longe sur notre gauche le mur d'enceinte qui mène à la grande grille métallique qui marque l'entrée de la pension. Par la grande porte métallique, nous entrons dans la Cour d'Honneur de l'Etablissement.

Du haut d'un perron d'une dizaine de larges marches de ciment blanc, le directeur, Monsieur Canioni nous accueille. Quelques mots de bienvenue puis nous sommes remis aux soins d'un membre du personnel grâce auquel nous allons devenir officiellement pensionnaires. Nous traversons le couloir, désert, qui distribue à gauche le bureau du directeur et à droite celui de l'économe. La grande perspective des pelouses, du parc et des divers bâtiments emplit nos regards. Les bâtiments sont vastes, les pelouses bien traitées et le parc, cour de récréation, planté de grands arbres. Toutes les phases de notre insertion vont alors s'enchaîner.

Première opération, pour notre baptême en quelque sorte, premier acte de notre identité d'élèves, l'homme de service nous conduit dans une salle où nous attend sa tondeuse. Pour les garçons du moins (Les filles ? Je ne me souviens plus…). Elle ne fera pas dans la dentelle. Pour éviter les poux et autres inconvénients : la boule à zéro.

L'établissement est silencieux. Les élèves doivent être en classe.

Puis nous empruntons la grande allée qui traverse la pension, longeant un bois imposant et majestueux pour arriver à la lingerie. Nous laissons nos vêtements au bénéfice des uniformes du pensionnaire : les filles en robe, les garçons en culotte courte, tablier, et ceinture enveloppant la taille.

Avec les vêtements nous est donné un numéro que nous allons garder tout notre temps de pensionnaire. J'ai le n° 32 qui n'a rien à voir avec l'année de notre arrivée. Simple hasard. Je ne m'en souviens plus mais il y eut certainement un passage à la cordonnerie de l'établissement.

Après le goûter, à la sortie des classes, nous sommes mêlés aux autres enfants pour la récréation de 16h à 17h ? Premiers repères et premiers jeux certainement. Qu'est-il fait de nous ? Sans doute, en fonction de notre âge, sommes-nous mêlés à un groupe donné, à une classe certainement. A 19 heures, rassemblement au sifflet après l'étude, et c'est la montée au réfectoire. On y accède en haut du parc (cour de récréation). Avant d'entrer, il y a la cérémonie du lavage des mains.

Le réfectoire, vaste, nous sommes 300, est constitué de trois rangées parallèles, 25 tables de douze personnes chacune, chaque table étant placée sous la responsabilité d'un *"grand"* et d'une *"grande"* qui essaient d'en assurer la bonne tenue et le service. Ce sont les femmes de service qui, de la cuisine, apportent les plateaux de nourriture.

Puis récréation et dortoirs : A 20 heures, en rangs, toujours au sifflet avant la montée aux dortoirs. Je crois me souvenir que j'ai eu mon lit au 2ème droite, au-dessus du réfectoire. J'ai dû bien dormir après cette journée si agitée.

Au fil des jours j'apprendrai le nombre et le nom des dortoirs. Pour les *"petits"* (premiers et deuxième droite) pour les *"moyens"* (premier et deuxième gauche) pour les adolescents (Nord –Nord) et pour les *"grands"* (Nord-Sud). Dans un bâtiment séparé, les dortoirs des filles. Il y en a trois superposés sur plusieurs étages. Au rez-de-chaussée les *"petites"*, au 1er les *"moyennes"*. En haut les *"grandes"*.

Description des lieux.

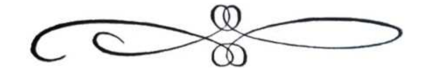
La cour d'Honneur par laquelle nous entrons dans l'Etablissement est délimitée par trois bâtiments. Sur la gauche celui qui est le plus haut, deux étages, est réservé prioritairement aux dortoirs des filles ; au rez-de-chaussée les *"petites"*, au premier les *"moyennes"* et au second les *"grandes"*. Sur la même façade et au même étage que les *"grandes"*, deux ou trois appartements de maîtres. On y accède par un escalier à larges marches donnant sur l'entrée surélevée.

Le deuxième bâtiment qui fait face à la grille d'entrée, comporte deux étages sur toute sa longueur. Il est marqué par trois imposants perrons de ciment blanc identiques et menant, celui du centre, aux bureaux du Directeur et de l'Econome ainsi qu'à des appartements de membres du personnel (maîtres et surveillants).

Sur notre droite enfin, à angle droit avec les deux autres bâtiments, le mur aveugle de briques polies et roses, sans étage, d'entrée dans les ateliers de mécanique et de menuiserie.

L'amorce du quatrième côté dans le prolongement de la route qui mène au village et à angle droit avec le mur des ateliers, un escalier, conduit au deuxième étage à l'atelier de couture et à celui de dactylographie et de comptabilité. Les larges bâtiments des filles et de la Direction sont troués de hautes fenêtres qui leur confèrent une certaine majesté...

Ici s'arrête le manuscrit. Marcel avait encore beaucoup de choses à nous dire, à chacun d'inventer une suite... ou de rester sur ce mot : majesté.



Lettre dans laquelle la maman de Marcel demande son admission à Cempuis. Cette lettre est complétée par l'avis de la responsable de la Maison Maternelle Koppe.

Paris le 13 AOUT 1931

Monsieur le Préfet

Je viens solliciter de votre haute bienveillance l'admission de mon fils à Cempuis. Mariée depuis le 17 juin 1922, mon mari m'a abandonnée fin septembre 1926, me laissant avec 3 enfants dont le plus petit n'avait que 2 mois 1/2 aujourd'hui ma fillette est agée de 8 ans, l'ainé de mes garçons 7 ans, et le plus jeune 5 ans

N'ayant aucune ressource à Pagny sur Meuse où j'habitais j'ai été recueillie par la Maison Maternelle de Melle Kopp 38 rue Manin à Paris dont j'ai eu l'adresse par une amie.

Mon plus jeune garçon a été en nourrice jusqu'à 3 ans et depuis je l'ai repris à la Maison Maternelle que je n'ai pas quittée et ou je vais rester.

Mon fils Marcel qui va avoir 7 ans, né le 3 septembre 1924 ne va plus pouvoir rester près de moi, c'est pourquoi je viens vous demander Mr le Préfet, son placement pour Cempuis.

Je ne gagne que 125F par mois avec mes 3 enfants qui sont entièrement à la charge de la Maison Maternelle et l'admission de mon fils à Cempuis me sauverait ainsi que mes enfants.

Dans l'attente d'une réponse favorable, je vous prie Mr le Préfet d'agréer l'assurance de mon profond respect.

Mme Odette Vigneron
Maison Maternelle
38 Rue Manin 38. Paris.

Monsieur le Préfet

Je recommande tout particulièrement cette maman qui est très digne d'intérêt travailleuse et très bonne mère. Les garçons au dessus de 7 ans 1/2 ne peuvent plus être à la Maison Maternelle ordre de la Préfecture de Police. Votre très grande reconnaissance et croyez Monsieur le Préfet à mon entier dévouement Angèle Koppe

Demande d'ADMISSION à l'ORPHELINAT PREVOST

NOM, PRÉNOMS	Vigneron Marcel	**Résumé des Renseignements recueillis et Avis.** Mère délaissée, reçoit 150 f par mois nourrie et logée avec ses 3 enfants. Bons renseignements
date et lieu de naissance du candidat	3 Septembre 1924 à Pagny s/Meuse	
BOURSE DEMANDÉE PAR M	Mme Vigneron	
LIEN DE PARENTÉ AVEC L'ENFANT	mère	
DEMEURANT A		
Date et lieu de naissance du Père… / de la Mère	3.4.1901, à Sorcy (Meuse)	Rapport après enquête à domicile effectuée le 26.8.1931 : Femme abandonnée avec ses 3 enfants lesquels sont à la fondation Koppe avec leur mère. Renseignements très favorables donnés par Mme la Directrice de l'établissement. Ne dispose d'aucune ressources. Signé
Date de l'arrivée dans le département ou à Paris du Père / de la Mère	30.10.1926	
Date du décès du Père… / de la Mère		
Nationalité des Parents	Française	
Date et lieu de naissance des enfants, avec désignation du candidat	1. Ginette 18.3.1923 Pagny s/Meuse 2. Marcel 3.9.1924 " 3. Roger 15.7.1926 " 4. 5. 6. 7.	
Autres personnes vivant dans la famille		
Profession, gain et ressources des divers membres de la famille	Convoyeuse à la Fondation Koppe 150f mois nourrie et logée	
Prix du loyer	néant	**Pièces présentées à l'enquêteur.** Registre de l'établissement
Montant des impositions	néant	

Monsieur le préfet, Je recommande tout particulièrement cette maman qui est très digne d'intérêt, travailleuse et très bonne mère. Les garçons, au-dessus de 7 ans 1/2 ne peuvent plus être à la Maison Maternelle, ordre de la Préfecture de Police. Notre très grande reconnaissance et croyez, Monsieur le Préfet à mon entier dévouement. Angèle Koppe

Lettre dans laquelle la maman de Marcel demande son intégration dans la fanfare

à Commt

Autoris. Mme Wolf à voir l'enfant

Stella le 28 avril

Monsieur

Mon fils étant dans votre institution depuis le 19 avril, voudriez-vous avoir la bonté de me donner de ses nouvelles, afin de savoir s'il se plait bien parmi vous. Marcel sait lire et écrire, aussi j'espère que vous l'autoriserez à m'écrire 2 fois par mois comme le règlement l'indique. Ci-joint un carnet de timbres pour sa correspondance.

Monsieur, comme je suis très souvent en déplacement à Stella-Plage et qu'il me sera impossible d'aller voir mon fils tous les mois, pourriez-vous autoriser Mme Wolff à le voir en même temps que son fils.

Monsieur, vous serait-il possible de mettre Marcel de la fanfare, il n'a encore pris aucune leçon de solfège, mais je crois qu'il a des dispositions pour la musique, il m'en parlait très souvent.

Voudrez-vous avoir la bonté de remettre cette carte à mon fils.

Agréez Monsieur mes salutations distinguées

Mme Vigneron

Maison Maternelle - Stella Plage - (Pas-de-Calais



Lettre de Marcel à sa maman, lettre qui ne trouvera pas sa destinataire.

Cempuis le 24/3/35

Mère décédée en Mars 1935

Ma chère maman
je t'envoie cette lettre pour te dire que je suis très content de t'écrire, comme je n'avais plus de timbres pour t'écrire, mon maître d'école qui s'appelle Mr Desautif m'a donné un timbre. Je suis le 1er en composition d'histoire avec 10, 1er en orthographe avec 0 faute, 2eme en gymnastique avec 9. J'espère que tu te portes mieux. Nous irons à Paris le 6 avril et aujourd'hui, à Granvillier je voudrais que tu m'envoie l'adresse à ma tante. je termine ma lettre en t'embrassant bien fort. Les deux petits fils qui t'aiment tendrement.

Marcel et Roger
Vigneron.

PRÉFECTURE DE LA SEINE
Institution Départementale Gabriel Prevost
à CEMPUIS (Oise)

Madame Vigneron
~~Hôpital Necker rue de Sèvres~~
~~Pavillon Patin~~

RETOUR À L'ENVOYEUR

Retour à l'envoyeur

Lettre adressée par Marcel à sa Marraine, Mlle Vacher. Auriez-vous reconnue Jenny ?

Asnières le 25. janvier 1941.

Ma chère Marraine.

Hier j'ai reçu une lettre m'invitant à me trouver aujourd'hui à 2h 6 rue de Talleyrand. Je n'ai pas pu vous prévenir. Comme c'est pour l'habillage, vous pourrez vous y rendre, nous y serons. Vous prendrez le métro ou le train : en tout cas il faut descendre à la station des Invalides. J'espère vous voir aujourd'hui et demain. Nous saurons le jour du départ aujourd'hui et tout à l'heure. Je vous embrasse bien fort Marcel



Asnières le 25 janvier 1941 - Ma chère Marraine. Hier j'ai reçu une lettre m'invitant à me trouver aujourd'hui à 2 h, 6 rue de Talleyrand. Je n'ai pas pu vous prévenir. Comme c'est pour l'habillage, vous pourrez vous y rendre, nous y serons. Vous prendrez le métro où le train : en tout cas il faut descendre à la station des Invalides. J'espère vous voir aujourd'hui et demain. Nous saurons le jour du départ aujourd'hui. A tout à l'heure. Je vous embrasse bien fort. Marcel

Quelques photos de l'époque de Marcel.





J'aime cette photo qui donne concrètement
la diversité des âges des pensionnai-
res garçons et filles, dans cet aligne-
ment voulu par le photographe.
Nous sommes en tenue de tous
les jours. Peut-être a-t-elle été
prise le même jour que celle du la-
vage des mains. Elle plonge dans le large
espace du parc et du bâtiment des dortoirs
et du réfectoire au R. de Ch.



J'aime cette photo qui donne concrètement la diversité des âges des pensionnaires, garçons et filles, dans cet alignement voulu par le photographe. Nous sommes en tenue de tous les jours. Peut-être a-t-elle été prise le même jour que celle du lavage des mains. On plonge dans le large espace du parc et son bâtiment des dortoirs et du réfectoire au rez-de-chaussée.



Cette Peinture de Bastien Lepage
a fasciné Marcel



Les Baladins (années 50)

Hommage à Marcel Vigneron le 12 avril 2014

Bernard Hugo, Maire honoraire de Trappes, ancien Sénateur des Yvelines

Cher Marcel,

Nous espérions te voir revenir finir tes jours à Trappes, ville que tu avais tant au cœur, au milieu de nous les plus anciens avec qui nous avons partagé tant d'espoirs, de projets, d'activités… C'était aussi ton souhait le plus cher et des amis avaient commencé les démarches pour essayer de t'installer à La Verrière. Tu nous reviens de la Corrèze qui t'avait adopté mais pas dans les conditions que nous avions prévues. Une dernière pirouette comme tu savais les faire… Et tes amis sont nombreux à saluer ta mémoire au terme d'une longue vie, 90 ans ! aussi active au service de tous.

Toi qui a connu à 8 ans l'orphelinat Gabriel Prévost à Cempuis dans l'Oise, tu y resteras 9 ans avant de le quitter avec déjà une culture musicale et un Certificat d'Aptitude Professionnelle de métallo avant de venir travailler à Paris.

Et tu chantes, tu chantes tout le temps, partout… C'est un retraité de l'Opéra (Eric Audoin) qui te donne tes premiers cours de chant... à l'origine de ta vocation.

Je voudrais d'abord évoquer quelques dates et évènements qui ont jalonné ta vie d'artiste.

En 1943 tu es second régisseur de Georges Hirch, l'un des organisateurs de l'art lyrique en France pendant l'occupation allemande. En 1944, tu chantes dans une chorale et découvre les concerts Pasdeloup et ceux de l'orchestre Lamoureux. A la libération, tu intègres l'ensemble Marcel COUROT, dont tu es l'un des neuf chanteurs titulaires. En 1949, alors que tu n'as jamais été élève d'un conservatoire, tu es l'un des 150 candidats au concours d'entrée du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris. Vous êtes 15 à être reçus. Bravo l'artiste : 5 années d'études qui te promettent un réel avenir artistique.

C'est aussi en 1949 que tu adhères au PCF où tu militeras toute ta vie activement et fidèlement.

En 1951 tu chantes à la Chorale de Paris. Soliste tu participeras à la création *"A l'assaut du Ciel"* sur une musique de Joseph Kosma et un texte d'Henri Bassis. Tu seras le créateur de bien d'autres chansons comme *"Paris qui sait rire quand il saigne, c'est Paris"* ou *"La balade de celui qui chante dans les supplices"*. Tu adores chanter Aragon qui te passionne.

C'est toi encore, qui crée *"La complainte des CDH"* et *"Bonnes gens, la voix de Jaurès vous dit lisez l'Humanité"*, musique encore de Kosma et paroles de Raymond Lavigne, un de tes amis qui vient de mourir il y a deux semaines, auteur du livre *"Trappes Mémoire d'Avenir"*, qui m'a souvent parlé de toi et de votre amitié quand il est venu travailler en mairie pour réaliser cet ouvrage que nous lui avions commandé.

Faut il rappeler que de 1951 à 1960 tu seras pratiquement le chanteur officiel de ton Parti, avant Claude Vinci ? En 1958, tu obtiens 2 prix d'excellence, celui de *"la Mélodie française"* et le *"Francis Poulenc"* et en 1960 tu deviens soliste à l'ORTF. J'arrête-là l'évocation de ce beau parcours de chanteur lyrique, dont je pourrais encore évoquer bien des étapes et des réalisations pour en venir à ton arrivée à Trappes. Nous aurons, je l'espère l'occasion d'y revenir peut être dans le cadre de la fête de la musique en juin.

Dans les années 1955, le Foyer laïque, dont j'étais un des fondateurs, avait créé un cours de Danse classique (Mlle Emmanuelle l'animait) et commencé des cours de musique. Dans les années 60 avec un musicien de la Garde républicaine (M. Defrance) nous avions mis en place des cours instrumentaux tandis que l'Association des Parents d'élèves organisait les cours de

solfège. Avec la municipalité, dont j'étais devenu le Maire en 1966, nous avons alors créé en 1970 l'Ecole municipale de danse et de musique, la première de la région, en regroupant ces activités. Et nous avons recherché un Directeur pour celle-ci. C'est Henri Bagno, l'un des animateurs culturels de la ville très attaché au monde des artistes parisiens qui m'a présenté Marcel Vigneron, l'un de ses amis, qui a fondé dès son arrivée à Trappes une chorale qui existe toujours. Nous avons accepté cette candidature justifiée par des références sérieuses pour ne pas dire exceptionnelles.

Marcel, tu es ainsi devenu le premier directeur officiel de notre école. Nous avions alors des locaux provisoires mal adaptés dans l'Ecole Jean-Jaurès mais malgré cela 200 élèves (enfants, jeunes et adultes) y furent accueillis dès le départ puis, progressivement, le nombre d'instruments enseignés grandit comme celui des élèves et l'Ecole devint ce qu'elle est aujourd'hui.

Marcel, tu as a pris ta retraite à 60 ans en 1985 en regrettant que des locaux adaptés ne soient pas construits assez rapidement par le Syndicat de l'Agglomération Nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines) qui a bien tardé à la programmer malgré nos démarches incessantes.

Tu seras remplacé par un jeune et talentueux compositeur Bernard Devienne avec qui nous avons travaillé sur le projet de l'école en dur, si proche, derrière nous, et qui connaît le développement que vous appréciez aujourd'hui. Bernard Devienne ne sera plus directeur lorsque qu'elle sera enfin construite et vous ne serez pas invités à l'inauguration. Simple oubli ou méconnaissance des efforts faits par vous pour nous aider à en obtenir le financement ?

Marcel, tu t'expatries, si j'ose dire, peu de temps après ta retraite, à Brive mais tu reviendras de temps en temps, comme celui par exemple d'une création, en 1995 au théâtre de La Verrière : *"Aragon passion"* qui sera reprise avec succès à la Fête de l'Huma.

Mais nous, nous ne t'avons pas oublié, en témoigne la dispersion de tes cendres dans le parc des Bateleurs, à proximité de l'Ecole de musique (l'actuelle, bien sûr, mais dont tu as rêvé). Nous remercions Monsieur le Maire qui nous a autorisés à utiliser ce lieu doublement symbolique.

Marcel, qu'il me soit permis de citer tous ceux qui sont là ou présents au moins par la pensée et qui t'ont connu et apprécié, avec qui tu as travaillé ou pris du bon temps et qui traduisent ô combien tu as été lié avec les gens de culture, avec tes camarades de parti, avec la population , avec ceux qui t'ont aidé à vivre les moments agréables mais aussi difficiles d'une longue vie.

Nous sommes là, nous sommes : Cempuisiens, anciens élèves de la pension où tu as grandi et appris la musique, Les Baladins, troupe de musiciens professionnels, la cellule du 3ᵉ arrondissement de Paris, le Syndicat Français des Artistes dont tu fus l'un des fondateurs aux côtés de Gérard Philippe, les musiciens : professeurs, accompagnateurs, compositeurs avec qui tu as travaillé notamment ceux de Trappes, la chorale de Trappes, les chanteurs amateurs et saccageurs de la chanson *"les Nomades"* (dixit Marcel lui-même !), les conseillers municipaux, notre conseiller général Michel Espinat et les employés communaux de Trappes, la section PCF de Trappes, le Secours Populaire, le Mouvement de la paix, les Amis de l'Humanité, la Fédération des Yvelines du PCF, l'association *"Regards Paroles"* notamment représentée par notre ami Marc Giai-Miniet, grand artiste plasticien international né à Trappes, les *"Cultureux"* de Trappes, comme tu les nommais, le club des amateurs de Pot au feu *"à la façon Marcel"*, les personnels des médiathèques, le Moulin de Villeneuve à Saint Arnoult en Yvelines, la Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, la Section PC d'Aubervilliers, en excusant Jacques Ralite l'ancien Sénateur Maire dont tu étais aussi l'ami apprécié, le foyer Finck à

Aubervilliers où tu prenais tes repas, les écrivains, chercheurs, thésards avec qui tu conversais sur des sujets comme : Aragon, Paul Robin…, les auditeurs et spectateurs *d'"Aragon Passion"*, la section PCF de Brive, la Fédération PCF de Corrèze, la chorale de Brive, les Amis de la danse à Brive, les personnels soignants de Brive et de Saint Yrieix la Perche qui ont bien veillé sur toi jusqu'à la fin.

Marcel, je sais que j'en oublie mais tu les accueilleras avec un grand sourire au milieu de tous ceux qui ont été nommés, et les amis qui ont pu être présents aujourd'hui.

Pour conclure cet hommage, je voudrais insister sur le fait que la culture a toujours été présente à Trappes où elle a joué un rôle social important (Troupe théâtrale avant-guerre déjà et après la guerre *"Les Coquillards",* l'accueil des *"Tréteaux de France"*, et la fréquentation régulière du Théâtre National Populaire de Jean Vilar, l'orchestre d'Arts et Loisirs, une bibliothèque avec la présence de nombreux auteurs débattant avec Gilbert Moret, adjoint à la culture, les arts plastiques avec de nombreuses expositions de qualité, le ciné-club, le cercle photo et cinéma amateur dont nous avons encore des documents dans les archives municipales, la musique et la danse avec la création d'écoles de formation artistique, l'achat du Grenier à sel pour en faire un cinéma d'art et d'essais au service de toute la population, des jeunes aux retraités, les spectacles et festivals avec des artistes de premier plan et une vie associative active très développée et influente, créant et animant souvent ces réalisations dont on pourrait prolonger l'énumération.

Nous avons initié, pour ne prendre qu'un exemple aujourd'hui, à la musique des milliers de jeunes et d'adultes, découvert des talents, mis en scène des artistes de renom.

Marcel tu as été un des piliers de cette culture que nous avons voulue populaire au sens noble du terme. Tu as été un vrai bateleur, toujours joyeux et dynamique, parfois râleur et provocateur avec du caractère, mais entreprenant et fidèle à nos engagements. Tu es l'un de ceux qui ont forgé la réalité de cette ville que nous aimons tant. Ton souvenir sera toujours dans nos pensées. Merci pour tout ce que tu nous as donné. Merci aussi chaleureusement à vous tous de vous être associés, avec une émotion certaine, à cet hommage.



Aragon Passion 1995



Direction de Chorale (1975)



Bartolo - Les Noces de Figaro (1968)

RTF

LETTRE D'ENGAGEMENT

N° 1954

Ex. 2 Destiné à l'Administration de Production à renvoyer d'urgence à l'adresse ci-contre

2041 6664 OL

A COLLABORATEUR

NOM, PRÉNOM Monsieur Marcel VIGNERON

PSEUDONYME Marcel CEMPUIS

ADRESSE 8, Rue Albert Bayet

-75- PARIS 18°

B SERVICE (nom et adresse)

ADMIN. EM. MUSICALES RADIO

PIECE 6329 . MAISON O.R.T.F

TITRE DE L'ÉMISSION

PAGES de Darius MILHAUD:"FIESTA"

RÉALISATEUR

C J'accepte de participer à la production suivante, selon les conditions en vigueur à l'O.R.T.F. pour ma catégorie professionnelle, conditions dont je déclare avoir pris connaissance, ainsi que celles qui figurent au verso du présent engagement :

Emploi : ARTISTE LYRIQUE -A-

Catégorie :

Nbre de lignes :

Nbre de séances :

Services :

Jours (Sté Sle) :

CACHET : 735 FRANCS (Garanti pour 6 services)

FRAIS :

Périodes, lieu de travail : Répétition s et enregistrement du 7 au 11/3/72.

(suivant plan de travail envoyé le 23/2 par le service lyrique.)

PARTICULARITÉS :

ROLE : NUNEZ

Signature du représentant de l'ORTF

Nom du Signataire : S. KURKDJIAN

Date : 8 MARS 1972

Nom du Collaborateur en majuscules suivi de sa signature

Marcel VIGNERON - CEMPUIS

Date :

Si vous désirez un paiement en NUMÉRAIRE à la caisse de la Maison de l'O.R.T.F., veuillez apposer une **croix** dans le cadre ci-après

Mod. L 4 P 33

Il est rappelé que les cachets dont le montant est supérieur à 1 000 francs ne peuvent être payés que par virement Postal ou Bancaire ou chez un Comptable du Trésor.

VALIDITÉ de la Lettre d'engagement : La présente lettre d'engagement n'est valable qu'après Signature par le représentant habilité de l'Office.

Quand Marcel s'appelait Cempuis

89

Deux mots

Noëlle Bouvard,

amie de Marcel, en filigrane de sa vie à partir de 1984

On me demande de dire deux mots. Deux mots ? Mais lesquels ?

Deux mots ? Vite, cherchons-les dans le dictionnaire dans lequel nous nous plongions dès qu'un terme faisait de la résistance. Quelle orthographe ? Quel sens exact ? Quelles dates au Panthéon des hommes ?

Deux mots ? On peut aussi essayer de les lancer dans une diction parfaite. Mais alors ils sortent bredouilles et au deuxième tu m'as déjà arrêtée, houspillée. Tu t'irrites qu'on ne sache plus porter les accents comme il faudrait.

Deux mots ? On peut aussi les chanter. Se camper sur deux jambes, prendre son inspiration. Respirer, *"Bon dieu, respire !"* Et projeter le son droit au-delà du miroir où l'on s'observe troublés de quelque audace, professeur comme élève.

Un petit mot. Deux mots ? Des mots, quand tu convoques tous les chevaux de Boabdil, Grenade, Aragon. Tu chantes fort et toujours tu chantes pour passer le temps petit, si petit qu'il nous reste de vivre.

Les mots. Toute ta vie. Des harangues pour réveiller l'humanité. *"J'aime les gens"* comme tu disais au détour de ton engagement politique.

Deux mots ? Mais si, bien sûr, je sais. Deux noms plus exactement, accolés par un tiret : Bastien-Lepage. Une signature au bas d'un tableau décrypté à la loupe. Le départ d'une recherche dans les musées, des échanges de courriers pour mieux connaître ce peintre, Lorrain comme toi, qui te ramènera à tes origines.

Des mots. Des mots rocailleux, précis, appliqués, qui roulent en bouche quand tu recommences à parler de ton lit d'hôpital à Brive en 2012.

Un mot. Un seul mot sonore que tu vas chercher aux tréfonds de tes tripes. Un seul qui rompt avec les cafouillages de ces derniers jours qui s'endorment au bord de tes lèvres.

Un mot, un seul mot, retentissant, calculé : *"Merde"*, dis-tu bien haut. *"Merde à quoi ?"* je demande, et pressentant alors nettement ta pensée je propose *"Merde à la vie !"* qui s'envole fort bien entre ces murs d'hôpital.

Et là-dessus ton rire. Ton rire. Deux sons. Ce hoquet. Ce hochet clair d'enfant qui t'animait ces derniers temps quand une idée te plaisait…

Deux mots chuchotés : je n'en dirai rien. Trois mots pour deux syllabes. Ça alors ! Silence. Nous n'en disions rien, trop fiers d'être immortels, jusqu'au jour où la mort s'est invitée à notre bal et a scellé tes adieux.

Intermède de fin

Chut…

Table

Le 30 novembre 2014

